CONVERSATION AVEC UN PARA

(Voir page 10)

L'EXPRESS

1,25 NF

20 OCTOBRE 1960. — N° 488

UN DOCUMENT :

Vérités sur les jeunes filles

(Holmès.)

UNE JEUNE FRANÇAISE 1960 (*pp.* 19 à 23)

« Une jeune fille d'aujourd'hui, c'est-à-dire, à peu près, un jeune homme d'hier. »

Paul Morand (« L'Europe Galante ».)

B 6 ★ ★ ★ ★ ★

La Maison de la Photo et du Cinéma
FOCA SPORT 1 B
Obj. 2,8 de 45 mm et viseur collimaté avec repère pour vues à moins de 2 m.
Prix Studios Wagram NF 229,73
FOCA SPORT 1 D
Possède en plus des caractéristiques du modèle 1 B, 1 cellule photo-électrique incorporée.
Prix Studios Wagram NF 324,19
FOCA SPORT II
A télémètre couplé. Obj. 2,8 de 45 mm à bague de diaphragme crantée.
Prix Studios Wagram NF 299,40
FOCAFLEX
Reflex à visée directe avec télémètre. Obj. 2,8 de 50 mm. Obt. pose B et 9 vit. de la sec. au 1/250e avec retardt.
Prix Studios Wagram NF 484,48
FOCA UNIVERSEL R
Viseur-télémètre couplé. Obt. à rideaux donnant la pose en 1 et 2 temps et les vitesses de la sec. au 1/1000e. Obj. à monture baïonnette interch. avec ceux des focales 28, 35, 90 et 135 mm.
Avec obj. 1,9/50 mm. NF 801,01
SAVOY III
Grand viseur collimaté. Obj. 2,8 de 50 mm. Obt. 8 vit. de la sec. au 1/300e, poses B et T. Prise flash.
Prix Studios Wagram NF 239,60
SAVOYFLEX I
Visée sur dépoli et par télémètre incorporé. Obj. 2,8 de 50 mm. Obt. 8 vit. de la sec. au 1/500e et pose.
Prix Studios Wagram NF 503,60
SAVOYFLEX II
Mêmes caractéristiques que le SAVOYFLEX I avec obj. 2,8 de 50 mm. à réglage hélicoïdal.
Prix Studios Wagram NF 544,00
PONY FLASH KODAK
Viseur encastré. Obj. 3,5 de 45 mm. Obt. 4 vit. du 1/30e au 1/250e et pose B.
Prix Studios Wagram NF 132,78
KODAK RETINETTE 1 A
Viseur à cadre lumineux avec repère pour sujets à moins de 2 m. Obj. 2,8 de 50 mm. Obt. de la sec. au 1/250e et pose B.
Prix Studios Wagram NF 236,00
MAINE 24 x 36
Viseur collimaté. Obj. 2,8 de 45 mm. Armement avec levier. Obt. 4 vit. du 1/30e au 1/250e et pose B.
Prix Studios Wagram NF 183,20
MECAFLEX 24 x 24
Visée reflex. Mise au point par télémètre couplé ou dépoli. Obj. 2,8 de 40 mm. Obt. de la sec. au 1/250e, pose B et prise flash.
Prix Studios Wagram NF 493,58
ELDEMATIC 8 mm
Caméra automatique Obj. 1,9 de 12,5 mm. Viseur large avec champs 6,25 - 12,5 et 25 mm.
Prix Studios Wagram NF 763,74
L D 8 à Tourelle
Caméra à tourelle pour 3 obj. 5 vit 8 - 16 - 32 - 64 im/sec. Marche AR Viseur multifocal. Avec 1 obj. 1,9/12,5 mm
Prix Studios Wagram NF 662,04
Avec 3 obj. 1,9 de 12,5 1,9 de 6 et 1,9 de 35 mm.
Prix Studios Wagram NF 985,12
L D 8 ZOOM REFLEX
Équipée avec obj. Zoom Reflex 1,8 à mise au point de 9 à 35 mm. Visée reflex et luminosité totale.
Prix Studios Wagram NF 1.117,58
CARENA 2 GEVAERT
Caméra 8 mm de volume réduit. Obj. interc. 1,9 de 12,5 mm. 4 vitesses 8 - 16 - 24 - 32 im/sec. Vue par vue. Viseur à œilleton.
Prix Studios Wagram NF 397,63
RIVIERA
300. Projecteur métal. Obj. 3,5/100 mm. Condensateur asphérique. Passe-vues 5x5 cm. Moteur 120/220 v. Lampe de 300 w.
Prix Studios Wagram NF 203,78
CADET - En valise conférencier avec passe-vues semi-automatique.
Prix Studios Wagram NF 269,68
CINÉ GEL G.S 8
Projecteur avec lampe basse tension 8 v 50 w. Grande luminosité. chargement simplifié. Réenroulement automatique Avec obj. Berthiot 20 mm
Prix Studios Wagram NF 486,94
CELLULES REALT
Modèle ILE DE FRANCE - Posemètre à cadran interchangeable Complet.
Prix Studios Wagram NF 116,69
Modèle LUXE - avec volet protecteur, noir
Prix Studios Wagram NF 137,66
FILMS COULEURS
5 Films Kodachrome 24 x 36 de 36 poses.
Prix Studios Wagram NF 122,40
5 Films Kodachrome 24 x 36 de 20 poses.
Prix Studios Wagram NF 81,50
5 Films Kodachrome Ciné 8 en bobines de 7 m 50.
Prix Studios Wagram NF 99,50
Indépendamment des articles mentionnés sur cette annonce, vous trouverez dans notre CATALOGUE GÉNÉRAL 1960 tout ce qui concerne la photo et le cinéma : appareils, caméras, projecteurs, accessoires, surfaces sensibles, produits chimiques, films ciné 8, 9,5, 16 mm muets et sonores, librairie. Cet ouvrage, de 136 pages format 16 x 24 cm comportant 350 illustrations, représente une documentation exceptionnelle qui vous est offerte gratuitement sur simple demande en remplissant et en nous adressant le bon ci-contre.
Aux Studios
WAGRAM
9 RUE VILLEBOIS-MAREUIL, PARIS (17e)
(à la hauteur du 40 Avenue des Ternes)
Magasins ouverts sans interruption de 8 h. 30 à 17 heures, sauf les dimanches et lundis.
PHOTO CINÉMA
Studios WAGRAM
BON EX 617
Prière de m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre Catalogue Général illustré 1960
Nom
Adresse

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

CHERCHE **REDACTEUR** PUBLICITE ET PRESSE
30-40 ans, concepteur dynamique premier ordre. Grande culture littéraire et expérience professionnelle indispensables. Références exigées. Ecr. à PRESSE ET PUBLICITE, 7, rue de la Michodière, PARIS (2e) qui transmettra.

14.400 NF/AN MINIMUM
Recherchons pour étude et lancement Affaire Distribution Collaborateur 25-35 ans
H.E.C. ou EQUIVALENT
EXPERIENCE ETUDE MARKETING OU ORGANISAT. COMMERCIALE INDISPENSABLE
Ecrire manuscrit et curriculum vitae
A. COLLINET et ASS., 142, rue Montmartre (2e)

ASSOCIATION recherche :
LICENCIES ES-LETTRES
ou format. équiv., 30-40 ans, pour seconder direct. dans exécution problèmes d'ordre adm. et coord. des diverses activités culturelles, dans leurs diffusion et vulgarisation. Adr. lettre manuscrite à CAMPBELL, boîte postale 57, Paris-17e qui convoq.

OFFRES D'EMPLOI (Cadres)

Très important groupe de Sociétés recherche pour ses filiales en Algérie . . .
CHEF DU PERSONNEL
hommes 30-40 ans, bonne culture générale, forte expérience des problèmes de gestion du personnel et des relations humaines, parlant arabe si poss. Résidence : Alger. Facilités de logement. Env. curriculum vitae avec photo à Joubert (service T. N.). Boîte postale 320-08 Paris.

COURS ET LEÇONS

ANGLAIS PROFESSEUR LICENCIE D'ORIGINE - EXAMENS
(Ch. de comm., Bacc., Cambridge), conversation
M. THOMAS, 3, rue de Duras, PARIS (8e)

Pour toutes LEÇONS PARTICULIERES
s'adresser : Elèves Ingénieurs
de l'Ecole Nationale des Ponts et Chaussées
M. PAUL, 270, rue Saint-Jacques (5e) - ODE. 77-28

PENSIONS POUR ENFANTS

LE CHALET DU ROSAY
Maison d'enfants laïque agréée par la Sécurité Sociale et CONVENTIONNEE reçoit enfants nerveux, déficients, convalescents, asthmatiques. Il est spécialisé dans le traitement des insuffisances respiratoires et des déviations de la colonne vertébrale.
SCOLARITE SERIEUSE ASSUREE. SPORTS D'HIVER
Installation luxueuse et fonctionnelle. Ambiance familiale.
SAINT-GERVAIS-LES-BAINS (Haute-Savoie)
Altitude 900 mètres - Tél. : 44

VACANCES DE NOEL (Enfants de 6 à 13 ans) aux
« Ecureuils », Les Rousses
(Jura), alt. 1.100 m. Paris à Paris tt comp. 320 NF

VACANCES D'HIVER

NEIGE Deux centres internationaux : MORGINS et SAAS FEE (Suisse)
du 21 décembre au 2 janvier
LES RELAIS JUIFS
Organisation de voyages et rencontres au service de la Jeunesse juive (17 à 30 a.). Rens. et inscr. : 19, r. de Téhéran, Paris-8e, tél. LAB. 13-61. Bureaux ouv. tous les j. de 16 à 20 h. (sauf sam., dim.) ou par corresp. (prière joindre timbre-rép. S.V.P.).

BONNES ADRESSES

ACHAT DE **BIJOUX-ORFEVRERIE**
BRILLANTS - OBJETS D'ART ANCIENS
BIJOUTERIE, 41, rue de Surène - PARIS (8e)

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS
sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES,
88, boulevard de Courcelles WAG. 04-89

CHAMBRES POUR ETUDIANTS

Offre CHAMBRE AGREABLE + PENSION pour **ETUDIANT** capable surveiller + aider dans ses etudes mon fils âgé de 17 ans, classe math' élém. Téléphone le matin de 8 h. 30 à 9 h. Mme MARC, DOR. 43-83

PENSIONS (Demandes)

ETUDIANTE IRANIENNE
cherche pension complète dans famille française. Ecrire n° 6670 L'Express, 29, rue de Marignan-8e.

APPARTEMENTS (Vente)

Vue et terrasses s/verdure
Près MALESHERBES, dans hôtel particulier, deux pièces originales 80 m2 - MED. 04-58

A VOIR
Appartement état neuf, salon, 2 chambres, placards rangement encastrés, moquettes, rideaux, bain marbre, etc. Silence, bon air, bois Meudon, 3 min. Pont Sèvres. Prix int. Crédit. OBS. 43-99

PROPRIETES (Vente)

Vends **BELLE MAISON** gr. terrain, arbres fruit.
LE CHESNAY. S'adresser Agence du Centre, 17, rue Hoche, à Versailles. Tél. 950-21-67

PAVILLONS (Vente)

LA CELLE-SAINT-CLOUD
Particulier vend cause départ pavillon mitoyen 5 pièces principales + cuisine + bains, sous-sol + garage, jardinet 115 m2, grand confort, 4 m. gare, 3 m. autoroute, cadre verdure. Résidentiel, absolument neuf et impecc. Prix 82.000 NF + 18.000 NF créd. fonc. Tél. ELY. 70.03 de 13 à 15 h.

LOCATIONS NON MEUBLEES (Offres)

STUDIOS NEUFS
Vides. Tout confort. De 350 à 500 NF par mois.
Sur place : 37, rue d'Hauteville, Paris (10e)

VACANCES D'HIVER

Séjour de neige pour enfants de 7 à 14 ans.
ASSOCIATION « VACANCES ET MONTAGNES »
Org. : D. NIARFEIX, 5 bis, pl. J.-Mermoz, Montfermeil (S.-et-O.). Tél. au 927.43.51 de 10 à 12 h.

LOCATIONS (Demande)

CHERCHE LOCATION-VENTE **2 à 5 PIECES**
ou reprise justifiée 2 pièces, bon quartier. Tél. : BAL. 19-68 poste 5, heures de bureau ou écrire n° 6638 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris-8e.

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
APPARTEMENTS
LOCATIONS VIDES ET MEUBLEES
VENTE GRAND CHOIX QUARTIER RESIDENTIEL
KLE. 11-37

FONDS DE COMMERCE (Vente)

BELLE BOUTIQUE
2 ARCADES RIVOLI - Possibilité nombreux commerces. Intermédiaire s'abstenir - OPE. 60-42

CHAMPS-ELYSEES A céder BAIL pour Galerie d'art, bureau de voyages, autres commerces possibles. Environ 100 m2. Ecrire LEMOINE, 37, rue de la Fédération, PARIS (15e)

CAPITAUX (Demande)

FONCTIONNAIRE RECHERCHE **4.000 NF**
rembours. intérêt gré prêteur. Garanties. Ecrire n° 6610 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

VENTE A VERSAILLES

Me BLACHE, Commissaire-Priseur
GALERIE RAMEAU
5, rue Rameau, à VERSAILLES
Tél. : 950-55-06 et 71-29
DIMANCHE 23 OCTOBRE à 14 heures
ARGENTERIE - BEAUX MEUBLES
EMPIRE ET RUSTIQUES
Exp. : MM. Reinach et de Fommervault
Expo samedi 22, de 9 à 12 h. et 14 à 18 h.

Chère la moquette ?... ...NON !
Les « MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE », premiers grossistes français au service des particuliers, s'engagent à recouvrir toutes pièces jusqu'à
3 m. × 4 m.
d'une moquette « CONFORT-M.C.F. » pure laine garantie, coloris au choix (épaisseur avec le feutre : 12 mm.) pour
89 NF et 12 versements de 38 NF
Sensationnelle réussite qui permet à toute maîtresse de maison d'obtenir le confort tant désiré, l'élégance et l'intimité de sa demeure
Renseignez-vous DIRECTEMENT aux
M.C.F. 16, rue Logelbach-17e WAG. 77-80
Ouvert également lundi, samedi (Monceau)

Soumettez votre problème
« CADEAUX-SOCIÉTÉS »
à INNOVATION
104, CHAMPS-ELYSEES, 104
Tél. : ELY. 69-30
100 Solutions vous seront proposées

ENFIN L'ANGLAIS A LA PORTÉE DE TOUS

Plus de 800.000 personnes ont déjà appris l'anglais en un temps record grâce à la « METHODE NATURE » qui a vraiment révolutionné l'étude des langues

Finie la torture des manuels de grammaire ! Aucun besoin de se farcir le crâne de mots et de règles appris par cœur, mécaniquement ! Dès la première leçon vous lisez l'anglais sans grammaire ni dictionnaire ni traduction, et vous comprenez parfaitement chaque mot !

Le nouveau cours « L'anglais par la Méthode Nature » vous apprend l'anglais en anglais, vous habituant à *lire*, à *parler* et à *penser* en anglais dès le début. La « METHODE NATURE » est la voie royale pour ceux qui veulent apprendre vite et bien la langue qui ouvre toutes les portes : l'anglais. Remplissez donc aujourd'hui même le bulletin ci-dessous et renvoyez-le nous. Vous recevrez alors gratuitement notre ouvrage illustré sur cette méthode nouvelle et révolutionnaire.

M. LORENTZ ECKHOFF
Professeur d'anglais de l'Université d'Oslo et expert linguiste de réputation mondiale, recommande vivement la « Méthode Nature »

Vous devez savoir l'anglais

De nos jours, dans les affaires comme dans les milieux scientifiques, celui qui ne sait pas l'anglais est à moitié sourd, aveugle et muet, il vit en marge du monde. Savoir l'anglais, c'est posséder la clef du succès. Et voilà que la « METHODE NATURE » vous permet d'apprendre l'anglais vite et bien, sans effort et à peu de frais.

Une méthode « sur mesures »

Nul n'est trop jeune, nul n'est trop vieux pour réussir. Les diplômes sont superflus, et la « METHODE NATURE » n'exige pas de vous des aptitudes particulières. Il n'est même pas nécessaire d'avoir beaucoup de temps libre : c'est vous-même qui fixez le rythme de vos études, vous apprenez chez vous, quand il vous plaît.

Un agréable délassement

Après une journée de travail vous ne pouvez dédier l'énergie qui vous reste à une étude fastidieuse. Ce qu'il vous faut, c'est une méthode qui vous permette d'apprendre sans effort, *naturellement*. La « METHODE NATURE » vous enseigne l'anglais comme une deuxième langue maternelle.
Mais tandis que l'enfant apprend au petit bonheur, sans méthode, vous acquérez l'anglais vite et bien parce que la « METHODE NATURE » est un système raisonné.

Il suffit de lire pour apprendre

Vous ouvrez le premier cahier du cours à la page 1. Vous n'y trouvez que de l'anglais et vous êtes surpris de pouvoir aussitôt lire et comprendre, même si vous n'en avez jamais su un mot. Le sens apparaît clairement à la lecture, si bien que les mots et les phrases se gravent naturellement dans votre mémoire.

Vite et bien

Ainsi au bout d'une semaine à des questions posées en anglais vous saurez répondre par des phrases anglaises complètes et *spontanées*. Après quelques mois, la langue et la *manière de penser* des Anglais vous seront si familières que vous pourrez lire leurs livres et leurs journaux, écouter leur radio et parler avec aisance.

Une méthode sérieuse pour l'homme moderne

Nos 800.000 élèves et anciens élèves et les attestations flatteuses qu'ils nous ont envoyées sont les meilleurs garants de l'efficacité du cours.
Non seulement des milliers d'anciens élèves, mais les maîtres les plus éminents recommandent la « METHODE NATURE ». Plus de quarante professeurs de linguistique aux universités les plus fameuses d'Europe ont écrit les préfaces des éditions nationales.

Le premier pas ne coûte rien

Tout ce que nous avançons, nous le prouvons. C'est pourquoi nous vous offrons, gratuitement et sans engagement pour vous, un livre de 52 pages où vous verrez pourquoi l'étude de l'anglais a été pénible jusqu'ici et comment la « METHODE NATURE » résout heureusement le problème. Remplissez donc ce bulletin tout de suite.

« METHODE NATURE »
INSTITUT D'ETUDE DES LANGUES
9, rue Boissy-d'Anglas - PARIS (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi votre ouvrage sur « LA METHODE NATURE » - le cours d'anglais vraiment efficace
(à remplir en majuscules s. v. p.)

Mme, Mlle, M. ____________ Prénom ____________
Adresse : ____________ Ville ____________
E 8/3 60 Département ____________

Lettre à Jules Roy

Le Français se contente de bien peu, à vrai dire, car il va se faire une opinion sur la guerre d'Algérie d'après votre petit opuscule de poche dont les énormes caractères d'imprimerie, les larges marges et les espaces vides ne font que faire ressortir la pauvreté navrante de cet ouvrage prétentieux.

Deux villes, un curé de paroisse, un capitaine, une patrouille de herse sur le barbelé, quelques pauvres Français de souche nord-africaine et voilà, on peut écrire un traité sur la guerre d'Algérie. Quelle prétention !

Je ne connais pas Toudja mais vous connaissez, vous, photographe des clichés des prétendues atrocités françaises, pourquoi ne pas décrire Melouza ?

Je connais bien Gambetta, j'ai vécu six mois dans ses très proches environs, je n'ai pas vu le lait couler dans les rues, mais j'ai vu les magnifiques pavillons qui viennent d'être construits pour les familles brimées dont vous parlez et que je ne décrirai pas parce que vous les avez vus comme moi, monsieur Roy...

J'ai passé 150 nuits à patrouiller sur le barrage qui a ramené la paix dans cette région. je n'avais pas la chance d'avoir un filet antibazooka, je n'avais pas choisi mon coin, moi, et j'ai vu la longue traînée de feu passer à quelques mètres des engins blindés.

J'ai vu les jeunes soldats au moral de fer dont vous ne parlez jamais dans votre « Guerre d'Algérie ». Je n'ai pas besoin de décrire les fellagha, vous en parlez suffisamment dans votre feuilleton désordonné.

Vous adjurez un capitaine de vous pointer dans les lunettes de son char, s'il vous voyait en face. Il ne peut pas répondre, lui.

Permettez-moi de répondre à sa place.

Oui, monsieur, je vous pointerais si je vous voyais, je prendrais bien le temps et ferais en sorte de réussir un beau carton — ... — seulement, vous ne serez jamais en face car, malgré votre « courage », qui a pris encore un paragraphe (il fallait bien remplir), vous auriez trop peur.

François Pic,
18, rue Spontini,
Paris (16e).

- Si vous êtes jeune et actif ;
- Si vous aimez le travail d'équipe ;
- Si vous savez conduire ;
- Si vous voulez que votre gagne-pain soit aussi une mission ;
- Si vous recherchez les voyages et les contacts humains ;

« L'Express » vous propose, à des conditions matérielles très intéressantes, un poste de prospecteur dans ses services d'abonnements.

Ecrivez ou téléphonez au Secrétaire général de « L'Express » pour un rendez-vous, 29, rue de Marignan. BAL. 19-68.

Merci !

Merci, colonel ! Dans l'océan d'horreur, de dégoût et d'indignation qui nous submerge, votre beau livre nous donne espoir et courage.

P. Tournés,
Consul de France, né en Oranie,
Paris.

Mon mari est capitaine

Mon mari est capitaine en Algérie. C'est vous dire que je n'ai pu lire votre livre avec le parfait détachement avec lequel on aborde généralement une « étude ».

J'ai moi-même fait de fréquents et longs séjours en Algérie ces deux dernières années.

A mon premier voyage, déjà, le drame algérien m'a prise de plein fouet.

Votre récit a clarifié, confirmé, rendu plus éclatantes certaines vérités que je pressentais, mais dont j'avais besoin qu'elles me fussent ainsi dites ; car je pense que ce récit contient un message pour chacun de nous, seul en face de lui-même...

Après avoir terminé votre récit, la gorge serrée, je savais que la cause que je défendais était juste. Je vous remercie de m'avoir procuré cette sérénité...

Mais ne pensez-vous pas que le temps est venu, pour ces capitaines, de témoigner eux aussi, à vos côtés ? Ou doivent-ils continuer à se taire ou à crier, isolés, en face des défenseurs d'un « certain Occident » ?

A. T.,
Louveciennes.

DEVENEZ

OPÉRATEUR PSYCHOTECHNICIEN

Cours sérieux, oraux et par correspondance
Nombreux débouchés

Documentation gratuite :
I. C. H.
PSYCHOTECHNIQUE
(service EX)
62, avenue Foch
MARCQ-LILLE (Nord)

(Directeur : M. A. PASSEBECQ, Docteur en Psychologie, Professeur E.O.S.T.)

A Jules Roy

Mon cher vieil ami, il fallait beaucoup de courage pour lancer ce paquet de vérités. Cela te fait honneur au triple point de vue, de l'écrivain, de l'officier et du « pied noir » !

Tes « ratons » de Toudja ressemblent trop aux Viets, vrais ou préfabriqués, rôtis au napalm dans leurs paillotes de la « Rue sans joie », souvent auprès de leurs églises, pour que ton récit ne m'ait profondément remué.

Le souvenir de ce lamentable « travail », commandé et accompli par bêtise et lâcheté, a souvent hanté mes insomnies du petit matin. Tout cela s'estompait dans la grisaille des occupations journalières et ton livre est venu « remuer la poussière » !

Beaucoup de nos anciens camarades, qui n'ont rien compris ou font semblant de ne rien comprendre, après huit ans d'Indochine et six ans d'Algérie, te jetteront la pierre. Je tiens à ce que tu saches bien que je ne suis pas de ceux-là et qu'à l'occasion je ne manquerai pas de le leur dire.

Colonel J. Rouzaud,
Aix-les-Bains.

Un esprit clair

On a le droit de n'être pas d'accord, d'avoir envie de casser la figure des socio-communistes sans pour cela critiquer un journal aussi bien fait que « L'Express » et aussi intelligent. Quel plaisir aurais-je de pouvoir combattre sous ce vaillant journal s'il n'était pas radicalement opposé à mes conceptions !

Je vais faire ma P.M. dans les paras. Je lutte pour l'Algérie française. J'ai été, en personne, casser les vitres de « L'Express ». Je suis peut-être un vandale, mais j'estime que ce vandalisme montre clairement aux Français ce que nous voulons : la suppression de la gauche française entière.

Mais de là à injurier votre journal, il y a un pas, car il est visible que nous tous, qui nous estimons sincères, combattons pour une même cause, la Grandeur de la France.

Prière instante de ne pas dévoiler mon nom.

J.-F. de M.,
Paris.

Quels ravages !

Je n'aime certes pas votre journal — ne pouvant décidément me résoudre, en dépit de la grande évolution suivie par ma pensée depuis la jeunesse, à cracher sur la patrie dans le culte de laquelle j'ai été élevé et dont l'amour est la seule illusion qui me reste.

Mais il m'intéresse prodigieusement, ce journal. D'abord par son exceptionnelle qualité qui se passe de mon témoignage. Et puis surtout parce que j'y scrute, avec désespoir, chaque semaine, jusqu'où l'on peut descendre dans le domaine de l'horrible. Jean-Jacques Servan-Schreiber, qui déteste tant le général de Gaulle, mesure-t-il sa chance que celui-ci soit au pouvoir et le laisse écrire de telles diatribes ? Bien sûr, une telle littérature est sans effet sur des gens d'âge mûr. Mais sur une jeunesse qui ne s'est pas encore trouvée, quels ravages un tel coup de vent ne peut-il pas provoquer ! On tremble d'y penser ! Et c'est pourquoi je crois qu'une liberté qui ne connaît plus de limites est un des pires maux.

Sans vouloir verser dans le genre Henry Bordeaux, je pense que la France, et le chef entre tous illustre qui la gouverne, valent mieux que toute cette boue secouée dans ce « branlage » (pardon du mot) intellectuel.

Amicalement quand même.

Jacques S.,
Clerc de notaire,
Paris.

Le courroux des paras

Ne sachant ce qui me domine de l'exaspération ou de la franche rigolade, je vous prie de transmettre ma sympathie, entière, totale, sans restriction avare, à MM. Siné et Tim, dont il semble qu'il leur faille redouter, eux aussi, le courroux ubuesque des paras qui ne nous ont jamais gouvernés.

C. Chalamet,
Paris.

Les vaches

Ayant lu que Tim et Siné étaient inculpés pour insulte à l'Armée, je leur adresse l'expression de toute ma sympathie. Je leur dis (sans risque pour moi) : continuez ! Nous les aurons... les vaches.

P. Rostain,
Montaigut-en-Combrailles.

Mauriac l'académicien

Bravo ! François Mauriac, et, au nom de tous les humbles, qui ne veulent ou ne peuvent exprimer leur pensée à la lecture de votre dernier Bloc-Notes, mille fois merci. Vous venez de fustiger, d'une plume superbe, ces prétentieux et prétendus défenseurs de la morale politique et patriotique que sont messieurs les académiciens n'ayant pas rougi de signer le « contre-manifeste » de droite, document farci de contre-vérités.

En dépit des fauteuils occupés par ces messieurs, l'Académie française, ne fût-ce qu'en la seule personne de François Mauriac — il y en a heureusement d'autres — mérite qu'on lui consacre du respect et de l'admiration.

Après la magistrale leçon de décence, administrée par François Mauriac, quelle légitime satisfaction et quel réconfort pour nous, humbles mortels !

Léon Farhi,
Libraire,
Paris.

INDEX

- Forum : L'Opération, *par J.-M. Domenach* 5
- La Semaine politique 6, 7, 8
- Les Algériens et la Chine, *par Jean Daniel* 8, 9
- Conversation avec un para 10
- La Bombe au rabais, *par Michel Bosquet* 12, 13
- Brésil : un champion anti-Castro 14
- La Chine et les Américains, *par P. Johnson* 14, 15
- Vérités sur les jeunes filles, *par M. Chapsal* . . 19 à 23
- Japon : l'empire de la violence 29
- Sport : la crise du football, *par J. Meunier* 30
- Entretien avec Claude Lévi-Strauss 32, 33
- Jules Renard, *par Robert Kanters* 36
- La Télévision, *par François Mauriac* 37
- A Munich avec Alain Resnais, *par M. Manceaux* 38, 39
- Le Bloc-Notes 44

Tim et Siné au Palais de Justice

Deux collaborateurs de « L'Express », Tim et Siné, viennent d'être inculpés à la demande du ministre des Armées pour « injures publiques envers l'Armée ». Les dessins incriminés sont ceux dans lesquels Tim et Siné répondaient chacun de leur côté, en juin, aux questions du Bac. Cette inculpation, qui pourrait être simplement ridicule (*voir la réponse de Siné en p. 9*), révèle une aggravation inquiétante des pouvoirs de la justice et de sa docilité à l'égard du ministère des Armées.

La signature de M. Blancpain

Je lis dans « Le Figaro » que parmi les nouveaux signataires du Manifeste du maréchal Juin contre (*sic*) « les professeurs de trahison », il y a M. Marc Blancpain. Or M. Blancpain est bien le secrétaire général de l'Alliance française, et responsable de la diffusion de notre culture dans tous les pays étrangers. Est-il souhaitable qu'un homme occupant cette fonction prenne un pareil parti politique ? Engage-t-il toute l'Alliance française dans cette voie dangereuse ?

Roger Ponchet,
Toulouse.

[*C'est la première fois, à notre connaissance, que le secrétaire général de l'Alliance française s'engage publiquement dans une polémique politique. Il le fait sans doute à titre personnel.*]

Jean Bruce n'a pas signé

Dans l'article de M. Bernard Frank intitulé « Contre les 121 » et dans lequel il est notamment écrit :

« Comme Pierre Nord le raconte lui-même au dos de la couverture de ses livres : Vous... d'un bain d'esprit... et vous finissez par écrire un manifeste à la Jean Bruce. »

L'ambiguïté de cette phrase me semble parfaite. Le lecteur a le choix entre deux hypothèses : ou bien j'ai signé le manifeste dont il s'agit, ou bien j'aurais pu l'écrire.

A la première hypothèse, il m'est facile de répondre que je n'ai pas signé ce manifeste pour la simple raison que les opinions qui s'y trouvent exprimées ne sont pas les miennes.

Pour la seconde, je n'ai d'autre ressource que de prier M. Bernard Frank de bien vouloir préciser sa pensée.

Jean Bruce.

[*Je suis ravi d'apprendre que Jean Bruce n'a pas les mêmes opinions que celles des signataires du manifeste Juin.*

Il m'arrive d'employer le mot « frigidaire » pour le mot « réfrigérateur ». Quand un nom propre s'identifie à un objet ou à un genre, c'est plutôt flatteur pour le nom propre... - B.F.]

Réseau Fournier

- En vue de préparer leur participation à la manifestation d'octobre pour la paix en Algérie, les groupes d'Amis de « L'Express » de la région parisienne organisent, avec le concours de l'U.N.E.F., des réunions privées d'information aux dates suivantes :

— Le jeudi 20 octobre, à 20 h. 45, Groupe C (Paris-Sud) ;

— Le lundi 24 octobre, à 21 heures, Groupe D (Paris-Ouest) ;

— Le mardi 25 octobre, à 20 h. 30, Groupe A (Paris-Nord) ;

— Mardi 25 octobre, à 20 h. 45, Groupe B (Paris-Est).

Tout lecteur est cordialement invité. S'adresser à « L'Express », 91, Champs-Elysées, ELY. 88-61.

- *Lecteurs de l'Indre-et-Loire.* — Réunion à Tours, le vendredi 21 octobre à 21 heures à la Brasserie Chanteclerc, 38, avenue de Grammont, avec le concours d'Harris Puisais, qui parlera de « La situation intérieure et la guerre d'Algérie ».

Communiqués

- M. Morvan Lebesque signera « Les Chroniques du Canard » à la Librairie-Club « Echanges », 11, avenue de La Motte-Picquet, Paris-7e, le vendredi 28 octobre de 18 à 20 heures.

- Nous sommes heureux d'apprendre la naissance de Marianne Bérard-Quelin, fille de M. Georges Bérard-Quelin, directeur de « La Correspondance de la Presse », et de Madame, née Jacqueline Daubige.

Solidarité contre les sanctions

Pour avoir affirmé leur opposition radicale à la guerre d'Algérie, des citoyens français, signataires de la déclaration dite des 121, viennent d'être frappés dans leurs moyens d'existence. Le régime montre ainsi qu'il entend faire dépendre le droit au travail du conformisme politique : ceux qui ne sont pas d'accord doivent se taire ou changer de métier. Tous ceux qui veulent manifester leur solidarité avec les premières victimes de cette répression peuvent le faire en envoyant leurs contributions à Mme Paule Thévenin, 33, rue Gabrielle, Charenton (Seine). C.C.P. Paris 938.679.

311e Semaine
de la guerre
d'Algérie

FORUM

L'opération Occident

● *Jean-Marie Domenach expose les moyens et les buts de la nouvelle opération politique sur laquelle se greffent les complots.*

Le général Salan. (A. D. P.)

M. Antoine Pinay. (Agip)

Une idée rentable ?

DANS le grand vide qui se creuse à la place de l'Etat, on aperçoit des morceaux du pouvoir qui se combattent et des complots qui s'agglutinent. Des généraux menacent, des émissaires circulent. Un nouveau 13 Mai ? Mais cette fois, un 13 Mai qui réussisse, au lieu de conduire à une situation telle qu'on parle deux ans plus tard de le recommencer.

C'est pourquoi la conspiration soigne sa doctrine. Elle ne veut plus de ces proclamations farfelues, de ces improvisations microphoniques, de ces embrassades en musique qui surgirent au grand soleil du Forum ; elle médite une idée rentable, qui a des prolongements tout prêts dans la stratégie mondiale et dans la politique intérieure française, une idée meurtrière.

« *L'indépendance de l'Algérie signifierait l'installation sur cette terre d'un régime soviétique..., l'installation de rampes de fusées à moins de 800 km...* » C'est Pierre Lafont, député d'Oran, qui parle. — « *L'action du F.L.N. est désormais sous l'emprise marxiste* ». C'est Marc Lauriol, député d'Alger. — « *Algérie française,* conclut le général Salan, *c'est le seul moyen de barrer la route à l'impérialisme communiste.* »

La même semaine, le « manifeste des intellectuels nationaux » stigmatisait les intellectuels traîtres en ces termes : « *Cinquième colonne qui s'inspire de propagandes étrangères* ».

Le cercle était bouclé, irréfutable, le cercle de fer dans lequel la conspiration s'apprête à enfermer les Français : le F.L.N., c'est le communisme international ; donc la guerre d'Algérie est la croisade du monde libre ; donc les partisans de la négociation sont les ennemis de leur patrie et de l'Occident.

BIEN avant les autres, Jacques Soustelle avait amorcé le virage ; lui qui, dans ses beaux jours, luttait contre la C.E.D. et l'asservissement aux Etats-Unis, il s'est proclamé bon serviteur de l'O.T.A.N., et grand admirateur de M. Pinay, lequel rompit naguère avec De Gaulle sous prétexte que le Général allait nous brouiller avec les Américains.

La conversion est raide, mais l'intention est claire : on n'est pas des factieux, on ne fera plus de pronunciamiento, et entre nous, il faudrait se méfier d'un général trop indépendant qui, avec sa force de frappe, finira par démolir la défense de l'Occident... Rassurer les braves gens est le premier devoir des préparateurs en coups d'Etat. Rassurer les Américains est la première précaution des candidats au futur gouvernement de la France. Les colonels psychologues n'y avaient pas pensé.

Secret des coups d'Etat réussis : se faire porter sur le dos des hommes raisonnables. D'où le déguisement occidental qui, dans une première phase, met les conspirateurs du même côté que les sages, ceux qui craignent le prix des armements atomiques et les incartades d'une grandeur qui pourrait bien conduire à une espèce de neutralisme du dédain. Ensuite, espèrent les conspirateurs, on passera à la défense de la cause de l'Occident, la vraie, la sanglante, celle qui exige des hommes résolus et bien en cours chez les Américains, des hommes capables d'écraser enfin l'ennemi communiste, en Algérie, et en France.

LA ruse, dira-t-on, est un peu grosse, et les Américains ne se laisseront pas « vendre » la guerre d'Algérie comme jadis celle d'Indochine. On sait, en Amérique comme en France, que les communistes n'ont eu aucune part dans le déclenchement de la révolte algérienne et qu'ils n'en ont aucune dans sa direction ; on sait en France, malgré les affirmations aventurées de Waldeck-Rochet, que la part qu'ils ont prise à la lutte pour la paix n'a pas été jusqu'à présent dominante.

Oui, mais ce genre de mensonge a son efficacité : en période de guerre froide, il est difficile de résister au champ magnétique des deux pôles ; si l'on y rejette son adversaire, il aura de la peine à s'échapper. Cuba en est un exemple. Ce que la politique américaine a créé, par égoïsme, par bêtise, des Français s'y emploient par machiavélisme.

N'oublions pas que les penseurs de l'Armée ont pris leurs leçons en Indochine. Au contact des communistes, ils en sont venus à cette conclusion terrible que le seul sens de l'histoire contemporaine était le conflit du communisme et de l'Occident, et que la révolte des pays sous-développés n'avait pas d'autre raison que la main de Moscou. C'est ainsi que les activistes militaires sont entrés dans une sorte de collaboration dialectique avec l' « ennemi » communiste, au plan des méthodes comme au plan de la stratégie. Assimiler le nationalisme algérien au communisme était une contre-vérité monstrueuse. Mais à force de la répéter, on a poussé Ferhat Abbas à Moscou et Pékin où il célèbre les vertus du « camp de la paix », et Krouchtchev, qui n'était pas tellement chaud, reconnaît, de fait, le G.P.R.A.

Chantage ? En partie sans doute. Le président Bourguiba annonce aux Américains qu'il ne peut plus empêcher l'aide russo-chinoise, et il se tourne vers l'O.T.A.N. pour l'adjurer de limiter les dégâts... Mais on ne sait jamais où s'arrêtent ces chantages-là. Une seule chose est certaine : quel que soit le bloc qui finalement gagne au jeu, la France y est perdante. Car si vraiment la guerre qu'elle mène en Algérie est la guerre contre le communisme, si vraiment sa cause est la cause de l'Occident, alors il incombe au champion de l'Occident de s'emparer de l'affaire et de la régler, par force ou par compromis. Le terme de cette belle opération, c'est que les Etats-Unis nous arrachent les armes des mains — ce qui n'est pas tellement grave — et puis nous arracheront la paix des mains — ce qui l'est davantage : si l'Armée devait un jour évacuer l'Algérie comme elle a évacué Suez, on imagine l'humiliation, la colère, qui secoueraient la France, et quelle chance ce serait pour un fascisme en Métropole.

MAIS ceux qui cherchent à insérer la guerre d'Algérie dans la révolte des deux blocs se soucient peu de telles conséquences : ils songent moins à la manière de terminer cette guerre qu'à la manière de s'en servir pour des fins de puissance en France même. L' « intégration » était d'une mince ressource pour mater les mauvaises têtes : les hommes d'ordre et de propriété ne se souciaient pas tellement d'intégrer l'Algérie — opération peu compréhensible et d'ailleurs dispendieuse.

Mais si l'on crie au communisme, c'est autre chose. Le vieux réflexe de guerre civile s'émeut, flaire l'ennemi, cherche les sauveurs. Contre les « rebelles » algériens et leurs « complices métropolitains », la haine se déclenchait difficilement. Contre le communisme on peut mobiliser du monde : ceux qui ont peur pour leurs biens, ceux qui ont peur pour la religion... Tous les fascismes ont utilisé le truc, et il continue de servir. Il y a toujours eu chez nous des gens pour accepter n'importe quoi, même l'invasion étrangère, par peur du communisme, et qui accepteront la poursuite de la guerre d'Algérie, l'écrasement des libertés, la ruine de toute entente avec les peuples africains, pourvu qu'ils soient persuadés qu'on les sauve du bolchevisme. Telle est la véritable plate-forme de la nouvelle conspiration : elle contient cette fois le moyen de séparer les bons et les méchants, et de faire déborder la guerre d'Algérie en une dictature sur la France.

La France n'est pas l'Allemagne de 1933 ni l'Espagne de 1936. C'est vrai. Les maladies évoluent avec la civilisation. Celles des peuples aussi. Le poison qu'absorbent à doses massives les pays fascisés, on a commencé de nous l'administrer en douceur, par petits coups. L'Histoire nous apprend qu'il faudrait le vomir tout de suite.

J.-M. DOMENACH.

(Voir La Semaine politique en pp. 6, 7 et 8, et le reportage de Jean Daniel en pp. 8 et 9.)

PARDESSUS ET AUTOCOATS
CHAUDS ET LÉGERS...
LA COLLECTION LA PLUS COMPLÈTE ET PLUS ÉLÉGANTE DE PARIS
HOLMES
22, AVENUE VICTOR-HUGO, PARIS

LA NATION

La semaine politique

Les oppositions s'élargissent.

LA semaine a été marquée par deux faits significatifs :

1) Le rassemblement d'une large opposition parlementaire à l'occasion du débat sur la « force de frappe » ;

2) L'appel commun des syndicats d'enseignants et des syndicats ouvriers (à la suite de l'initiative de l'U.N.E.F.) pour une journée nationale de lutte pour la paix fixée au jeudi 27 octobre.

Les controverses très vives sur la « force de frappe » ont révélé qu'il y avait maintenant, à droite, une double opposition à la politique du général de Gaulle : les partisans de l'Algérie française rejoignent ceux de l'intégration atlantique. Cette double opposition se retrouve en particulier au sein des états-majors de l'Armée. A peu près tous les chefs militaires sont hostiles aux projets du général de Gaulle. Et c'est ce nouveau courant d'hostilité qui donne crédit aux diverses rumeurs de complot (*voir plus loin*).

A gauche, l'opposition à la poursuite de la guerre d'Algérie s'est durcie. Pendant toute la semaine dernière il semblait que les divisions syndicales et les rivalités de partis devaient empêcher que l'appel de l'U. N. E. F. reçoive une réponse efficace. Finalement, un accord s'est fait mardi soir.

A Paris, en particulier, une même manifestation rassemblera les étudiants (U.N.E.F.), les enseignants (F.E.N.), et les trois centrales ouvrières (C.G.T., C.F.T.C., F.O.). C'est la première fois depuis la journée du 1er février 1959 en réaction aux barricades d'Alger. Avec cette différence : en février, le gouvernement appuyait la manifestation ; cette fois, il la redoute.

Les consignes pour cette manifestation seront données dans la presse quotidienne au début de la semaine prochaine, par les divers syndicats.

A la veille de cet accord, on a enregistré la rentrée de la « Catho » (Association des Etudiants de l'Institut Catholique) à l'U.N.E.F., dont elle était séparée par la laïcité.

Réaction de M. Debré : mercredi matin, le sursis du vice-président de l'U.N.E.F., M. Wallon, était — illégalement — résilié. Et la même décision était envisagée pour le sursis de Pierre Gaudez, président de l'U.N.E.F.

Comment le mathématicien L. Schwartz a été révoqué de l'Ecole Polytechnique.

L'UN des tout premiers mathématiciens français (et mondiaux), le professeur Laurent Schwartz, quarante-cinq ans, vient d'être révoqué de son poste de professeur à l'Ecole Polytechnique sur ordre de M. Messmer, ministre des Armées.

M. Laurent Schwartz, titulaire de la Field Medal (équivalant au Prix Nobel de mathématiques), avait contresigné, après les premières sanctions gouvernementales contre les signataires, la déclaration des 121.

M. Messmer a notifié sa décision à M. Laurent Schwartz en l'accompagnant d'une lettre où il écrit : « *Il serait contraire au bon sens et à l'honneur que vous continuiez à professer à l'Ecole Polytechnique.* »

M. Laurent Schwartz vient de répondre au ministre des Armées par la lettre suivante :

« *Monsieur le Ministre,*

« *Vous avez mis fin à mes fonctions de professeur à l'Ecole Polytechnique par un arrêté du* 10 *octobre* 1960. *Je regretterai d'abandonner mon enseignement et des élèves très intéressants. Mais ce n'est pas là la question. Vous avez cru devoir accompagner votre décision d'une lettre disant qu'il serait « contraire au bon sens et à l'honneur » que vous me laissiez occuper plus longtemps mes fonctions. Si j'ai signé la Déclaration des* 121, *c'est en partie pour avoir vu, depuis plusieurs années, la torture impunie et les tortionnaires récompensés.*

(Charpentier.)
LE PROFESSEUR SCHWARTZ.
« Je dis bien : honneur. »

« *Mon élève Maurice Audin a été torturé et assassiné en juin* 1957 ; *et c'est vous, monsieur le Ministre, qui avez signé la promotion du capitaine Charbonnier au grade d'officier de la Légion d'honneur à titre exceptionnel et celle du commandant Faulques au grade de commandeur de la Légion d'honneur (je dis bien : honneur). Venant d'un ministre qui a pris de telles responsabilités, les considérations sur l'Honneur ne peuvent que me laisser froid.* »

Signé : Laurent Schwartz.

La copie de cette lettre — qui restera sans doute un classique dans l'histoire des rapports entre l'Université et l'Armée — a été transmise au Comité Maurice Audin, dont M. Laurent Schwartz est le président, et dont MM. Vidal-Naquet et Panijel, également signataires de la Déclaration des 121, sont les secrétaires.

Le Comité Maurice Audin considère comme établies les responsabilités personnelles des deux officiers nommés par M. Schwartz, dans les affaires de tortures en Algérie. C'est en grande partie à cause de l'absence de toute sanction officielle, à ce jour, contre les tortionnaires, que plusieurs membres du Comité ont signé la Déclaration des 121, et finalement M. Laurent Schwartz lui-même.

(Keystone.)
LES CARDINAUX ET ARCHEVÊQUES EN SESSION.
La « légitimité de l'autorité » en question.

La déclaration des cardinaux et archevêques de France sur la guerre d'Algérie est retentissante.

POURQUOI la déclaration sur l'Algérie rendue publique lundi à Paris par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques français ?

● La première raison est la politique générale du Vatican à l'égard des pays colonisés et du tiers monde. Depuis de nombreuses années, Rome a très nettement pris position en faveur de l'accession des peuples de couleur à l'indépendance. En se référant au précédent des jeunes nations africaines, les cardinaux et archevêques français admettent *pour la première fois* une telle évolution pour l'Algérie :

« *Nous désirons instamment qu'une solution de sagesse, digne de la France et du noble exemple de désintéressement qu'elle vient de donner au monde à l'égard des jeunes nations africaines, apporte le plus rapidement possible à l'Algérie une paix équitable...* ».

Ainsi, tout en insistant sur la nécessaire « *cohabitation de plusieurs communautés* », l'épiscopat français vient de se séparer nettement de la tendance qui, autour du cardinal Feltin, vicaire général des Armées, entendait maintenir le caractère de « *province française* » de l'Algérie, et prend encore plus nettement ses distances vis-à-vis de ses éléments intégristes pour lesquels la guerre d'Algérie est à la pointe de la défense de l'Occident.

● La deuxième raison est la nature même de la guerre d'Algérie. Il n'est guère de curé ou de confesseur qui ne recueille depuis la rentrée les angoisses de jeunes gens sur le point d'être mobilisés. Or l'Eglise est en France l'autorité la mieux informée sur la réalité des sévices, exactions, ratissages qui ont lieu en Algérie, sur le degré de misère humaine atteint par les réfugiés et les regroupés : rapports, témoignages, visites dans les camps, dans les prisons, récits de démobilisés, confidences d'officiers, d'aumôniers militaires, de séminaristes mobilisés, etc. Aux dossiers établis depuis longtemps s'est jointe la pression des mouvements catholiques les plus dynamiques. Aussi les archevêques ont-ils pu s'exprimer avec netteté :

« *L'Assemblée... s'émeut du désarroi qui envahit beaucoup de consciences, spécialement de jeunes. Ceux-ci se demandent dans l'inquiétude et parfois dans l'anxiété où se trouve le devoir... Il faut que tous s'efforcent de comprendre les angoisses des jeunes et de découvrir les causes profondes du trouble des consciences droites...* »

Les cardinaux et archevêques écartent l'insoumission mais ajoutent :

« *De tels actes (tortures, exécutions, etc.) compromettent l'exercice du commandement responsable et ébranlent dans les consciences des subordonnés, la légitimité de l'autorité.* »

Ce jugement a, d'ores et déjà, un retentissement considérable : que les cardinaux et archevêques dont on connaît l'extrême prudence aient été amenés à formuler une telle appréciation et puissent se référer à la mise en cause de la « *légitimité de l'autorité* » donne la mesure des inquiétudes dont l'ensemble du clergé français est maintenant le confident.

Une évidente anxiété règne à l'Elysée : les complots ne se préparent plus seulement à Alger.

LA décision brusque de renforcer la protection personnelle du général de Gaulle a alerté les milieux politiques. Jusqu'à ces jours derniers, seuls les observateurs les plus initiés aux

(A.P.)
LE COLONEL TRINQUIER.
Au début : les commandos J.N.

HARLEY
8, bd de la MADELEINE - PARIS-9e
Distinction et tradition dans la mode masculine
Pardessus depuis .... 275 NF
Impers depuis........ 169 NF
PARKING ASSURE

activités des éléments d'extrême droite — civils ou militaires — s'étaient rendu compte de l'importance des préparatifs de complots (l'un d'eux faillit éclater le 29 septembre).

Quels détails possède-t-on ? Le choix des centres vitaux à neutraliser (dont on a trouvé le plan), dès le déclenchement du complot, révèle une connaissance très exacte des rouages de l'Etat. Les informateurs grâce auxquels l'affaire du 29 septembre a été connue à temps ont précisé qu'une véritable répartition des tâches avait été faite entre tous ceux qui devaient prendre part au coup de force.

Les amitiés nouées par les anciens officiers d'Alger dans leurs nouvelles garnisons de France ou d'Allemagne, l'hostilité de la plupart des états-

(Dalmas.)

M. JACQUES SOUSTELLE.
Les militaires sont plus impatients

majors à la politique du général de Gaulle (accusé, maintenant, en outre de désarmer la France en la coupant de ses alliés atlantiques), l'exaspération du corps des officiers en face du développement des campagnes sur l'insoumission, ont provoqué un déplacement des centres les plus actifs de l'opposition militaire au régime. Aujourd'hui, le péril réside autant dans les états-majors parisiens, dans les garnisons métropolitaines, dans les grandes unités d'Allemagne que dans les régiments d'Algérie.

Les préparatifs indiquent qu'un coup de force éventuel se déroulerait simultanément à Alger et à Paris. A Alger, l'agitation dans la rue serait facile à provoquer. A Paris, elle serait menée au départ par des commandos de Jeune Nation (avec lesquels le colonel parachutiste Trinquier, actuellement en congé à Paris, établit des liaisons) ; elle serait appuyée ensuite par l'ensemble des militants de l'Association des Combattants de l'Union Française (A.C.U.F.), dont le général Salan est devenu récemment le président, et dont le secrétaire général est M. Yves Gignac, inculpé à la suite du coup du 24 Janvier.

Des hommes comme le maréchal Juin, le général Zeller, et plusieurs autres officiers généraux sont très inquiets de l'impatience manifestée par les groupes d'officiers les plus engagés dans l'action politique : le bruit court qu'ils prendraient collectivement position contre la politique algérienne du général de Gaulle, pour pouvoir en même temps recommander la prudence et la vigilance aux cadres de l'Armée. De son côté, le général Valluy cherche à devenir le chef de file d'une opposition militaire, axée autant sur la défense du Pacte Atlantique, et de l'unité européenne, que sur l'Algérie française.

Dans toutes les publications clandestines actuellement diffusées, le thème de l'Algérie française est lié maintenant à celui de la solidarité atlantique et de l'unité européenne dans un schéma de *« lutte universelle contre le communisme »*. Ainsi se développe une nouvelle coalition dans l'Armée.

M. Jacques Soustelle, de son côté, s'efforce de mettre sur pied une coalition analogue entre les groupes politiques. Parmi les personnalités de l'opposition de droite, il est actuellement le plus actif. (Des hommes comme M. Robert Lacoste ou M. Roger Duchet ayant perdu beaucoup d'audience.) Il vient de créer son Centre d'Action de Défense Démocratique (C.A.D.D.) pour atteindre d'autres milieux que ceux que la défense exclusive de l'Algérie française mobilisait.

La prochaine étape est le « Colloque de Vincennes » convoqué pour le 3 novembre.

Il faudra quelque temps pour qu'une opération politique de cette nature atteigne ses buts. Or l'opposition militaire est beaucoup plus impatiente.

Les activistes militaires jugent que si la politique française n'est pas complètement renversée, l'Armée aura bientôt perdu, en Algérie, « l'esprit des populations », enjeu de la guerre subversive.

L'anxiété de l'Elysée correspond à l'impatience des activistes de l'Armée : on éprouve une tension psychologique analogue à celle qui précéda l'affaire du 24 Janvier. C'est avant la fin de l'année qu'une épreuve de force est attendue.

(*Voir en p. 10 :* « Conversation avec un para ». *Et en page 44 :* Le Bloc-Notes *de François Mauriac.*)

● Les élus musulmans, sur lesquels on compte pour « faire l'Algérie sans le F.L.N. », se dérobent un à un.

« *NOUS sommes à la veille d'une nouvelle affaire des* 61 », vient de déclarer à Paris une des personnalités algériennes les plus importantes.

Quelle affaire ?

Il y a cinq ans, le gouverneur général Soustelle voulait faire entériner son « plan de réformes » par l'Assemblée algérienne : la quasi-totalité des membres musulmans de cette Assemblée, auxquels se joignirent un certain nombre de députés et de sénateurs, les « 61 », presque tous élus grâce à la protection de l'Administration, se prononcèrent pour la *« vocation à l'indépendance de l'Algérie »*.

Aujourd'hui, cinq ans plus tard, les élus musulmans — également choisis pourtant par l'Armée et les pouvoirs civils — sont eux aussi au bord d'une crise qui risque d'être décisive pour la politique dite de « l'Algérie algérienne ».

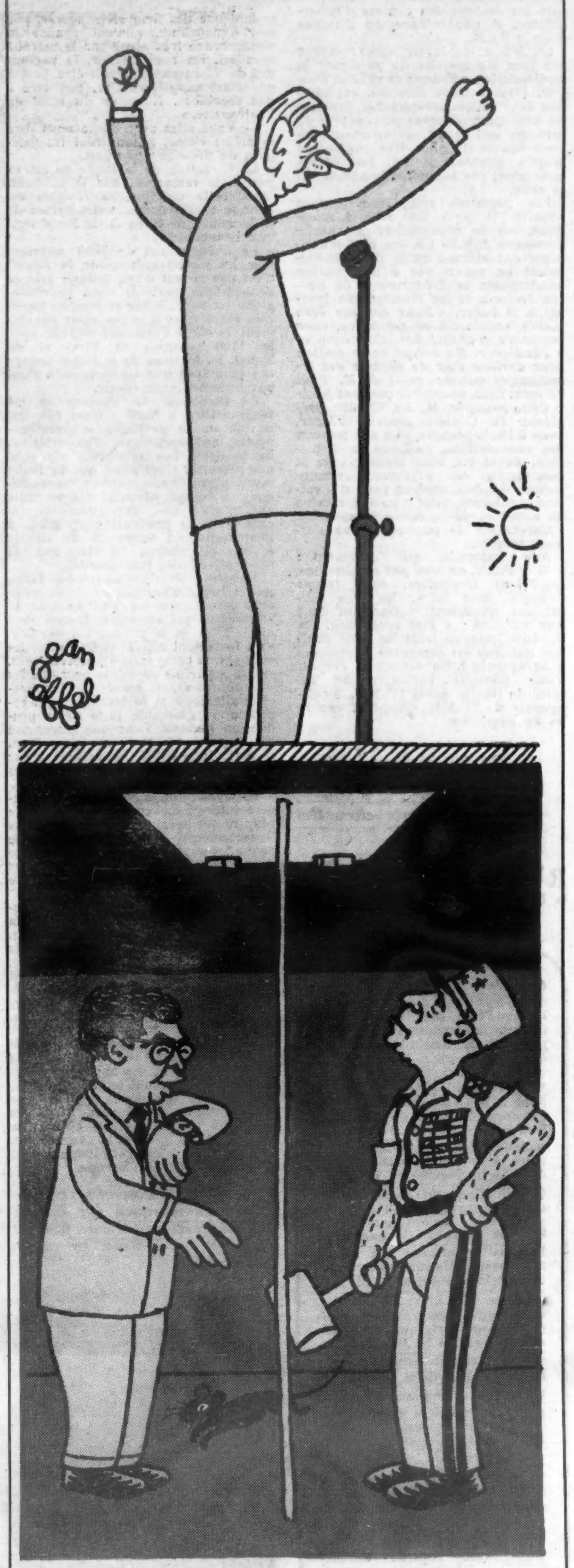
L'un des élus nous a déclaré :

« Depuis dix-huit mois, nous avons eu le temps de nous convaincre de la vanité des espoirs fondés sur l'apparition d'une troisième force. Aucun d'entre nous ne peut plus accepter de cautionner une association avec la France sans passer par un accord avec le F.L.N. Nous sommes déjà coupés de nos compatriotes. Nous le serions définitivement si nous acceptions de jouer les Bao-Daï. »

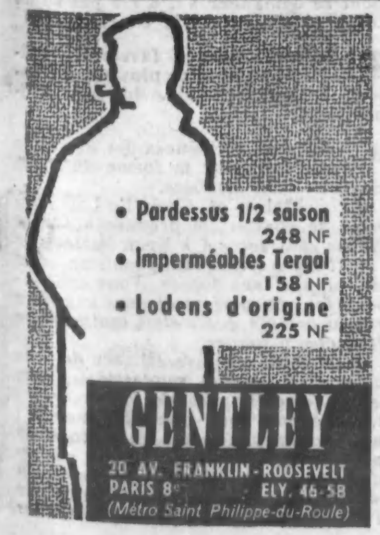
Ce raisonnement, presque tous les élus l'expriment actuellement en privé. Seuls, quelques membres du groupe « Unité de la République » s'en tiennent à des affirmations de principe sur l'Algérie française, pourtant d'ores et déjà sacrifiée par le chef de l'Etat. On attend d'un jour à l'autre une prise de position *publique* qui demandera au Chef de l'Etat de *« reprendre les négociations avec le F.L.N. »*.

Le général de Gaulle est au courant : il a reçu le député de Batna, M. Ali Mallem, en tant que président de la « 3e Commission » d'élus ; M. Mallem lui a demandé avec netteté l'arrêt des exécutions capitales, la libération de

→



FORCE DE TRAPPE...



tous les détenus des centres d'hébergement, et une relance du dialogue avec le F.L.N.

L'U.N.R. et le gouvernement essayent par tous les moyens de paralyser la manifestation publique de cet état d'esprit. Interventions directes, exploitation des rivalités personnelles, promesses politiques, menaces aussi auprès de certains qui n'ont notoirement aucune liberté d'action. Ces efforts ont jusqu'à présent limité les dégâts mais n'ont pas supprimé le malaise ni la crise.

Les premiers symptômes étaient apparus il y a un mois à Arcachon, où se réunissaient les parlementaires U.N.R. Là, les élus musulmans ont affirmé qu'ils ne s'associeraient en aucun cas à une motion condamnant le déroulement du procès Jeanson et les témoignages fournis à la barre. « *Nous sommes bien placés*, ont-ils dit en substance, *pour connaître la réalité des faits dénoncés à l'audience. En votant votre motion nous aurions l'air de récuser des témoignages comme celui de M. Paul Teitgen. Cela, nous ne le pouvons pas.* »

Cette semaine, M. Ali Khodja, président du Conseil général d'Alger, venu à Paris prendre part aux travaux des commissions, annonce sa démission. Avant lui, cinq membres de la commission des « réformes communales » démissionnaient pour des raisons politiques, tandis qu'une dizaine de membres de la même commission s'abstenaient de participer aux derniers travaux.

Aux autorités qui affirment : « *Si le F.L.N. ne veut pas se plier aux conditions françaises, nous ferons l'Algérie sans lui* », les élus musulmans répondent aujourd'hui dans leur majorité : « *Pas avec nous !* » Iront-ils jusqu'au bout de cette position qui leur est commune à quelques nuances près ? En relançant l'espoir d'une nouvelle initiative du général de Gaulle, après l'O.N.U., les dirigeants de l'U.N.R. comptent encore les en empêcher.

● Le dialogue Direction-Syndicats après les licenciements chez Renault.

RECEMMENT, le personnel des usines Renault fut contacté par la Direction de la Régie qui lui déclara : « La Direction allemande de Volkswagen vient d'avertir son personnel que des firmes étrangères, par leur dynamisme, allaient rendre la concurrence très aiguë sur le marché mondial. En conséquence, le personnel de Volkswagen devait être prêt à un effort supplémentaire, peut-être à des sacrifices. Il en va du salut de l'entreprise. »

— Vous allez sans doute nous dire la même chose, répondirent les délégués du personnel Renault.

La Direction de la Régie ne releva pas cette remarque, sur le moment. Mais, cette semaine, sa réponse est connue : 3030 ouvriers des usines de Billancourt, de Flins et du Mans vont être licenciés.

Le licenciement de 3000 ouvriers (sur les 65 000 qu'emploie la Régie) n'est pas en soi d'une grande gravité économique, mais le choc psychologique est rude. Même si tous les licenciés réussissent à se reclasser rapidement (la chose s'annonce difficile pour les 1100 licenciés de Flins et du Mans), la décision de la Régie engage des principes que les syndicats n'ont pas acceptés sans réagir.

La Direction de l'entreprise est seule maître à bord : c'est elle qui décide de la politique d'investissements, de production, d'exportation, de salaires. Les syndicats n'y sont pas associés. C'est ainsi que la Régie (avec d'excellentes raisons économiques) a investi 51 milliards en trois ans, réalisé une expansion spectaculaire de la production et, grâce à l'automation, a augmenté du simple à près du double, en cinq ans, la productivité des travailleurs.

Mais les prévisions de marché faites par la Régie n'ont pas été confirmées, cette année, par les faits. Le marché américain, qui absorbait l'année dernière 25 % de la production Renault, s'est fortement rétréci (même pour les voitures « compactes » américaines, vendues parfois au même prix que les « Dauphine »), de même que les marchés allemand et britannique, qui représentent ensemble 15 % de la production Renault. Pour une entreprise qui exporte 60 % de sa fabrication, il était impossible de rattraper sur le marché domestique les débouchés perdus au dehors.

La vivacité de la concurrence étrangère interdit également à la Régie de réduire ses horaires à 40 heures, sans licenciements, tout en continuant de payer les ouvriers horaires sur la base de 45 heures ; les charges salariales s'en trouveraient en effet majorées de 21 %.

Les syndicats ont répondu cette semaine : « Quand les prévisions de la Direction sont démenties par les faits, c'est à nous qu'elle fait payer les pots cassés. Que la Direction en fasse, seule, les frais. » Et les syndicats réclament le salaire annuel garanti et des réductions d'horaires sans réduction de salaire, en contrepartie de l'automation.

En vérité, les licenciements Renault sont la conséquence indirecte du surinvestissement des années passées. Ce surinvestissement est dû au caractère anarchique de la concurrence entre firmes européennes. Aussi les syndicats ne pourront-ils obtenir la sécurité de l'emploi et la garantie des salaires que s'ils coordonnent leur lutte à l'échelle de l'Europe.

[LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE POLITIQUE ONT ÉTÉ RECUEILLIES PAR MICHEL BOSQUET, P.-M. DE LA GORCE ET CLAUDE KRIEF.]

AFFAIRES

● M. JACQUES FLAUD, président de la SOFIRAD (société contrôlée par l'Etat, et qui possède des intérêts majoritaires dans Europe n° 1, Radio-Monte-Carlo, Andorradio, etc.), envisage de créer une société privée, un « COMPTOIR DU FILM FRANÇAIS », dont l'objet serait de diffuser à l'étranger les films de télévision français : mais M. d'ARCY, directeur des Relations internationales à la R.T.F., estime que cette tâche incombe à la R.T.F.

● Réduction généralisée des horaires de travail dans l'industrie automobile britannique : la BRITISH MOTORS CORPORATION, la plus importante des firmes anglaises, a diminué sa production de 12,5 % depuis lundi dernier.

● Le contrôle de la Banque Commerciale de Paris, qui appartient actuellement à M. MARCEL DASSAULT, passerait prochainement entre les mains de M. EDMOND DE ROTSCHILD et de plusieurs autres groupes financiers dont probablement le groupe Lambert. M. ALBIN CHALANDON en garderait la direction.

● CHRYSLER aurait racheté la moitié de la participation de Michelin dans la SOCIÉTÉ CITROEN. Chrysler a déjà une participation importante dans la SOCIÉTÉ SIMCA avec laquelle Citroën vient de passer un accord pour l'utilisation de l'usine de Nanterre.

MICHELIN aurait la possibilité de monter des pneus aux Etats-Unis au moment où FIRESTONE et GOODYEAR s'installent en France.

M. BELKACEM KRIM AVEC M. KROUCHTCHEV.
Aux premiers jours de novembre...

LA GUERRE

L'aide soviéto-chinoise

● *Jean Daniel a pris connaissance, à Tunis, des plans que les nationalistes algériens préparent maintenant après le retour de leur délégation de Pékin et de Moscou.*

J'AI vu à New York la semaine dernière la délégation algérienne qui venait d'être reçue par Krouchtchev. Je viens de voir à Tunis les Algériens qui rentrent de Chine. Il apparaît clairement que l'intensification de la guerre d'Algérie est en préparation. Voici le plan :

A partir des premiers jours de novembre les experts chinois et soviétiques vont étudier ensemble le problème de l'acheminement des armes destinées aux Algériens et devant parvenir en Tunisie, en Libye et au Maroc. La Tunisie et la Libye ont déjà donné leur accord. Au Maroc les conversations ont lieu. Jusqu'à ce jour l'acheminement vers l'Irak et la République Arabe Unie de matériel soviétique ou chinois ne suscitait aucune difficulté mais à partir de ces deux pays le blocage se faisait en raison d'interventions politiques multiples. Egyptiens et Irakiens faisaient parvenir un équipement militaire de l'O.T.A.N. en échange des fournitures soviéto-chinoises reçues. D'une part ni les Russes ni les Chinois ne voulaient risquer l'arraisonnement d'un bateau dans des eaux territoriales françaises pour ne pas avoir à répliquer et à déclencher un conflit. D'autre part, les mêmes pays ne voulaient pas donner à l'O.T.A.N. le prétexte d'un regroupement sur l'Algérie en fournissant les armes russes ou chinoises. Les Algériens eux-mêmes, qui étaient dans l'espérance d'une solution au moins provisoire avec la France et qui ne tenaient pas à servir des desseins qui dépassent leur révolution, se félicitaient de la prudence de leurs interlocuteurs de Pékin et de Moscou.

Les réticences

L'échec de Melun et l'évolution de la situation internationale paraissent avoir tout changé.

1° Il n'y a plus sur l'Algérie de différend entre la Russie et la Chine. Les Algériens avaient reçu des conseils contradictoires des uns et des autres. Ils reçoivent maintenant des conseils qui coïncident à un tel point qu'on peut se demander s'il n'y a pas eu de ligne générale admise en commun.

2° L'intervention en faveur de l'Algérie ne rencontre plus aucune objection chez l'ensemble des pays afro-asiatiques.

3° Toutes les réticences des Algériens eux-mêmes sur la forme de l'aide chinoise sont tombées.

Krouchtchev et Chou En-Laï viennent de confier, le premier à Ferhat Abbas et le second à Krim Belkacem :

« *Il n'y a qu'un seul problème, celui du rapport des forces. Vous avez essayé les pourparlers et vous vous êtes rendu compte que c'était inutile. Il ne faut plus y songer.*

« *La seule manière efficace de vous aider c'est de vous rendre forts. Nous allons faire l'impossible. Vous recevrez tout ce que vous nous demanderez ; nous prendrons toutes les précautions pour éviter un conflit général, c'est-à-dire que nous utiliserons plutôt, au début, des bateaux de l'Europe de l'Est. Mais dans la seconde phase, nous*

(P. Dreux.)

LA SORTIE DES USINES RENAULT.
Volkswagen avait prévenu.

PRESSE

● Eliminant des acheteurs pro-gouvernementaux ou libéraux, M. ALAIN DE SÉRIGNY a réussi à conserver le contrôle de « L'Echo d'Alger », grâce à l'option de vente personnelle que lui avait consentie son beau-frère, M. DUROUX. Il est en effet président directeur général des Cargos algériens, qui s'en sont portés officiellement acquéreurs, en compagnie d'une firme d'armement du Havre.

● Le quotidien londonien « NEWS CHRONICLE », qui vient de cesser de paraître, avait pourtant un tirage de 1.150.000 exemplaires supérieur à celui de quatre autres quotidiens londoniens : le « Daily Telegraph (groupe Beaverbrook), le « Daily Graphic » (conservateur), le « Times » (indépendant) et le « Daily Worker » (communiste).

● M. JEAN AMROUCHE a cessé de collaborer à « Démocratie 60 », hebdomadaire favorable à M. Guy Mollet, et écrira régulièrement à « Témoignagc Chrétien ».

● M. DEL DUCA, qui est en procès avec M. PHILIPPE BOEGNER, ancien directeur de « Paris-Jour », a choisi pour avocat M. Edgar Faure.

● Le ministre de l'Information n'a jamais répondu à la question posée le 19 mai 1960 par M. ANDRÉ DILIGENT, député M.R.P. du Nord, sur le nombre des saisies effectuées depuis le 1er janvier 1959 et des décisions de justice qu'elles ont entraînées.

● La « LETTRE D'ALGER », feuille clandestine qui paraît depuis l'affaire du 24 Janvier, a eu deux numéros 20 : une fausse édition a été fabriquée par des officiers plus « libéraux » que les rédacteurs habituels et a été envoyée à tous les destinataires habituels de l'authentique « Lettre d'Alger ».

● Après la dispersion du premier réseau « ARMÉE-NATION », le nouveau groupe clandestin qui a repris la publication du bulletin a eu peur des « faux » : il en a changé le titre qui est désormais « Nation-Armée ».

assumerons tous les risques. Dès que vous occuperez une petite portion, si minime soit-elle, du territoire algérien, ce sera la victoire. Tout le reste n'est pas sérieux. »

Les hommes qui m'ont rapporté ces propos à New York et à Tunis n'ont pu se concerter. Ils ne pouvaient même pas se rendre compte eux-mêmes de l'identité des réflexions qui leur ont été faites. Un autre point commun concerne le contexte africain de ces réflexions. A Pékin comme à Moscou, on a dit aux Algériens que la guerre les avait placés dans un courant qui les dépassait et qu'ainsi ils devenaient « *l'avant-garde permanente de l'émancipation africaine et du combat de l'Afrique contre le néocolonialisme américain* ».

Les différences entre le langage de Krouchtchev et celui de Chou En-Laï sont évidemment nombreuses. Krouchtchev a dit aux Algériens qu'il avait été profondément déçu par le général de Gaulle et qu'il avait sincèrement cru à la possibilité pour le président de la République française de s'entendre avec le G.P.R.A. à Melun. Il n'exclut d'ailleurs pas encore que cela puisse avoir lieu. Il a seulement conseillé aux Algériens de s'organiser dans la guerre *comme si* c'était impossible.

« Votre maturité »

Chou En-Laï, au contraire, a reproché très nettement aux Algériens de s'être rendus à Melun : « *La seule victoire de Melun, c'est son échec. Si vous aviez accepté ou si même les Français avaient fait des concessions telles que vous puissiez accepter, la révolution algérienne serait morte. Il faut négocier sur un plan d'égalité complète, et cela ne peut se faire que si l'on est très fort.* »

Les Algériens ont eu à justifier Melun très longuement. Une conversation s'est terminée par cette phrase prononcée par le ministre adjoint de Chou En-Laï à la présidence : « *De toute façon, vos réactions à Melun nous prouvent votre maturité. Nous avions peur d'être déçus.* »

La même divergence se retrouve dans les points de vue soviétique et chinois à l'égard de futures négociations. Tandis que Krouchtchev conseille aux Algériens d'accepter un référendum contrôlé par l'O.N.U., même avec la présence de l'Armée française, Mao Tsé-Toung avertit le G.P.R.A. que rien ne pourra se faire en Algérie sur le plan des consultations électorales tant que l'armée, la gendarmerie et la police françaises seront sur les lieux. Quand bien même un référendum organisé en présence de l'Armée française donnerait la victoire au F.L.N., il faudrait craindre alors, selon le leader chinois, la corruption de la révolution algérienne dans une première phase, puis le partage des intérêts économiques français avec « les impérialistes américains », ce qui rendrait la colonisation encore plus dangereuse et plus durable.

Les Russes se placent dans une perspective à court terme et acceptent que, provisoirement au moins, l'Algérie indépendante soit nationaliste et neutraliste sans être révolutionnaire, au sens politique du terme. Mao Tsé-Toung affirme que, sans idéologie, la guerre elle-même ne peut être gagnée.

Portrait de Staline

Mais Russes et Chinois s'accordent maintenant pour penser que les Algériens doivent présenter un front uni, que toutes les tendances doivent être présentes dans ce front, y compris par exemple le M.N.A. messaliste et les Européens. Ils voudraient, d'autre part, voir les Algériens appliquer la tactique de l'action psychologique sur les prisonniers et considérer comme un dogme la pensée de Mao Tsé-Toung : « L'arme principale de la guerre subversive, c'est le traitement humanitaire des prisonniers de guerre. »

Une autre différence qui va peut-être surprendre ceux qui ont vu Krouchtchev à New York concerne la façon de parler des Américains. Les Chinois empruntent davantage le langage de Fidel Castro que celui du Premier soviétique lorsqu'il s'agit des Etats-Unis. Si violent qu'ait été Krouchtchev, ses analyses paraissent idylliques, confrontées au programme anti-américain de Chou En-Laï et de Mao Tsé-Toung. Pour les Chinois, il n'y aura pas d'organisation internationale viable ni de liberté en Afrique, ni de coexistence pacifique véritable dans le monde, tant que la puissance américaine ne sera pas détruite ou, tout au moins, complètement isolée.

Les Algériens, qui rentrent de Chine, en sont arrivés à croire qu'il n'y avait

M. CHOU EN LAI EN CONVERSATION AVEC M. FERHAT ABBAS.
« La seule victoire de Melun, croyez-moi, c'est son échec. »

qu'un seul vrai conflit entre les Chinois et les Soviétiques : le Premier ministre de Birmanie U Nu a fait remarquer à Ferhat Abbas, au moment des immenses défilés de Pékin, que le plus grand portrait qui était transporté par les animateurs en uniforme était celui de Staline. Tous les dirigeants de Pékin sont restés staliniens. Leur doctrine concernant la coexistence est parfois ramassée dans une formule saisissante : « *La lutte contre l'impérialisme américain doit se faire par tous les moyens, sauf par la guerre mondiale* ».

Tout cela, nous pouvions le prévoir dès avant Melun, et nous l'avions prévu. A l'époque, de nombreux lecteurs de « L'Express » eux-mêmes nous reprochaient de « donner dans le panneau chinois ». Il y avait, chez eux, une sorte d'impossibilité de concevoir de trop affreuses perspectives. Je ne parle pas évidemment des réactions de tel important ministre français qui m'avait reçu et qui plaignait avec une ironique bienveillance ma naïveté démesurée. Aujourd'hui, le pire, du point de vue de la guerre, est désormais probable. L'Algérie pouvait encore être un problème français il y a quelques mois. Aujourd'hui, je crois que rien ne peut empêcher l'internationalisation.

Du côté américain

Le G.P.R.A. se trouve maintenant dans une situation singulière. Je ne sais pas si, comme on l'a assuré à Jules Roy, la victoire de l'Armée française est totale ou si, comme l'a dit à New York un confrère : « Il n'y a plus de maquis en Algérie. » Je sais en tout cas que jamais le F.L.N. n'a été plus fort sur le plan de la diplomatie. Jamais il n'a bénéficié de tant d'appuis, intéressés ou pas. Jamais enfin un conflit n'a servi de référence à tant de nations, à tant de peuples et à tant de forces dans le monde. Peut-être le précédent de la Hongrie ou celui de la guerre d'Espagne peuvent-ils donner une idée des réactions internationales. Il n'est pas un seul chef d'Etat ou de délégation rencontré à New York qui n'ait fait écho aux préoccupations de Tunis.

En possession de cette arme redoutable, la seule à laquelle n'ait jamais songé l'armée d'Algérie, que va faire le G.P.R.A. ?

Officiellement, il n'est question que de préparer la recrudescence de la guerre, en organisant l'aide soviéto-chinoise. En attendant l'élection du nouveau président des Etats-Unis, le G.P.R.A. n'entend plus rien faire du côté américain. Ce sont les Tunisiens, Marocains, Sénégalais et aussi Yougoslaves et Indiens qui, de ce côté-là, se chargent de tirer la sonnette d'alarme.

Il reste qu'en attendant l'arrivée des armes et des techniciens soviéto-chinois, en attendant le développement d'une situation internationale qui donne aux Algériens une occasion d'étendre leur conflit, le G.P.R.A. a un certain nombre de décisions à prendre. La délégation algérienne à New York a déclaré à Krouchtchev que les Algériens feraient cette année à l'O.N.U. leur dernière expérience diplomatique avant les tentatives d'internationalisation militaire.

Dans les oasis

Ils ont cependant à faire la preuve aux yeux du monde et surtout aux yeux de leurs interlocuteurs russes et chinois, de leur redressement militaire. L'un des plans envisagés pour l'immédiat concerne le Sud saharien et les accords secrets passés entre le G.P.R.A. et le Mali. Des engagements militaires récents aux environs de certaines oasis ont révélé le soutien apporté par des Soudanais à des détachements d'insurgés algériens. On sait qu'au Maroc, au Soudan, l'Armée française a décidé de se regrouper pour ne laisser subsister que des bases aériennes. Une offensive ayant pour but l'évacuation de ces bases, conjuguée avec une action tunisienne à propos de Bizerte, va être entreprise sur le plan diplomatique.

Sur le plan militaire, l'A.L.N. pourra compter sur des appuis tunisien, marocain et malien. Parallèlement, l'opposition marocaine contraint le gouvernement de Mohamed V à réviser complètement sa politique de soutien aux Algériens et à la rendre plus effective le long de la frontière algéro-marocaine.

Le G.P.R.A. se réunit donc cette semaine. Mais il ne semble pas du tout que ce soit pour examiner le plan dont on parle dans certains milieux parisiens. Selon des rumeurs, le général de Gaulle s'apprêterait à installer à Alger un exécutif qui aurait pour mission de négocier avec le F.L.N., comme à Madagascar M. Tsiranana a négocié avec les anciens leaders malgaches. Il serait demandé au F.L.N. d'attendre l'installation de cet exécutif. Il est impossible de juger de Tunis quel degré de créance on peut attacher à ces rumeurs ; mais, en tout cas, la comparaison avec Madagascar ne tient pas. Tsiranana s'est trouvé en effet à la tête d'un Etat indépendant. Le G.P.R.A., pour le moment, ne s'apprête donc à discuter que des projets communs avec les Russes et les Chinois.

JEAN DANIEL.

ENTRETIEN

L'Armée et le coup d'Etat

● Un lieutenant d'active, Saint-Cyrien, officier parachutiste, actuellement en service en Algérie, est venu à « L'Express » au cours d'un passage à Paris. « Pour bavarder », nous a-t-il dit. Voici le compte rendu de la conversation.

L'EXPRESS. — On évoque un « coup » de l'Armée, d'un « putsch ». Croyez-vous qu'il existe dans l'Armée des « hommes-clefs » pour une pareille éventualité ?

LIEUTENANT G. — Les hommes-clefs sont les patrons de régiment : les colonels. Un colonel peut entraîner son régiment. Voilà l'homme-clef. A la rigueur un commandant de division parachutiste peut être l'homme-clef d'une telle situation. Mais à un échelon plus élevé il n'y en a certainement pas. Il y a un trou dans l'Armée française entre les hommes qui combattent et les états-majors, les gens de Paris...

Dans l'Armée française, depuis l'Indochine il y a les gens qui se battent et ceux qui ne se battent pas. Il y a, je ne dis pas un mépris, ce serait aller trop loin, mais un trou certainement entre les uns et les autres. Qui se bat en Algérie sur plusieurs centaines de milliers d'hommes ? Il y a les deux divisions de parachutistes, les réserves générales, l'équivalent de deux divisions de Légion étrangère, c'est-à-dire en tout et au maximum 38.000 hommes. Ça ne veut pas dire que les autres ne font rien ou ne courent pas de risques, mais ils ne combattent pas à proprement parler, ils font le quadrillage, tiennent les postes, protègent les convois, etc.

— Y a-t-il une différence de mentalité entre les hommes des unités opérationnelles et les autres ?

LIEUTENANT G. — Oui, due surtout à l'encadrement. Les régiments de parachutistes, les régiments de Légion sont des régiments auxquels on peut demander de véritables opérations de guerre. La plupart des autres régiments sont extrêmement sous-encadrés. Rarement deux officiers d'active par compagnie. C'est pourquoi les gens des régiments qui se battent sont dans l'Armée les éléments les plus importants, militairement mais aussi politiquement. Ils sont le fer de lance. Ils sont capables d'agir. C'est pourquoi les colonels de ces régiments sont les hommes-clefs d'une réaction éventuelle.

La grande aventure

— Le gouvernement a-t-il prise sur eux ?

LIEUTENANT G. — Non. Mais le général de Gaulle pourrait s'entendre directement avec un certain nombre de colonels patrons de régiment et voir avec eux les conditions d'une négociation. Bien sûr, c'est très antimilitaire, antihiérarchique, mais ce sont eux qui comptent, les chefs de corps.

Je crois qu'en présentant les faits avec beaucoup de franchise et en prenant l'Armée dans le bon sens, on peut éviter, non les heurts mineurs mais certainement la guerre civile...

Dans l'Armée d'Algérie d'abord il y a 90 % de gens du contingent (même dans les régiments de parachutistes) qui, eux, c'est impossible, ne seront pas engagés dans une guerre civile. Dans les régiments parachutistes il y a encore une certaine proportion d'Africains. On ne peut pas les engager non plus...

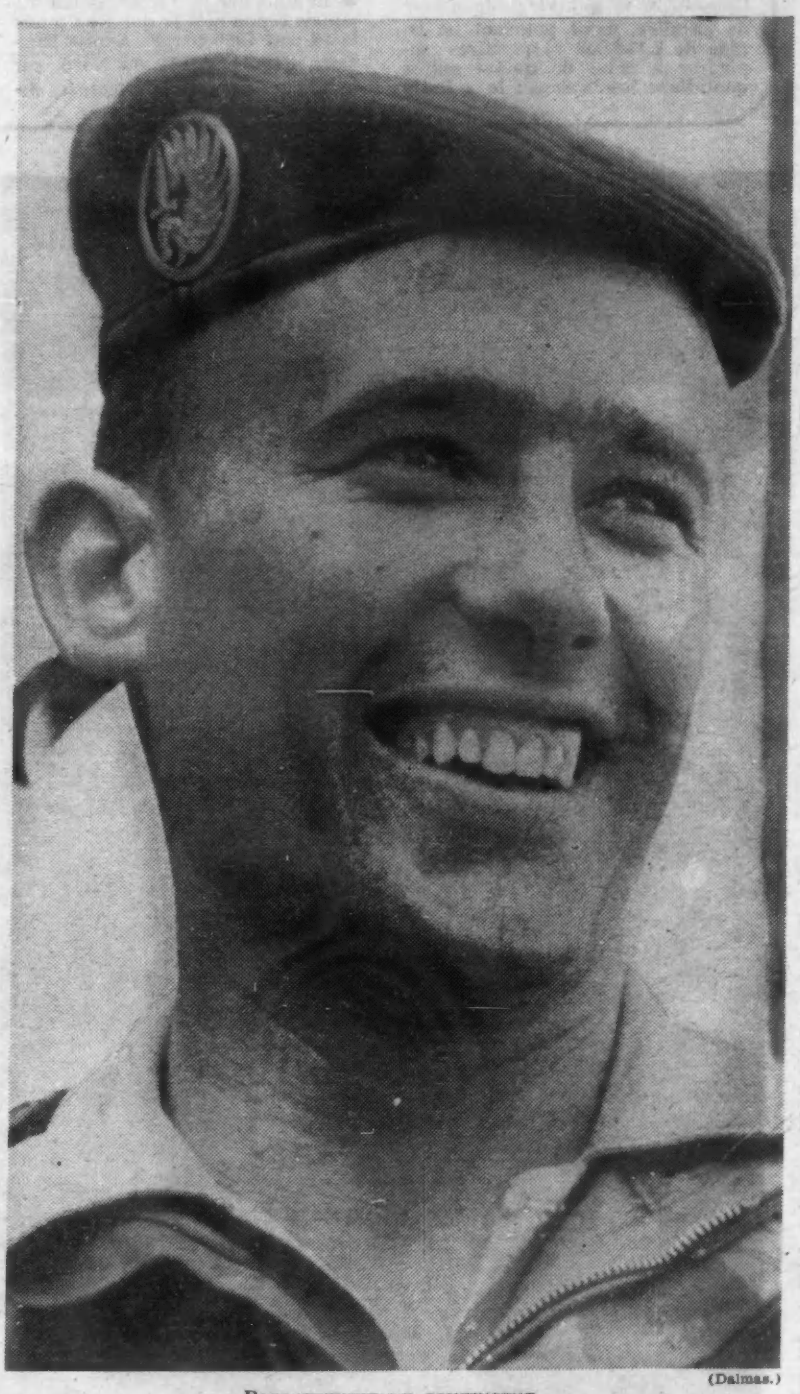
Et puis il y a aussi, très forte malgré tout dans l'Armée française, une tradition d'obéissance qui fait sa force et son honneur. Souvent, si le pouvoir civil avait la volonté de donner des ordres, des ordres clairs et nets, il serait obéi.

— Mais le 24 Janvier ?

LIEUTENANT G. — Le 24 Janvier, je n'étais pas là, mais j'ai appris après comment les choses s'étaient passées à mon régiment.

Le régiment a été pressenti pour aller sur Alger. Il y a eu des conversations violentes à la popote, le colonel ayant dit : « Si on me donne l'ordre d'y aller, j'irai ! ». Certains commandants de compagnie se posaient le problème de savoir s'ils tireraient ou s'ils ne tireraient pas. Mais le colonel était décidé, et il aurait obtenu de son régiment qu'il y aille et qu'il agisse, simplement en donnant des ordres...

Prenez le cas du général Faure qui, dit-on, avait donné des assurances formelles à Susini, l'adjoint d'Ortiz. Il n'a pas agi parce qu'il n'a pas pu être suivi par tous ses hommes.



(Dalmas.)

PARACHUTISTE DU CONTINGENT.
« Le patron du régiment, voilà aujourd'hui l'homme-clef. »

Ce qui compte ce n'est pas tellement les propos de popotes où les plus excités entraînent les autres, c'est la réaction, après, à tête reposée, de l'ensemble, à condition qu'on ne laisse pas se développer un mouvement dans le flou, mais qu'on l'arrête immédiatement en donnant des ordres clairs. A partir de l'instant où on laisse se développer une situation, il devient forcément difficile de l'arrêter, avec le goût de l'aventure. Le 13 Mai avait été lancé de telle façon que, vers le 18, les régiments voulaient « réussir l'affaire ». Personne n'a désobéi, le gouvernement n'a pas donné d'ordre, mais cela nous aurait plu de sauter en France, la grande aventure quoi !

La situation militaire

— Quelles ont été dans votre secteur les réactions au moment des conversations de Melun ?

LIEUTENANT G. — Il y avait la peur qu'il faille s'arrêter, une peur du « coup de pied au cul » pour employer cette expression un peu triviale mais qui correspond bien à l'état d'esprit qui régnait à ce moment-là. C'était la peur de l'inconnu. On ne sait pas où on va... Alors que, militairement, la situation est bonne. Par exemple, dans le secteur de mon régiment, les effectifs et l'armement rebelles ont diminué à peu près de moitié. Nous le savons par des conversations avec des prisonniers qui par exemple nous ont dit : « Nous étions une section de 45 au mois de novembre avec trois armes automatiques. Maintenant il doit en rester une vingtaine avec une arme ». De plus, ils n'avaient reçu ni armes ni munitions depuis le mois de novembre.

Mais politiquement c'est autre chose ! Si on faisait maintenant un vrai référendum, il y aurait au moins 80 % des votes en faveur de l'indépendance, en tenant compte de la pression F.L.N. qui aurait lieu. Mais même sans pression, étant donné l'opposition des races, il y aurait une majorité.

Alors, face à l'indépendance, on risque de voir des soulèvements d'Européens qui prendraient le maquis. C'est qu'il y a beaucoup de groupes armés, officiellement. Protection des fermes, pétroliers, etc., ces groupes armés sont payés par des sociétés civiles ou des particuliers et sont formés généralement d'anciens militaires d'active, d'anciens légionnaires qui ont gardé des liens avec l'Armée...

Et je conçois mal que l'Armée, à moins d'être provoquée, fasse quelque chose contre eux. Le problème serait le même que le 24 Janvier, en plus grave. Alors les réactions pourraient devenir dangereuses...

Contre ça, il faut à la fois un plan clair qui ménage l'évolution, des ordres précis, et la recherche d'une allégeance directe des colonels patrons de régiments.

— Croyez-vous que cette évolution soit réellement possible ?

LIEUTENANT G. — Jusqu'à présent on a le sentiment que si on ne dit plus « Algérie française », alors on en arrive à « tout est fichu » ! C'est là qu'une évolution doit se faire. Mais en prenant l'Armée dans le bon sens, en envisageant avec clarté une solution étalée dans le temps, oui. Il est impensable de laisser du jour au lendemain l'Algérie au F.L.N. Il y a le sort des Européens que nous défendons et celui des musulmans qui travaillent avec nous. Tenez, début juillet, un berger est venu à nous et nous a dit : « Les fellagha sont là, allez-y ». Eh bien ! ce berger comment le laisser tomber ? Le drame moral de beaucoup d'officiers au lendemain de l'Indochine a été d'avoir abandonné des gens engagés avec nous. C'est pourquoi il faut savoir, nettement, où l'on va, ce que deviendront tous ces gens.

Le pire, c'est la crainte d'un abandon brutal, incontrôlé, ce que j'appelle l'inconnu, entretenu par toutes les équivoques. Que l'Armée sache où elle va et il y aura moins de chances pour une réaction de putsch.

Un plan très clair

— La prudence ambiguë du général de Gaulle ne vient-elle pas justement aussi de la crainte d'une réaction brutale ?

LIEUTENANT G. — On retrouve là les états-majors, les politisés, etc. Il est possible que le général de Gaulle soit impressionné par des rapports qui ne lui donnent pas une vision exacte des faits. Il est peut-être impressionné aussi par des gens qui sont sous l'ambiance d'Alger, mais l'Armée ce n'est pas ça... Et puis c'est en mettant en doute la réalité de l'obéissance que l'on fortifie ou que l'on suscite la tentation de la désobéissance : on me l'a appris quand j'étais élève officier !

— Si le général de Gaulle le voulait, il pourrait agir, selon vous ?

LIEUTENANT G. — En prenant les précautions que j'ai dites, oui, sûrement ; mais sur un plan très clair et échelonné dans le temps. Peut-être faut-il aussi qu'il soit appuyé et encouragé par un mouvement de l'opinion, de la nation. Mais il faut faire très attention. C'est là que les réactions intellectuelles sur l'insoumission, le procès Jeanson, etc. sont très mauvaises. Elles exaspèrent l'Armée, lui donnent un sentiment d'écorché-vif, la soudent dans l'indignation. Et même chez les jeunes du contingent...

— Pour conclure ?

LIEUTENANT G. — S'il y avait une guerre civile, c'est que l'Armée n'aurait pas reçu assez tôt et assez clairement des ordres précis. Des ordres clairs paralyseraient tout mouvement, même en face d'une solution négociée. A condition, bien sûr, que l'on sache où l'on va et que l'honneur soit sauf. Si la nation veut nettement la paix et si le gouvernement y va sans détour, l'Armée, je crois, ne s'y opposera pas.

ÉCONOMIE

● Nouvelle préoccupation pour les pouvoirs publics : les SYNDICATS DE CHEMINOTS demandent que les 2,3 % de hausse du S.M.I.G. soient répercutés sur tous les salaires.

● « L'Algérie n'est pas du ressort des syndicats », a répondu M. LOUIS TERRENOIRE à la demande d'audience, formulée par les dirigeants F.O. et C.F.T.C.

● L'industrie aéronautique française a obtenu durant le premier semestre de cette année des commandes étrangères pour la somme record de 809 millions de N.F. (contre 383 pour toute l'année 1958) ; la « CARAVELLE » représente 45 % du total.

● Aux Etats-Unis, LA CHASE MANHATTAN BANK prévoit d'ici la fin de 1961 une forte récession : baisse de 15 à 20 % des investissements, de 2 % du produit national et de 10 à 15 % de la production industrielle.

● L'excédent de la production française de SUCRE atteindra, pour la campagne actuelle, 550.000 TONNES (contre un déficit du même ordre en 1959-1960).

● L'U.R.S.S. offre à Ceylan la fourniture à crédit d'un nombre illimité d'avions civils.

POURQUOI J'AI ÉTÉ RECALÉ AU BAC

par SINÉ

Le gouvernement s'est aperçu, la semaine dernière, qu'une série de dessins parus dans « L'Express » du 16 juin sous le titre : « Siné et Tim passent le bac », constituaient une « injure publique envers l'armée ». Il vient d'inculper Tim pour un dessin et Siné pour deux (plus le directeur du journal). Nous avons demandé à Siné de répondre sur le fond, comme dit le juge d'instruction, à cette inculpation.

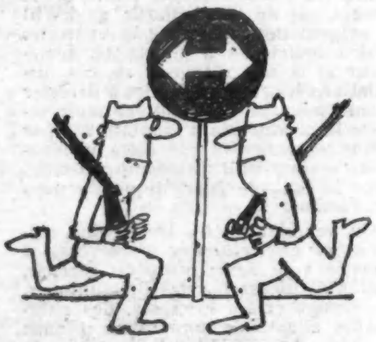
Je tiens à protester ici publiquement et violemment : les trois dessins incriminés sont de moi et je ne supporterai pas que Tim, quelle que soit l'amitié que je lui porte, se s e r v e d'une de mes œuvres pour sa publicité personnelle. S'il tient à se faire inculper, qu'il s'arrange avec ses gribouillages personnels !

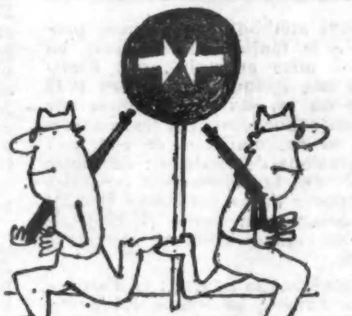
Si j'ai été recalé au bac, c'est pour avoir répondu aux deux premières questions par ces deux dessins et à la troisième question par ces mots : *voir dessins 1 et 2.*

Il paraît que ces trois réponses sont mauvaises. Mais si j'avais répondu comme ceci, c'est-à-dire en inversant les dessins 1 et 2 (qui seraient devenus 2 et 1), ma troisième réponse : *voir dessins 1 et 2,* aurait été bonne et j'aurais été reçu.

J'avais pensé tout d'abord à répondre aux deux premières questions par un seul dessin et, dans ce cas, ma réponse à la troisième question aurait dû être : *voir dessin ci-dessus.* Mais je ne savais pas quel sens choisir pour faire courir mes deux troupiers.

J'avais aussi songé à changer le sens des flèches. Dans ce cas, mes deux premières réponses auraient été bonnes mais pas la troisième ! Ou alors, j'aurais dû écrire : *voir dessins 2 et 1,* ce qui n'avait plus de sens.





J'avais eu encore une autre idée : c'était de compliquer le sens des flèches, mais le problème de mes deux troupiers n'en était pas résolu pour autant ! Et puis, pour la troisième question, j'étais embarrassé...

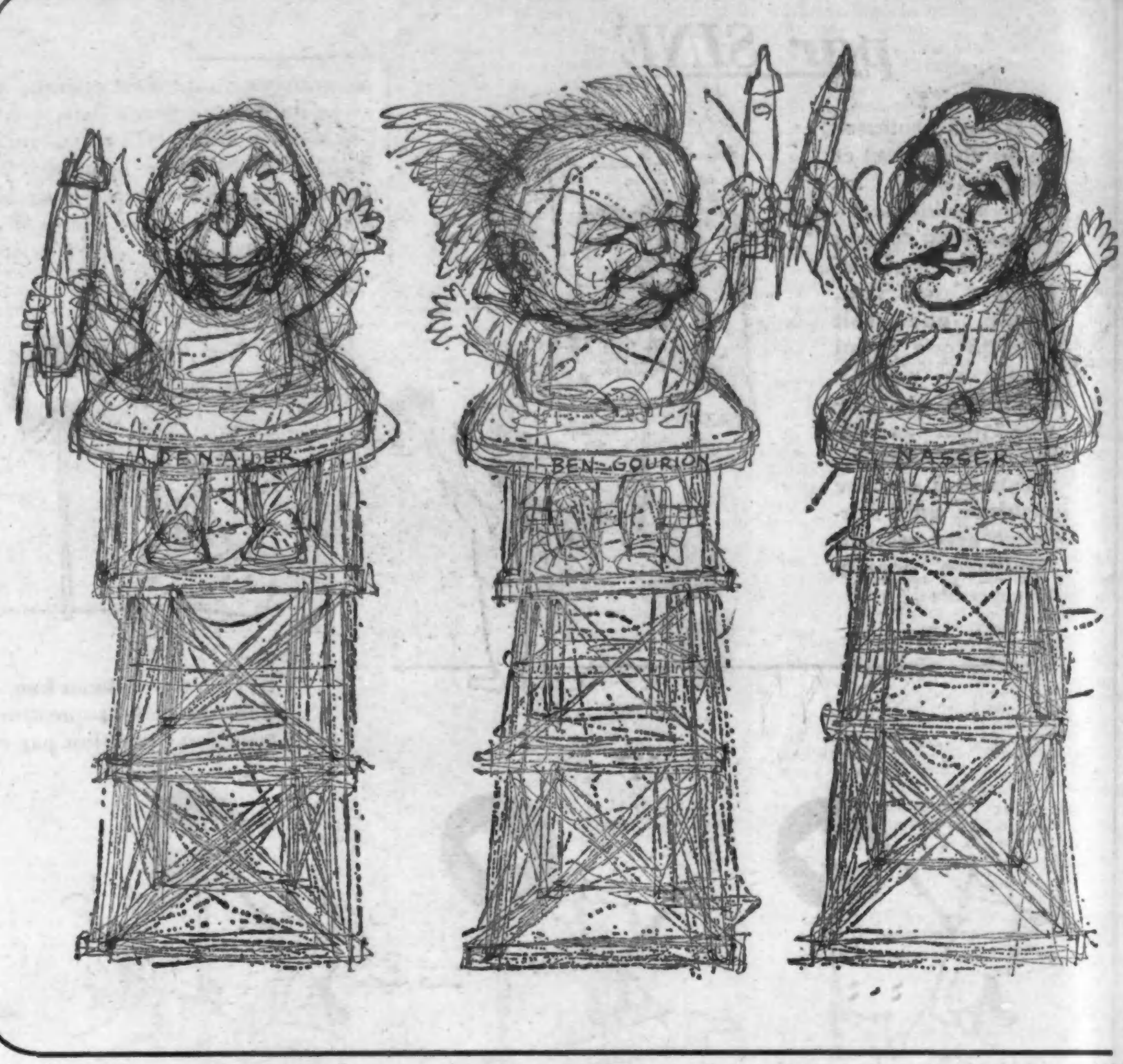
Il me restait, bien sûr, un tas d'autres solutions, mais je n'aime pas éviter les difficultés et surtout je craignais d'être recalé !

P. S. — J'apprends de source sûre (tribunal de première instance) que je serai de nouveau inculpé le 24 octobre. Je ne sais pas encore pourquoi, mais en tout cas j'ai compris : je ne dessinerai plus qu'en présence de mon avocat.

TECHNIQUE

La bombe au rabais

La mise au point, par des savants allemands et hollandais, de la « centrifugeuse » atomique transforme les données de la paix et de la guerre. Les bombes A et H vont être à la portée des pays pauvres. C'est une histoire considérable, et bien instructive pour la France.



AU début de la semaine dernière, des journaux britanniques consacraient leurs manchettes à une nouvelle qui passa d'abord inaperçue en France. Cette nouvelle était l'une des plus importantes des quinze dernières années : des physiciens allemands et hollandais avaient mis au point, à l'échelle du laboratoire, un procédé de séparation isotopique (l'ultra-centrifugeuse de gaz) qui, selon la Commission américaine de l'Energie atomique, *« pourrait, dans les quatre années à venir, mettre la production d'armes nucléaires à la portée d'une vingtaine de nations »*.

Jusqu'ici, le principal obstacle qui barrait la route vers l'arme atomique à la plupart des nations était non pas scientifique, mais industriel. Une bonne dizaine de pays (parmi lesquels Israël, la Tchécoslovaquie, la Suisse, l'Autriche, la Yougoslavie, la Chine, l'Inde, la Belgique) possèdent déjà des équipes d'ingénieurs capables, théoriquement, de produire des bombes A ou H. Mais cette capacité théorique n'avait guère de chances de déboucher, avant longtemps, sur une possibilité pratique : car les installations industrielles nécessaires à la production de matière fissile étaient d'une taille, d'un prix et d'un coût de fonctionnement tels que seuls des pays capables de leur consacrer des milliards de NF et de kilowatts-heure par an pouvaient se lancer dans la course.

Le chirurgien et le boucher

La seule méthode connue pour produire de la matière fissile avait, en effet, été mise au point, aux Etats-Unis, à une époque (les années 1942 à 1945) où les savants, talonnés par l'urgence, subordonnaient les considérations de rationalité et de coût aux considérations de rapidité ; de toutes les méthodes théoriquement possibles pour séparer l'uranium fissile (U-235) de l'uranium non fissile (U-238), ils choisirent celle qui pouvait aboutir le plus vite.

Ils gagnèrent la course : en l'espace de trois années, la bombe fut prête. Mais, dans leur hâte, les pionniers américains avaient écarté un procédé (le procédé centrifuge) comparable, par la très haute précision mécanique qu'il exigeait, à l'art chirurgical, pour utiliser un procédé brutal et gaspilleur (la diffusion gazeuse) comparable à de la boucherie en gros.

Les trois usines américaines de séparation isotopique par diffusion gazeuse étaient des monstres : elles coûtèrent 3 milliards de dollars (15 milliards de NF), elles dévorent annuellement 50 milliards de kilowatts-heure (la consommation totale de la France est de 62 milliards de kWh) et exigent donc d'immenses centrales hydro-électriques à proximité. L'ampleur et la soif d'énergie de ces installations les rendent faciles à détecter Aucun pays ne peut espérer tenir secrète la production d'uranium 235 par diffusion gazeuse : car cette production apparaîtrait immanquablement dans la balance énergétique du pays producteur.

Or, pendant que les Américains, rassurés par cette situation, persévéraient dans la voie de la diffusion gazeuse, imités d'ailleurs par les Britanniques, les Russes et les Français, des chercheurs allemands poursuivaient dans la voie, plus difficile et plus fine, de la centrifugation, voie dans laquelle ils s'étaient lancés dès 1941. L'un de leurs meilleurs chercheurs, M. Gernot Zippe, capturé par les Russes en 1945, travailla huit années durant, en U.R.S.S., à la mise au point de la centrifugeuse de gaz. Lorsqu'il fut libéré par les Russes, en 1954, il leur avait déjà donné un prototype de laboratoire. Appelé aux Etats-Unis, à l'Université de Virginie, il reprit ses travaux et construisit un second prototype, plus grand et plus perfectionné, pour les Américains. Après quoi, M. Gernot Zippe se mit au service de son pays d'origine et fit bénéficier la firme allemande Degussa de son expérience.

Une excellente affaire

L'affaire, pour cette firme, s'annonçait excellente. Elle fournit, semble-t-il, quatre nouvelles centrifugeuses à des laboratoires américains de l'Arizona, deux autres au Brésil (où elles ont déjà produit quelques grammes d'U-235) et pas moins de treize pays (dont la Suède) cherchèrent à acquérir ses brevets.

Le procédé centrifuge devenait l'une des affaires du siècle. Au lieu de faire passer, à coups de pompe, dans des installations gigantesques et avec une énorme déperdition d'énergie, de l'hexafluorure d'uranium gazeux à travers des milliers de parois poreuses, le procédé allemand consiste à injecter le gaz dans un cylindre sous vide et dont les parois externes tournent à une vitesse nettement supersonique. Sous l'action de la force centrifuge, les molécules d'uranium 238 non fissile, plus lourdes, se séparent des molécules d'U-235 fissile. Les pertes par frottement étant réduites au minimum, ce procédé permet d'obtenir une même quantité d'uranium fissile avec une dépense d'énergie dix à cent fois plus faible.

De plus, l'usinage des cylindres, malgré sa très haute précision (à 5 ou 10 microns près) permet une fabrication en série, impossible dans le procédé de diffusion gazeuse, d'où nouvel abaissement des coûts.

Bien que plusieurs années de travaux séparent encore le procédé centrifuge de son application industrielle dans n'importe quel pays, la voie vers la « bombe du pauvre » est désormais ouverte. Le coût actuel d'une centrifugeuse est de l'ordre de 10.000 NF. Pour un million de NF, il sera possible, d'ici quelques années, à des pays aux ressources modestes, de se doter de batteries de quelques centaines de centrifugeuses capables de produire, à terme, le « combustible » nucléaire qu'exigent les bombes A et H, ainsi que les piles atomiques rapides (1).

Le désarmement

Cet abaissement extraordinaire du coût de revient de la bombe nucléaire a des conséquences considérables.

Au début de cette année, déjà, des esprits imaginatifs avaient conclu que tous les obstacles au désarmement nucléaire se volatiliseraient le jour où

(1) La France, à titre de comparaison, va dépenser 2,5 milliards de NF pour construire d'ici 1965, à Pierrelatte (Drôme) une *petite* usine de diffusion gazeuse qui consommera probablement autant d'énergie qu'en fournit le barrage de Donzère-Mondragon. Et ces 2,5 milliards viendront s'ajouter aux 160 millions de NF qu'a déjà coûté l'usine d'extraction du plutonium (autre matière fissile, mais qui ne permet pas la miniaturisation des bombes ni la construction de bombes H) à Marcoule.

POLITIQUE

● M. MICHEL DEBRÉ a affirmé à l'Assemblée nationale qu'aucun plan n'avait été proposé par les Etats-Unis pour une force de frappe atlantique. C'est inexact : le ministre de la Guerre des Etats-Unis, M. GATES, a proposé à la France et à l'Angleterre la création d'une force commune de sous-marins atomiques équipés de fusées Polaris.

● « L'Armée ne peut pas poursuivre son action dans la perspective d'une « Algérie algérienne », a déclaré à Constantine le général CRÉPIN à M. Michel Debré. Celui-ci a répondu en parlant de « l'esprit radical » du général de Gaulle : « Il ne livrera jamais l'Algérie au F.L.N. ».

● M. PIERRE GAUDEZ, président de l'U.N.E.F. à l'agence de presse U.P.I. : « Il faut négocier avec le F.L.N. les modalités de l'autodétermination ».

● M. CHRISTIAN PINEAU : « Dans cinq ans l'armée allemande sera mille fois supérieure à la nôtre ».

● Le général DE GAULLE : « La seule Bastille que je ne détruirai pas, c'est l'école de Saint-Cyr ».

● M. VALÉRY GISCARD D'ESTAING : « Il y a contradiction entre les deux conceptions que le général de Gaulle a de son rôle, celui qui gouverne et celui qui arbitre. Aux USA, le président est chef de parti».

● L'U.D.T. (gaullistes de gauche), en désaccord avec la politique économique et sociale, a refusé toute subvention du gouvernement.

● LE F.L.N. a opposé une fin de non recevoir à toute médiation africaine pour régler le problème algérien.

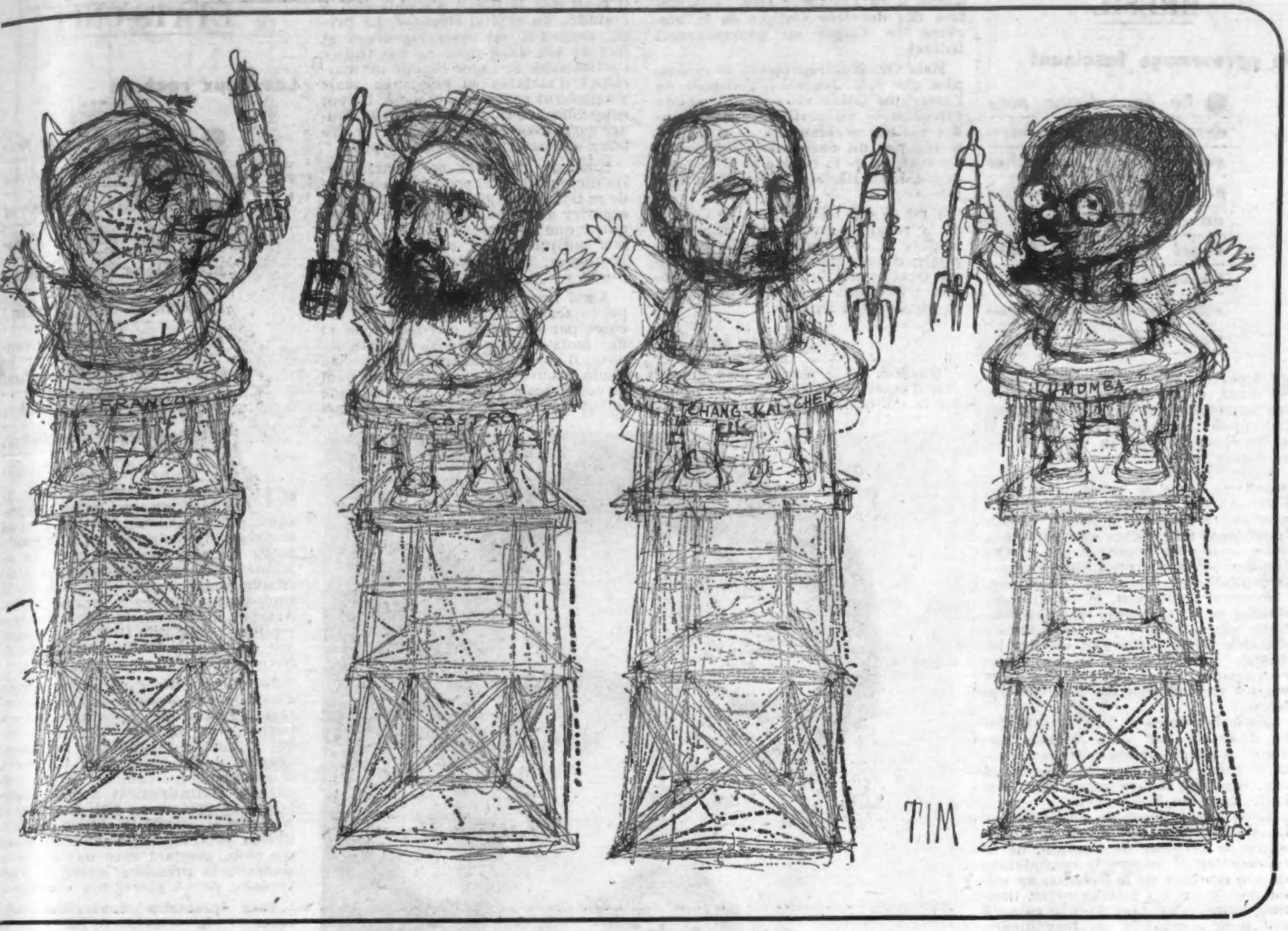
● Après la bataille budgétaire, le général de Gaulle remanierait son gouvernement, M. PIERRE SUDREAU serait l'un des partants.

● M. PIERRE BROSSOLETTE, fils de l'ancien délégué de la France combattante, entre au cabinet de M. Baumgartner.

● L'Union régionale C.F.T.C. D'ALGÉRIE déclare : « Il faut que des négociations interviennent au plus tôt ».

● A la demande du gouvernement, les membres de l'U.N.R. ont voté avec les socialistes et les M.R.P. pour enlever le rapport sur les crédits de l'armée de terre à M. JEAN-MARIE LE PEN, qui allait trop fréquemment en Algérie.

● M. ROGER MORIS (le négociateur français à Melun), impressionné par l'état d'esprit des officiers, a déclaré : « Le destin de l'Algérie sera un destin français ». Il s'en est expliqué devant le général de Gaulle, qui lui répondit : « Je ne peux vous en blâmer, Moris ».



une équipe de chercheurs, appartenant à un pays moyen ou petit, et ayant maîtrisé tous les problèmes afférents à la production de bombes nucléaires, prendrait l'initiative de divulguer dans le monde entier le résultat de ses recherches. Cette initiative, avec les dangers mortels d'anarchie nucléaire qu'elle entraînerait, contraindrait immédiatement les grandes puissances à se mettre d'accord sur un système de contrôle mondial. Une initiative de ce genre, tôt ou tard, aurait pu être prise par un pays plus ou moins non engagé (la Yougoslavie, l'Inde, le Japon ou l'Autriche).

Le choix français

La mise au point de la centrifugeuse de gaz, dont les « secrets » sont déjà largement diffusés (aux Pays-Bas, au Brésil, en U.R.S.S., nations où de nouvelles fuites peuvent se produire) est appelée à avoir précisément cet effet.

Une deuxième leçon se dégage de la percée allemande. Cette leçon concerne la France. Celle-ci, malgré le ralentissement des recherches nucléaires françaises pendant la guerre, possédait en 1945 l'une des meilleures équipes de théoriciens du monde. Deux voies étaient alors possibles. La France pouvait tenter de remonter son retard, d'ordre principalement technologique, en s'engageant avec de gros moyens dans le même chemin que les Etats-Unis. Ou bien elle pouvait délaisser la voie américaine pour explorer systématiquement des voies nouvelles, en donnant à la recherche pure et à l'invention le pas sur les applications pratiques d'intérêt immédiat.

Sous l'impulsion de Joliot-Curie, puis de Francis Perrin, la France choisit d'abord cette seconde voie : parce qu'elle n'avait aucune chance, avec ses moyens réduits, de dépasser ni même de rattraper les Américains dans l'utilisation (tant pacifique que militaire) de l'uranium 235, très onéreux à produire avec les méthodes employées jusque-là, elle misa à fond sur le plutonium, matière fissile d'un grand avenir. Toute invention faite dans la voie, peu explorée jusque-là, de l'utilisation pacifique du plutonium pouvait, en effet, donner à la France (comme ce fut le cas pour la Grande-Bretagne) une monnaie d'échange permettant d'acquérir les secrets d'autres pays, plus avancés dans d'autres domaines.

A partir de 1958, cependant, cette voie fut pratiquement abandonnée : les installations de Marcoule, qui avaient coûté 2 milliards de NF, ne servirent plus guère qu'à préparer la construction de bombes au plutonium. Les chercheurs n'eurent plus la possibilité d'obtenir le métal dont ils avaient besoin pour pousser leurs recherches. Au sein de l'Euratom, la France s'opposa à la construction en commun, par des équipes françaises, allemandes, italiennes, néerlandaises et belges, d'une usine de séparation isotopique pouvant satisfaire les besoins européens en uranium 235.

Simultanément, la France décida de construire par ses propres moyens une usine de diffusion gazeuse, copiée sur le modèle américain. Cette usine, telle qu'elle vient d'être mise en chantier, est une coûteuse absurdité de l'avis de la plupart des scientifiques (parmi lesquels Francis Perrin lui-même). Une petite usine de diffusion gazeuse, d'un coût de l'ordre de 10 millions de NF, et capable de fournir aux piles atomiques de l'uranium enrichi à 4 % (contre 0,7 % pour l'uranium naturel) en U-235, pouvait avoir un sens. A quoi, en revanche, pourra servir l'usine de Pierrelatte, qui va dévorer 2,5 milliards de NF ? A la construction de bombes H ? Telle est bien l'ambition du gouvernement. Seulement, l'usine de Pierrelatte pourra difficilement fournir de l'uranium enrichi à plus de 20 %, et ce degré d'enrichissement est insuffisant pour réaliser des bombes miniaturisées transportables par fusée.

La percée

Du point de vue technologique et scientifique, d'autre part, l'usine de Pierrelatte est un cul-de-sac : d'abord, parce qu'elle fournira un métal deux fois plus cher que l'uranium enrichi des Américains ; ensuite, parce que cette usine, à tous points de vue inférieure au modèle américain qu'elle copie, ne donne à la France aucun atout pour négocier, avec des pays plus avancés, des échanges de brevets. Economiquement et scientifiquement non exportable, l'usine de Pierrelatte, en fin de compte, met seulement en lumière le retard qu'a la France sur les autres puissances atomiques.

C'est à la lumière de ces faits que la soudaine percée réalisée par les Allemands avec leur centrifugeuse prend toute sa signification : abandonnant les sentiers battus, les chercheurs allemands, avec de très faibles moyens financiers (quelques dizaines de millions de NF) et beaucoup d'imagination, ont cherché à innover à l'échelle du laboratoire, pendant que la France copiait à l'échelle industrielle.

Leur réussite, éclatante, est aujourd'hui récompensée : l'Allemagne est le seul pays qui ait marqué un point décisif, en technologie nucléaire, sur les Anglo-Saxons. Elle se trouve seule en mesure de négocier avec ceux-ci des échanges de brevets à partir d'une position de force. Position d'autant plus forte que les Etats-Unis, en demandant aux chercheurs et firmes d'Allemagne de déclarer leur invention secret d'Etat, ont contracté envers l'Allemagne une dette politique considérable.

L'histoire de la centrifugeuse allemande change dès aujourd'hui bien des choses :

1 En Europe, à cause du mauvais calcul d'une politique dite « de grandeur », la France a gâché ses atouts atomiques au profit de l'Allemagne. C'est envers l'Allemagne que les Grands sont maintenant endettés, et non envers la France dont les réalisations n'ont rien de révolutionnaire.

2 Le nouveau procédé allemand change les données de la paix et de la guerre : la bombe nucléaire va être à la portée de beaucoup de pays. Le problème du désarmement général et contrôlé devient donc extrêmement urgent. L'Amérique et la Russie ont le même intérêt à empêcher, coûte que coûte, la multiplication des puissances atomiques et l'anarchie universelle.

Une nouvelle phase politique de l'après-guerre est ouverte.

MICHEL BOSQUET.

Mots croisés n° 262

262	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4				■				
5								
6			■					
7						■		
8					■			
9		■						
10								

HORIZONTALEMENT. — 1. En dépit de son étymologie, n'est pas l'apanage de la roture. — 2. Le cavalier cherche à l'avoir et le plongeur à s'en débarrasser. — 3. Fait souhaiter un changement de disque. Rival de saint Martin. — 4. Disparaît aux yeux des Polonais et apparaît parfois à ceux des Espagnols. Vit naître Dumas. — 5. Ses élèves finissent mal. — 6. Votre familier. Bois mort. — 7. Membre d'un conseil qui unit. Dans Toul, mais pas dans Frouard. — 8. Conserve la tête. Peut être battue de tous côtés. — 9. Il ne faut pas le prendre pour un super cadeau. — 10. Qui n'a pas les lèvres froncées.

VERTICALEMENT. — I. Permet de tuer, sans risquer aucun ennui avec la police. — II. A des écoles en France, peut-être en Belgique, mais pas en Hollande. — III. S'accommode de la série. Domaine immense qui s'agrandit encore, quand on cherche à le réduire. — IV. A une robe de plus que Mimi Pinson. Titre. — V. Suivi peut-être par le héron. Met en mouvement le néon. Fait comme Paillasse. — VI. Roi grec qui passait, vu son nom, pour avoir baptisé une grande botte. Où Alexandre, mais oui, fit, en quelque sorte, ses débuts dans la magistrature. — VII. Permet d'éviter un éboulement. — VIII. Ne restent pas de bois.

261	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	A	R	A	B	O	L	E
2	A	L	I	B	O	R	O	N
3	I	T	E	■	A	D	I	T
4	L	I	N	O	■	A	R	E
5	L	E	■	B	O	L	E	T
6	A	R	T	E	R	I	T	E
7	S	E	R	I	N	E	■	M
8	S	■	I	R	A	■	B	E
9	O	C	E	A	N	I	E	N
10	N	O	L	I	S	E	N	T

Solution du n° 261

BRÉSIL

Un personnage fascinant

● *Le capitalisme moderne vient de faire surgir à la tête du plus grand pays d'Amérique du Sud une réponse à Fidel Castro : Janio Quadros, 43 ans, élu la semaine dernière Président du Brésil.*

UN personnage inconnu, mais fascinant, a fait la semaine dernière son apparition sur la scène mondiale. Il s'appelle Janio Quadros, 43 ans. Il a été élu président du Brésil à une écrasante majorité.

Cette victoire a suscité peu de commentaires dans la presse française. Pourtant, son importance est immense non seulement pour le Brésil et pour l'Amérique latine dans son ensemble, mais aussi pour le monde entier. Car Quadros est la réponse à Fidel Castro : le capitalisme a trouvé son champion.

Pendant trente ans, le Brésil a été dominé par la puissante machine politique mise en place par le populaire dictateur Vargas. Elle reposait sur les grands syndicats, les municipalités corrompues, des distributions aux masses et l'inflation des finances publiques.

Après le suicide de Vargas — réduit au désespoir par « les infâmes manœuvres du capitalisme étranger » — la machine continua à fonctionner et réussit à faire réélire le président sortant, Juscelino Kubitschek.

Cette fois, la machine s'est enrayée. La Constitution interdisait à Kubitschek, le créateur de Brasilia, de se représenter. Il inspira la candidature de son ministre de la Défense, un soldat aux capacités intellectuelles limitées, le maréchal Lott. Lott fit ce qu'il put pour conquérir les travailleurs. Mais dans la personne de Janio Quadros, il se heurtait à un adversaire qui est actuellement le plus grand tribun d'Amérique latine.

Le balai

Quadros, jeune avocat « self-made man », est un phénomène politique comparable à Aneurin Bevan. Avec son abondante tignasse de cheveux noirs, ses yeux exorbités et ses gestes violents, il n'est pas particulièrement rassurant. Mais il a une voix magique. Sans s'appuyer sur la « machine », ni sur le gros capital, il a réussi à se faire élire au Conseil local, à la mairie de Sao Paulo, la ville la plus prospère du Brésil, et au poste de gouverneur de l'Etat du même nom.

Son symbole est le balai — le balai avec lequel il a « nettoyé » la corruption qui régnait dans la ville des millionnaires. Et la première tâche à laquelle il va s'attaquer sera l'élimination des derniers vestiges de la machine de Vargas au gouvernement fédéral.

Mais Quadros représente beaucoup plus que cela. Jusqu'ici, l'attitude de l'Amérique latine vis-à-vis du monde extérieur — en particulier des grandes nations occidentales — a été dominée par un complexe d'infériorité agressif, né de la misère et de la peur de plusieurs siècles d'exploitation brutale.

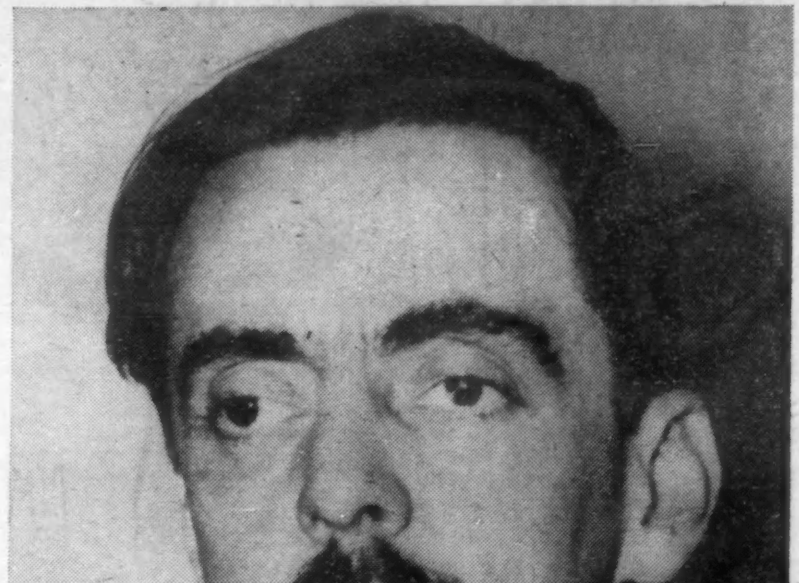
C'est ce qui fait la force de Castro, et la raison pour laquelle son nom soulève la colère dans toutes les capitales d'Amérique latine. Comme Nasser dans le monde arabe, il est le slogan vivant qui peut faire descendre le peuple dans les rues.

Carte blanche

Quadros est le produit d'un nouvel état d'esprit. Bien placé pour connaître la solide prospérité de Sao Paulo, il croit que le Brésil n'a plus rien à craindre du capital étranger. Le Brésil, pense-t-il, est assez vigoureux et fort de son droit pour ne pas traiter l'actionnaire étranger comme un marchand d'esclaves en puissance, mais simplement comme un associé. Il veut supprimer les vieux complexes et donner carte blanche à l'entreprise privée pour aménager l'intérieur du pays.

Quadros n'est pas un doctrinaire. Habile politique, il croit à la nécessité de se faire des amis partout. Il est prêt à parler avec Castro, Krouchtchev ou quiconque a quelque chose à offrir. Son attitude est : *« Au diable les idéologies, les affaires sont les affaires. »*

Ainsi tranche-t-il sur les habitudes politiques d'un continent qui a été déchiré par des idées mal formulées et des mots d'ordre creux. Réaliste tenace, il croit que l'expérience de Sao Paulo prouve que le capitalisme peut élever le niveau de vie de l'Amérique latine plus vite que le socialisme d'Etat. En mettant cette croyance à l'épreuve, il s'oppose à Castro, dans un conflit à l'échelle continentale.



(A.P.)

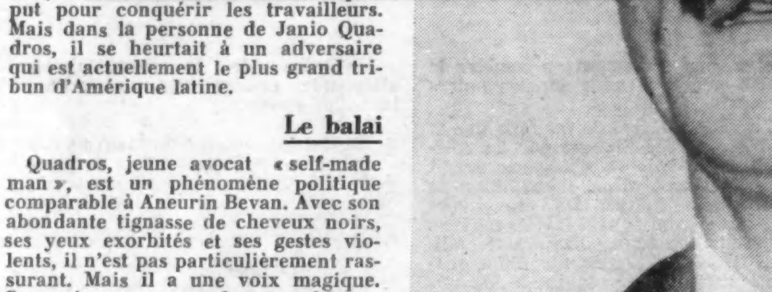
LE PRÉSIDENT JANIO QUADROS.
Au diable les idéologies !

Ces deux jeunes hommes habiles et passionnés se préparent à l'une des batailles les plus significatives de notre temps. Jusqu'à maintenant, Castro a tout fait comme il l'entendait : ses idées et ses méthodes se sont implantées avec de plus en plus de force dans l'esprit de tous les jeunes gens politiquement conscients du continent. Avant longtemps, les révolutions du style Castro s'étendront à d'autres républiques affamées d'Amérique latine.

Mais contre ce mouvement se dresse Quadros, désormais à la tête de la plus grande des républiques, celle dont le potentiel d'avenir est de loin le plus important. La croissance économique du pays se fait à un rythme que l'on ne peut imaginer sans l'avoir constaté sur place. Et Quadros va supprimer maintenant les restrictions imposées aux investissements étrangers, qui étaient seules à freiner son essor.

La question est donc celle-ci : Quadros peut-il livrer la marchandise assez rapidement ? Réussira-t-il à transformer le Brésil en un paradis pour consommateurs à l'occidentale avant que le fidélisme n'ait pris possession du continent ? L'Occident, dont les investissements en Amérique latine représentent près de 30 milliards de nouveaux francs, est directement intéressé à cette course.

P. J.



ÉTATS-UNIS

Les deux rochers

● *La lutte pour la présidence des Etats-Unis entre MM. Nixon et Kennedy vient de s'animer. Deux îles chinoises (Quemoy et Matsu) sont maintenant au centre de la bataille. Paul Johnson nous câble : c'est enfin le vrai débat.*

« IL *est en difficulté — et il le sait !* » C'est ainsi qu'un des proches du vice-président Nixon s'est empressé de définir la situation électorale du sénateur Kennedy, une semaine après qu'eut commencé la véritable phase « corps-à-corps » de la campagne présidentielle américaine. Aussitôt un lieutenant de Kennedy a répliqué : « Ce sale Dick a enfin sorti son couteau. Voilà le vrai visage de Nixon ! »

La plupart des Américains ont accueilli avec soulagement ce démarrage. Pendant des semaines, la campagne avait eu des airs de « chiqué ». Les deux candidats tournaient chacun autour de l'autre, lentement, soigneusement, comme deux catcheurs. Contrairement à MM. Eisenhower et Stevenson, MM. Kennedy et Nixon sont jusqu'à la moelle des politiciens professionnels. Chacun pesait ses mots, guettant avec une attention soutenue la première erreur de l'adversaire, prêt à placer son « contre ».

Leur première apparition commune à la télévision fut pâle et artificielle. Chacun des candidats hait l'autre et se méfie de lui — ce que les caméras, en suivant chaque mouvement des muscles du visage et chaque regard en biais de l'un à l'autre, rendirent parfaitement visible.

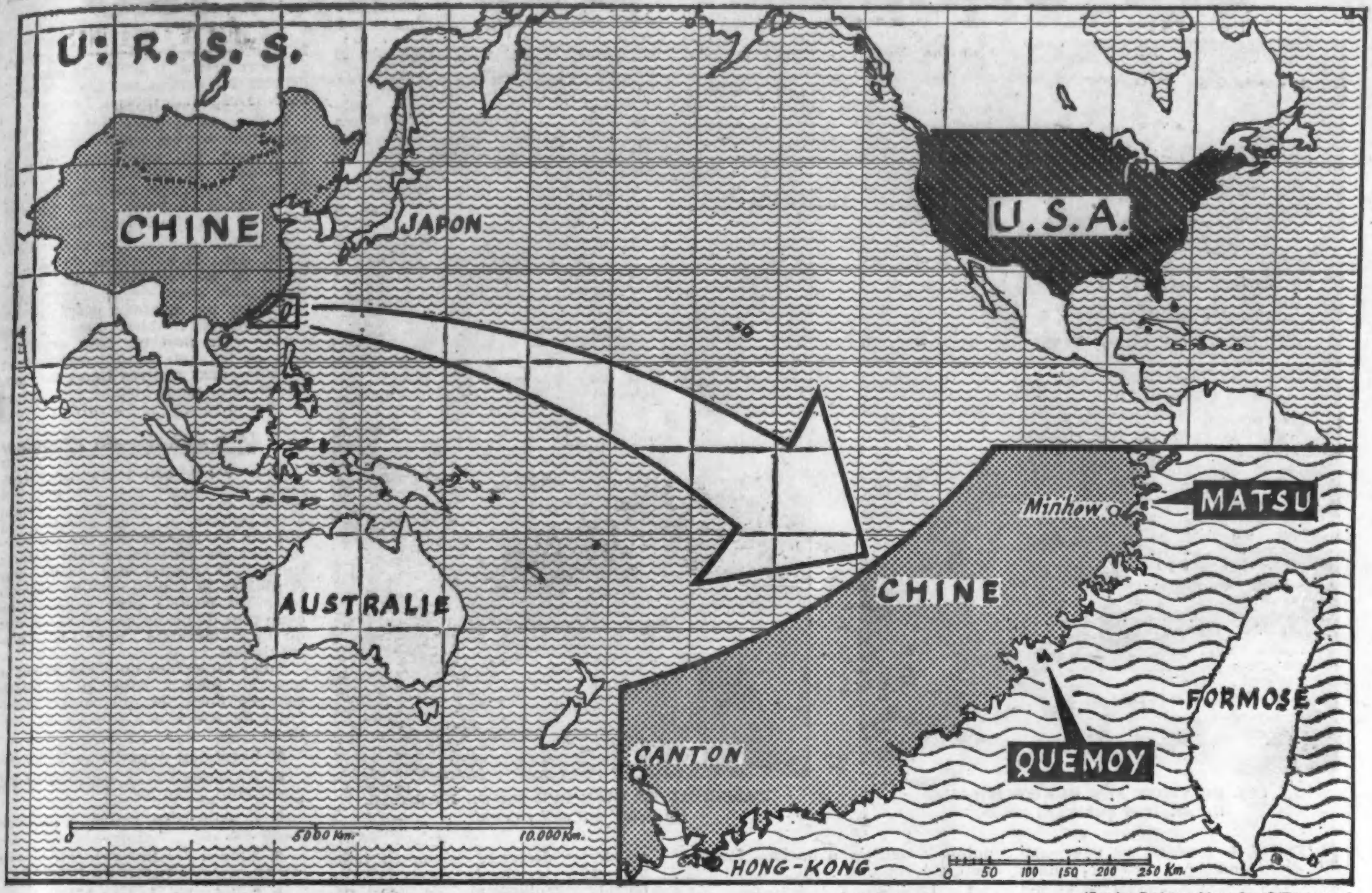
Mais leurs paroles, d'une politesse voulue et délibérée, contredisait leur expression. Chacun rendit hommage à la « profonde sincérité » de l'autre. Nixon alla jusqu'à dire : « *Nous ne sommes pas en désaccord sur les buts — simplement sur les moyens d'y parvenir.* » Kennedy hocha la tête. L'atmosphère était tendue, la courtoisie avait l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette.

Et soudain, la semaine dernière, deux mots firent voler cette politesse en éclats et plongèrent la campagne dans un climat de haine passionnée. Parlant de politique étrangère, Kennedy avait employé à propos de Quemoy et de Matsu l'expression « ces deux rochers dans l'océan ». Les Etats-Unis, ajoutait-il, ne devraient pas courir le risque de déclencher une troisième guerre mondiale pour les défendre ; l'Amérique ferait mieux de négocier avec Tchang Kaï-Chek l'évacuation des deux îles.

L'odeur du sang

« Deux rochers ». Ces mots étaient à eux seuls une condamnation de toute la politique du gouvernement Eisenhower en Chine. Nixon les prit comme tels. Ses narines frémirent comme devant l'odeur du sang. Car en affirmant que ces « avant-postes de l'Occident » devraient être évacués, Kennedy avait maladroitement ressuscité l'image des démocrates « défaitistes », qui leur avait fait perdre le pouvoir en 1952.

La machine républicaine se mit en mouvement. Les vieux slogans réapparurent : « *Vingt ans de trahison* » — l'étiquette collée aux gouvernements Roosevelt-Truman, « *Faiblesse face au communisme* — la désastreuse épithète appliquée au parti présent à Yalta et qui avait promu le traître Alger Hiss (c'est d'ailleurs en requérant contre lui que Nixon a conquis la célébrité). On ressortit aussi le fantôme de feu le général Marshall, le ministre des Affaires étrangères de Truman, « l'homme qui nous a perdu la Chine ». Les vieux fantômes, les spectres sanglants de l'époque mac-



(Service Cartographique de « L'Express ».)

LA SITUATION GÉOGRAPHIQUE DES ILES QUEMOY ET MATSU, ENJEU DE LA CAMPAGNE AMÉRICAINE.
Entre les fantômes et les démons.

carthyste, réapparaissaient sur la scène politique américaine.

D'une certaine façon, il était juste que le premier grand débat de la campagne — et peut-être le débat décisif — tourne autour de la Chine. Car rien n'est plus proche — consciemment ou inconsciemment — des passions politiques de l'Amérique. Du point de vue émotionnel, la Chine représente autant pour les Etats-Unis que l'Inde pour l'Angleterre, ou l'Algérie pour la France. La Chine, du moins beaucoup d'Américains le pensent-ils, c'est l'enfant adoptif de l'Amérique. Ce sont les hommes d'affaires américains qui ont les premiers pénétré au cœur de son territoire. La Marine américaine a patrouillé sur toutes ses plages. Les missionnaires américains lui ont apporté le christianisme. La Chine a été une des principales causes du conflit de l'Amérique avec le Japon — et de son entrée en guerre en 1942.

Pour beaucoup d'Américains, il parait inconcevable que la Chine ait pu se montrer assez ingrate envers les Etats-Unis pour embrasser le communisme et s'allier au plus mortel ennemi de l'Amérique, l'U.R.S.S. Du moment que la chose est inconcevable, elle ne s'est jamais produite. La vérité, c'est que 600 millions de Chinois ont été « livrés » par trahison aux mains de Mao Tsé-Toung — livrés par des communistes qui se trouvaient au département d'Etat, par les folies du général Marshall et la traître indolence du gouvernement Truman.

Les grands prêtres

Telle est la mythologie de l'Amérique à propos de la Chine — et le mythe possède ses très puissants grands prêtres. Pas plus tard que le mois dernier, la sous-commission sénatoriale de la Sécurité ressortait la vieille affirmation selon laquelle le département d'Etat était responsable de la victoire de Mao Tsé-Toung, ajoutant qu'il était également responsable de la « prise » de Cuba par Castro — dont les habitants furent présentés comme de respectueux partisans de Batista et des amis fidèles des Etats-Unis. Si absurdes que soient ces mythes, il est indubitable qu'ils tiennent au cœur de millions d'Américains déçus, qui ne peuvent s'expliquer les échecs de la politique américaine de l'après-guerre, si ce n'est par la démonologie. Ce sentiment est particulièrement puissant au moment où les effrayantes apparitions de M. Krouchtchev sur les écrans américains viennent introduire dans le foyer même des spectateurs la réalité physique — personnalisée — de la menace soviétique.

Les 100.000 morts

Voilà exactement où réside l'opposition aux chances de Kennedy, et quelle est son ampleur. D'un autre côté, en tenant bon sur Quemoy et Matsu, et désormais il n'a plus d'autre choix, il se peut aussi que Kennedy porte un grand coup. Il existe des millions d'Américains qui se sentent confusément mécontents de la politique républicaine envers la Chine, qui est demeurée la même, rigide, huit années durant sans résultat aucun. De plus, si Kennedy réussit à porter la discussion sur un plan non plus sentimental, mais réaliste, il n'y a pas de doute qu'il tiendra en main un atout majeur. Voici quelques faits :

1° Quemoy et Matsu sont trop proches de la côte chinoise pour être défendus par le seul Tchang Kaï-Chek. Grâce à la protection de 40 bases aériennes situées sur la côte continentale, les Chinois pourraient incontestablement lancer avec succès une attaque aérienne. Tchang ne possède pas assez de bombardiers pour détruire ces aérodromes. D'où la nécessité d'une intervention directe des Etats-Unis sur le *continent chinois*, si l'on veut empêcher l'invasion.

2° Pour cette raison, la politique d'Eisenhower en ce qui concerne les îles côtières est demeurée délibérément dans le vague. A aucun moment, en dépit des pressions du « lobby » chinois, le président n'a consenti à faire état d'un engagement précis de l'Amérique sur la défense des îles à tout prix. Mais il s'est toujours réservé le droit d'utiliser les forces américaines, s'il le croyait nécessaire.

3° Les principaux alliés de l'Amérique — en particulier l'Angleterre — ont toujours fortement critiqué la politique américaine en Chine et ils ont fait savoir qu'ils refuseraient de se laisser entraîner dans une guerre à propos de ces deux îles.

4° Plusieurs chefs militaires américains importants considèrent que l'occupation de ces îles n'est pas nécessaire à la défense de Formose.

Pour toutes ces raisons, Kennedy se trouve en position éminemment favorable, si le débat se situe sur le plan rationnel. Mais si Nixon réussit à noyer les réalités sous les passions, il n'y a pas de doute qu'il peut gagner l'élection. Car les Américains se rendent compte instinctivement que ce qui est en jeu ici, ce n'est pas seulement l'avenir de ces deux « rochers dans l'océan », mais toute la question de l'attitude américaine envers la Chine — et même envers le bloc soviétique en son entier.

Et ils ont raison. En dépit des critiques des alliés de l'Amérique, en dépit de l'opposition montante à l'O.N.U., en dépit de ses propres idées sur le sujet, jamais Eisenhower n'a osé prendre le risque de s'entendre avec la Chine, parce que le parti républicain considère un tel accord comme inacceptable par le peuple américain. Le souvenir des 100.000 morts américains en Corée, avivé par dix ans d'intense propagande de la part du « lobby » chinois, constitue — à ce que croient les Républicains — une charge de dynamite assez puissante pour faire voler en éclats n'importe quel ministère ou gouvernement qui tenterait par un compromis, de « trahir les morts ». Position qui a toujours été implicitement acceptée par les Démocrates eux-mêmes. Quoiqu'ils ne se soient pas fait faute d'attaquer la politique des Républicains en Chine, ils n'ont jamais osé aborder directement le sujet — et moins encore en faire le sujet de débat principal d'une élection.

Les symboles

C'est seulement maintenant que Kennedy, convaincu que l'antipathie sentimentale envers la Chine va s'affaiblissant chez les électeurs américains, a décidé de prendre ce risque. Quemoy et Matsu sont ainsi les symboles d'une bien plus grande bataille. Si le vote prouve que les électeurs américains sont préparés à accepter l'idée que la défense des îles par les Etats-Unis est une absurdité — ce qui veut dire élire Kennedy — alors ils sont prêts à bien d'autres remaniements dans la politique américaine. Si, en dépit des efforts désespérés de Nixon pour l'accuser d' « apaisement », Kennedy est tout de même élu, alors l'abandon de Tchang Kaï-Chek, la reconnaissance de la Chine par les Etats-Unis et l'admission de la Chine à l'O.N.U. suivront automatiquement. Toute l'attitude américaine envers la Chine subira des changements révolutionnaires, et la voie sera ouverte à un règlement réaliste des problèmes de l'Extrême-Orient. Ce qui, en réaction, pourrait transformer l'attitude de l'Asie non engagée et des Etats africains envers les Etats-Unis — car la politique américaine envers la Chine a toujours été le plus grand obstacle à une entente américaine avec les neutres, en particulier sous l'influence de personnalités telles que Nehru et Nasser.

L'épreuve

Le processus ne s'arrêterait pas là. Si un candidat présidentiel est préparé à rétablir l'attitude de son parti vis-à-vis de la Chine sur des bases réalistes et si les électeurs américains sont prêts à endosser cette décision, cela implique un changement de l'état d'esprit national qui pourrait avoir des effets profonds sur toute la lutte Est-Ouest. La plus grande faiblesse des Etats-Unis dans leur lutte avec l'Union Soviétique a été leur entêtement passionnel engendré par la peur et leur haine du communisme. Ce qui, d'une façon répétée, a fait perdre à l'Ouest la bataille de la propagande, et a conduit à de graves erreurs tactiques lorsqu'il s'est agi de s'opposer à la pénétration soviétique du monde neutre en Extrême-Orient, au Proche-Orient, et récemment en Amérique Latine. Si les prochaines élections montrent que ces craintes peuvent être dominées par la raison, l'Amérique — et l'Occident — aura une bien meilleure chance de survivre à cette froide partie d'échecs, diplomatique et économique, que M. Krouchtchev a baptisée la « coexistence compétitive ».

En lançant les élections sur le thème Quemoy-Matsu, Kennedy a donc, délibérément, décidé de faire l'épreuve de l'efficacité de la démocratie américaine et de la maturité de son peuple. Il a choisi de combattre avec le fleuret de la raison, tandis que Nixon se cantonne dans les coups de bélier de la passion. « *Nous pouvons faire échec au communisme par le pouvoir de nos cerveaux,* a dit Stevenson, *mais non par le pouvoir de nos voix.* » L'Amérique va-t-elle «penser», ou « crier » ? Le processus démocratique est-il capable d'apporter les bonnes réponses, les réponses rationnelles aux questions politiques ? C'est là-dessus que le peuple américain doit se prononcer au début du mois prochain.

PAUL JOHNSON.

LA SAISON DES ENVIES

(Marquis.)

COL DE VISON SUR BREITSCHWANZ.
Un manteau qui saura vieillir.

(Marquis.)

PASSEPOIL DE CUIR SUR MOIRE D'ARABIE.
Un détail qui sait rajeunir.

L'ENVIE de fourrure est une maladie épidémique, assez répandue dans nos contrées tempérées et qui frappe généralement les femmes adultes dès 20 ans.

La première attaque est souvent la plus grave, car elle ne peut être guérie que par l'acquisition plus ou moins rapide de l'objet convoité (objet qui peut aller du col ou de la cravate jusqu'au manteau long en passant par la veste, l'étole, le trois-quarts, la pelisse...).

Sournoise, pernicieuse, l'envie s'installe, au hasard d'une photo dans un magazine, de la rencontre d'une femme portant élégamment une fourrure soyeuse, des premiers froids de l'hiver. Une fois atteinte, la malade sentira constamment renaître les manifestations de ce virus : dans la rue en passant devant une vitrine, au théâtre parmi les spectatrices douillettement emmitouflées dans une étole, la nuit même, en rêve, la patiente s'imaginera enfin en possession du manteau d'agneau des Indes, d'astrakan, de castor ou de vison (suivant le degré de sa maladie et ses possibilités financières).

Les maris sont gentils

Les couturiers ont tout fait, cette année, pour aggraver l'épidémie. Multipliant les garnitures, les fourrages, les manteaux. Ils risquent d'avoir ainsi réveillé brutalement les appétits de poils qui sommeillaient depuis quelques saisons dans la tête des femmes. 1961 s'annonce comme une très bonne année pour l'industrie française de la fourrure et par contrecoup une période difficile pour les maris.

Car les maris français ne sont pas aussi méchants que certains se plaisent souvent à le dire. Quand leur femme est atteinte par la contagion, ils essaient souvent, dans la limite de leurs moyens, de les débarrasser de cette obsession débilitante et de faire revenir sur leurs lèvres un sourire reconnaissant. Mais souvent pleins de bonne volonté, ils risquent, par ignorance, de ne pas choisir le bon traitement et de s'adresser soit à un spécialiste de grand renom qui mettra leur bourse en péril, soit à un petit rebouteux incompétent qui transformera leur grand espoir en non moins grande désillusion !

Les femmes sont exigeantes

En effet, on ne s'invente pas fourreur, et il ne suffit pas d'avoir pignon sur rue pour pouvoir satisfaire aux exigences d'une clientèle d'autant plus difficile que ses achats portent sur des sommes importantes. Les femmes sont exigeantes en matière de fourrure, et elles ont raison. Les trois points essentiels d'un bon fourreur sont, à leurs yeux :

1. L'honnêteté scrupuleuse. La cliente mal avertie, ou mal conseillée, risque les pires désillusions. Elle doit avoir en son fourreur une confiance totale et être certaine qu'il lui proposera, en fonction de la somme dont elle dispose, la meilleure qualité qui soit. Il n'est pas vrai que l'on puisse avoir un bon manteau de vison pour 1.000.000 de francs. Mais il est exact que pour 350.000 on peut acquérir un magnifique astrakan. Il faut d'ailleurs noter à ce sujet que l'astrakan, fourrure élégante, commode à traiter dans le style « couture », facilement réparable et transformable, est loin d'avoir suivi la courbe ascendante des prix. En 1939, un bel astrakan valait environ 10.000 francs. Le coefficient d'augmentation généralement admis étant de 80, le même manteau, aujourd'hui, devrait valoir au moins 800.000 francs. On le trouve pour 350.000 francs. Voilà qui se passe de commentaires.

2. L'imagination. La mode fourrure bouge peut-être moins vite que la mode tout court, mais elle bouge sans arrêt. Un manteau très classique peut être un bon placement, mais il doit toujours comporter un détail qui l'actualise. Faute de quoi la cliente aura toujours l'impression d'avoir ressorti d'une malle le manteau de sa mère.

3. La technique. La fourrure est une matière difficile à traiter, qui demande une main-d'œuvre hautement spécialisée. Seules les maisons travaillant sur mesures peuvent adapter parfaitement un vêtement de fourrure. La différence de prix entre un manteau de série et un manteau « sur mesures » est d'ailleurs très modique, alors que la différence de qualité et de fini est considérable. Et si le prix s'oublie vite, le manteau, lui, reste. Trop grand, ou trop petit, il engoncera ou alourdira la silhouette, et déparera celle qui le porte, au lieu de l'embellir.

Ni trop, ni trop peu

Mais ces grandes considérations ne mèneraient pas loin s'il ne se trouvait à Paris un fourreur qui réponde exactement à cette description. Georges Foux est une maison d'importance moyenne, suffisamment grande pour pouvoir envisager l'achat de ses peaux directement sur le marché international, suffisamment limitée pour rester entièrement sous le contrôle de son directeur, qui vérifie luimême le travail des ateliers et assiste personnellement à tous les essayages, de la mise au point du vêtement jusqu'au moment de la livraison.

La collection hiver 60-61 de Georges Foux, entièrement exécutée en pelleteries diverses, et non en toile, permet à la cliente de se rendre compte rapidement de ce qui convient à sa silhouette et correspond parfaitement aux tendances de la haute couture.

● Lignes droites pour les manteaux, qui conservent cependant une très grande souplesse dans le dos.

● Cols décollés qui allègent la silhouette et magnifient le visage. Souvent, les cols sont en fourrures contrastées : vison sur breitschwanz, lynx sur astrakan, loutre ou vison sur astrakan, etc.

● Utilisation des fourrures dans les tons de caramel, poulain, agneau des Indes, moiré d'Arabie, castor, et, bien entendu, vison.

● Trois-quarts pouvant servir tant en ville que pour le sport, très commode pour les femmes qui conduisent. Une idée amusante et originale : les passepoils de cuir ton sur ton pour border les poches, les boutonnières, parementures et le bord des manches. (Toutes les parties qui dans la fourrure se râpent le plus à l'usage.)

● Boutons de pierreries ou de passementeries créés spécialement pour la maison, qui complètent la ligne « couture » et pourront toujours, si la mode passe, être remplacés par un autre détail en vogue, sans que cela entraîne des frais importants.

● Enfin, on remarque particulièrement, dans la collection de Georges Foux, de merveilleuses pelisses, réalisées soit avec des peaux neuves, soit avec un manteau usagé, et des manteaux réversibles, que l'on peut porter côté poil ou côté drap (les uns et les autres sont entièrement exécutés aux ateliers Georges Foux, qui traitent aussi bien le lainage que les peaux.)

Une échelle de grandeur

Tout cela est bien tentant, penserez-vous, mais quels sont les prix ? Il semble que les fourreurs répugnent à les donner, et il est effectivement difficile de fournir des limites exactes tant les différences sont grandes suivant la qualité des peaux, leur emploi et le travail qu'elles nécessitent. Tel modèle peut exiger beaucoup plus de peaux que tel autre, sans qu'il y paraisse pour les non-spécialisés.

Voici cependant quelques exemples pris au hasard dans la collection Georges Foux, et qui vous permettront de situer une échelle de grandeur.

● Ragondin. A partir de 3.200 NF.

● « Auto-coat » en moiré d'Arabie, garni cuir, 1.550 NF.

● Poulain russe lustré. A partir de 1.500 NF.

● Agneau des Indes Orchidée, avec col de vison, à partir de 1.950 NF.

● Moiré des Indes, breitschwanz des Indes.

Et une gamme extraordinaire d'astrakans, pour toutes les heures, tous les âges, et tous les budgets, de 2.000 NF à 5.000 NF.

Au moment du choix, le bon goût et le bon sens constituent finalement les facteurs essentiels et déterminants. C'est pourquoi il est indispensable, quel que soit le problème « fourrure » qui se pose, de voir la collection Georges Foux avant de prendre une décision. (Possibilités de crédit.)

Cette page spéciale d'annonce est présentée par Georges Foux
« AU VISON BLANC »
96, avenue Mozart Paris
AUT. 91-28

(Marquis.)

COTE POIL ET COTE DRAP.
Pelisse ragondin, astrakan réversible.

MADAME EXPRESS

« Vérités sur les jeunes filles »
par
Madeleine Chapsal
(pp. III, IV, V, VI)

(Holmes.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Apprécié*** l'idée ingénieuse de Mme Rochas qui, à l'occasion du lancement du nouveau parfum qui porte son nom (« Madame Rochas »), a organisé une exposition de tableaux sur le thème « Femmes d'hier et d'aujourd'hui ». L'exposition est réussie, le parfum aussi. (Musée Galliéra, 10, av. Pierre-Ier-de-Serbie, Paris-16e, exposition ouverte jusqu'au 30 octobre. Prix d'entrée : 4 NF.)

● ***Noté*** l'effort constamment fourni par les techniciens de l'emballage dont le « Salon » se tient en ce moment au Rond-Point de la Défense (jusqu'au 23 octobre). Voici trois « nouveautés » 60, amusantes ou pratiques, choisies parmi les quarante « oscars » décernés cette année :

— Les cubes de crème de gruyère pour cocktail : emballés automatiquement sous aluminium et logés dans des barquettes en carton. (La Vache qui rit.)

— Les escargots en boite métallique : innovation, le fond et le couvercle sont constitués de deux plats à escargots maintenus au corps de la boite par une simple bande adhésive. La farce est protégée dans une seconde boite métallique intérieure. (Olida.)

— Les étuis-pochettes pour microsillons : un nouveau procédé de soudure permet de supprimer la pochette intérieure plastique, tout en assurant la parfaite conservation de la galette et son dépoussiérage. (Barclay.)

● ***Assisté*** le jeudi 13, avec 6 millions de téléspectateurs, à une remarquable émission d'Igor Barrère et Etienne Lalou sur le contrôle des naissances. Le fait que ce sujet ait été abordé pendant une heure avec sincérité sur les antennes nationales prouve que les esprits ont évolué et qu'il est peut-être temps de remettre en question cette fameuse loi de 1920. Madame Express poursuit actuellement une enquête à ce sujet dont elle publiera les résultats la semaine prochaine.

● ***Visité*** l'exposition italienne de la Samaritaine. En plus d'un rayon d'alimentation qui tentera ceux qui aiment les spécialités transalpines, elle a remarqué deux objets dont le prix est intéressant :

● Un galant de nuit en bois, monté sur petites roues et comportant des tirettes métalliques sur les côtés pour la cravate et la ceinture. Existe en deux tons, chêne blond et noyer foncé. Prix : 49,50 NF.

● Des chemises d'homme en popeline « Sanfor », col italien et plastron doublé. Se fait en couleur (bleu ciel, gris et ivoire), poignets simples : 26,50 NF, et en blanc, poignets mousquetaire : 32 NF.

(La Samaritaine, Exposition italienne jusqu'au 22 octobre.)

● ***Remarqué*** au Salon international de l'équipement de bureau (SICOB) un certain nombre de nouveautés 1961 :

— Des bureaux anti-chocs : le plateau est serti d'un bourrelet de caoutchouc assurant la protection mutuelle des meubles et du personnel (JEC).

— Un carbone qui ne tache pas ; grâce à un nouveau procédé d'encrage plus de mains sales, plus de doubles maculés (ISOTOP, ARMOR).

— Un téléphone révolutionnaire qui permet de téléphoner sur le réseau de l'Etat, les mains libres, en parlant à distance de l'appareil. La réception est amplifiée par un haut parleur... A condition de travailler seul (NEOPHONE FRANCE).

— Un classeur universel très pratique pour les médecins : il peut être spécialement agencé pour recevoir des instruments médicaux, des médicaments, des échantillons, etc. (Classeur Universel OBBO).

(SICOB au C.N.I.T., rond-point de la Défense, jusqu'au 23 octobre.)

● ***Découvert*** le premier centre de distribution de la chaussure. Grâce à une formule de circuit direct, fabricants-détaillants, les articles en vente coûtent en moyenne 10 % à 15 % moins cher que dans les magasins habituels. Un échantillonnage relativement restreint, mais de marques connues, offre un choix très convenable pour des chaussures de tous les jours. Les prix d'escarpins classiques pour femmes varient entre 30 NF et 50 NF. Les chaussures d'hommes sont à 30 NF environ pour les modèles « jeunes », à 40 NF pour les modèles sport, à 50 NF pour les modèles noirs très classiques. Les souliers pour enfants, de bonne qualité, sont également avantageux.

(Les Chaussures Yvon, 145, bd Jean-Jaurès, Boulogne-sur-Seine. Métro : Marcel-Sembat.)

LE DROIT D'ÊTRE DIFFICILE

UNE coupe transversale pratiquée sur le cerveau d'un acheteur français moyen donnerait des résultats assez surprenants. Elle permettrait en effet de découvrir de bas en haut et d'avant en arrière :

● Des angoisses, certaines presque morbides, telle l'angoisse de se « faire avoir » sur la qualité de l'objet convoité ou sur les prix pratiqués.

● Des haines : haine avouée des intermédiaires, haine inavouée des vendeurs trop habiles, etc.

● Des besoins, ou envies, comme le besoin inné (mais généralement refoulé) de « comprendre » pourquoi un article vaut tel prix plutôt que tel autre, ou l'envie (jamais pleinement satisfaite) d'être conseillé d'une façon désintéressée par le vendeur.

● Des croyances bien enracinées et qui s'expriment par des phrases du type : « si c'est moins cher, c'est moins bien ; de toute façon ils (les commerçants) ne me font pas de cadeau ».

Depuis des siècles le consommateur français vit en désaccord avec ses différentes aspirations. Et le commerçant en désaccord avec le consommateur.

Cette situation en apparence irréversible a longtemps préoccupé un spécialiste des problèmes de vente et de distribution, qui a décidé, il y a une dizaine d'années environ, de rompre le circuit habituel et de renverser les rapports établis.

— Son but : rendre le consommateur « fort ».

— Ses moyens d'action : rassembler les consommateurs et les « éduquer ». Son « Union des Consommateurs » groupe aujourd'hui plus de 20.000 anciens « isolés » représentant près de 9.000 familles qui vivent de 20 à 40 % moins cher que les autres Français.

Geneviève R., 36 ans, mère de famille et « acheteuse moyenne » a entendu parler de l'Union des Consommateurs, elle a décidé d'y aller sur les conseils d'une amie qui est inscrite à cet organisme et lui en a parlé en termes très élogieux.

Comme son expérience de mère de famille lui a appris à ne pas s'en laisser conter, elle est certaine que, très rapidement, elle saura si le système présente un intérêt véritable.

Elle a donc décidé de se livrer à une petite enquête. Elle se présente au Siège de l'Union des Consommateurs et demande à être reçue par le Directeur, M. L. D., sur la recommandation de son amie.

Mme G. R. — Je viens sur les conseils de Mme X... qui est adhérente à votre organisme ; elle m'a dit avoir fait de nombreux achats chez les Fournisseurs que vous conseillez et en avoir été satisfaite ; j'ai moi-même de nombreux achats à effectuer et viens à vous pour me renseigner, mais je tiens à vous signaler tout de suite que je suis sceptique.

M. L. D. — Je vous avouerai, Madame, que j'aime avoir en face de moi des interlocuteurs réticents, je suis donc prêt à répondre à toutes vos questions. Si vous voulez me suivre dans notre Magasin d'exposition, en y voyant des articles provenant de nos divers fournisseurs, vous jugerez sur pièces la valeur de mes affirmations.

Mme G. R. — Vous me proposez donc des marchandises très variées à des prix nettement inférieurs à ceux qui me sont habituellement proposés. Cela me laisse perplexe. Je me dis : ou bien les prix ne sont pas vraiment intéressants, ou bien c'est la qualité qui laisse à désirer. De toute façon je pense que vous réalisez tout de même des bénéfices et qu'il ne s'agit pas de pure philanthrophie.

M. L. D. — Non, il ne s'agit pas de philanthropie, l'Union des Consommateurs est effectivement une entreprise à but lucratif.

Mme G. R. — Alors, Monsieur, pouvez-vous m'expliquer comment vous vous y prenez ?

M. L. D. — Avec plaisir : le principe est simple. Ma position par rapport aux fournisseurs est exactement celle d'un représentant, mais au lieu de grouper une, deux ou trois cartes, j'en groupe 120. Mon bénéfice est le bénéfice normal d'un représentant, il est généralement compris dans le prix de vente des fabricants ou grossistes comme pour n'importe quel représentant, mais au lieu de vendre les marchandises à des détaillants, elles sont vendues à des consommateurs particuliers groupés sous l'égide de « l'Union » des Consommateurs.

Mme G. R. — Alors je n'ai le choix qu'entre les différents fabricants ou grossistes que vous « représentez », il ne m'est pas possible par exemple de « voir » les objets (qu'il s'agisse de vêtements, de meubles ou d'appareils électriques) et de choisir comme je le ferai dans un magasin ?

M. L. D. — Si, vous le pouvez, comme chez n'importe quel détaillant. Davantage même. Il existe en fait deux catégories d'objets :

— les uns vendus par des fabricants ou grossistes, vous pouvez maintenant en voir de nombreux exposés : vêtements, meubles, etc. Ils sont là pour vous donner un aperçu des prix et qualités, vous permettant, ainsi, de faire votre première sélection. Notre conseil sera de vous indiquer le fournisseur faisant l'article que vous recherchez ; quant à l'économie, je vous donnerai tout à l'heure des précisions vous permettant de l'évaluer.

J'insiste aussi sur la nécessité que nous avons de répondre à des demandes de consommateurs issus de tous les milieux et auxquels il faut indiquer des Maisons où ils trouveront les qualités qu'ils sont habitués à acheter, qu'il s'agisse d'un vêtement de luxe ou d'usage courant, de meubles modernes ou de style (allant même jusqu'aux copies de meubles anciens) enfin de toutes choses, les plus diverses qui soient.

De prime abord, vous pouvez penser « beaucoup de déplacements » ; mais, en réalité, il y en a peu, car, avez-vous jamais effectué un achat de quelque importance au premier magasin venu ? Vous avez certainement comparé, par rapport à d'autres. Nous vous éviterons dorénavant de nombreuses démarches et nous vous permettrons d'économiser « aussi » de la fatigue.

— Pour d'autres catégories d'objets (appareils électro-ménagers, radio ou télévision), je ne vous adresse pas à un fabricant mais à un détaillant car nos adhérents demandent le choix des marques et des modèles. Vous pouvez également venir à notre hall d'exposition demander un conseil puis aller ensuite dans le magasin du détaillant recommandé, qui vend le genre d'article que vous souhaitez acquérir. Vous vous présentez chez lui comme n'importe quel client et vous choisissez comme n'importe quel client. La différence n'existe qu'au moment du règlement, où vous est accordée la remise convenue.

Mme G. R. — A ce propos je voulais vous demander comment les « remises » ou « pourcentages » sont calculés et établis. Je vous ai déjà dit mon scepticisme, et ces simples mots me font généralement sourire.

M. L. D. — Je comprends très bien votre réaction. C'est pour cela d'ailleurs que nous donnons à nos adhérents des garanties complètes, difficilement contestables.

— Lorsque vous achetez chez un fabricant ou un grossiste, vous n'avez pas de « remise » vous payez le prix de gros. La garantie dans ce cas est la suivante : si vous trouvez dans le détail l'article acheté chez le grossiste ou le fabricant et que vous constatez, revoyant l'article au détail, ne pas avoir réalisé une économie de 20 %, nous vous remboursons la différence.

— Dans le deuxième cas, c'est-à-dire lorsque vous achetez chez un détaillant, vous bénéficiez effectivement d'une « remise », elle est appliquée sur des articles qui font l'objet de tarifs officiels, donc facilement contrôlables. Si vous vous apercevez que les remises ont été pratiquées sur des prix majorés ou surfaits (je crois que c'est là où vous voulez en venir) nous nous engageons à vous rembourser le montant de la majoration.

Mme G. R. — Je veux bien admettre que, de cette manière, je bénéficierai effectivement de prix spéciaux. Mais (et je vais encore faire preuve de scepticisme) si les détaillants m'accordent de telles remises, ne vont-ils pas, en contrepartie, m'imposer des articles de « sous-marque » ou de second choix dont ils ne peuvent pas se débarrasser auprès de leur clientèle « normale » ?

M. L. D. — C'est une réflexion qui m'est quelquefois posée, jamais autant que je le souhaiterais, car je puis y répondre très facilement comme je vais le faire, de manière, je l'espère, à ce qu'aucun doute ne subsiste dans votre esprit.

Nos fournisseurs ou nous-mêmes sommes dépositaires des marques les plus célèbres, qu'il s'agisse d'appareils ménagers, d'appareils électriques, de meubles, de vêtements ou de jouets. Je peux vous soumettre au moment du choix les noms les plus connus.

Pensez-vous que de telles Maisons sont arrivées à la notoriété en présentant, sous un même nom, deux qualités différentes ; elles savent la fragilité d'une réputation et ne voudraient pas se discréditer auprès des utilisateurs. C'est donc la seule qualité, traditionnelle de la Marque, que vous aurez.

Et lorsqu'il s'agit d'une marque moins répandue ou que vous ne connaissez pas, notre responsabilité est plus complète encore, car si vous l'avez achetée sur nos conseils, c'est nous qui risquons de perdre la confiance de nos adhérents.

En effet, le nombre d'adhérents est une garantie de vente donc de renouvellement de stock (ce ne sont jamais les articles exposés en magasin qui sont livrés mais ceux venant directement de la fabrique sous emballage d'origine). Une clientèle groupée représente d'autre part une « force » auprès du fabricant. En tant que membre de l'Union, *vous* êtes un « gros client ». On évite toujours de mécontenter un « gros client ». Dans n'importe quelle branche les commerçants ou grossistes essaieront donc de vous fournir des articles de premier choix afin de conserver l'ensemble de la clientèle que vous représentez.

Mme G. R. — Mais je ne vois pas très bien comment mon mécontentement éventuel pourrait avoir une répercussion sur les achats du groupe. Comme la plupart des consommateurs, si un article ne me satisfait pas, je ne me donnerai pas le mal de venir me plaindre à vous ou de vous écrire mais « je laisserai tomber ».

M. L. D. — Nous connaissons la négligence (ou la timidité) des consommateurs dans ce domaine. Aussi nous avons mis au point un système de « sondage d'opinion » assez spécial ; au moment de l'achat le consommateur remet au détaillant un « bon » sur lequel figurent le numéro d'inscription du consommateur, la date et le montant de l'achat. Ces « bons » nous reviennent, ils sont classés, et leur contenu reporté sur la fiche individuelle de chaque consommateur (nous avons d'importants fichiers et toute une équipe spécialisée). Quand un consommateur a effectué un premier achat, il reçoit une lettre personnelle lui demandant un avis sur la qualité de la marchandise achetée, sur l'efficacité du « service » rendu et sur la réalité de l'économie obtenue. Mais (et c'est là que nous « neutralisons » la négligence, le manque de temps ou la timidité de l'acheteur), cette lettre n'arrive pas seule. Elle est accompagnée d'une carte-réponse ou les formules imprimées n'ont qu'à être complétées par un oui ou un non. Désireux d'avoir absolument une réponse, nous joignons également une carte vous présentant le timbre d'affranchissement, souligné de la formule « il vous prouve, que nous tenons à votre réponse ». Cette formule parvient à attendrir les cœurs les plus... paresseux (50 % de réponses contre 10 % lorsque le timbre est collé sur la carte-réponse elle-même).

Grâce à ce système nous pouvons exercer un contrôle réel sur la qualité des marchandises fournies à nos adhérents et sélectionner sévèrement les fournisseurs.

Mme G. R. — Alors, si j'ai bien compris, j'ai le droit de me plaindre et je peux en user ! Alors je vais encore vous poser une « colle »... Il se peut que je sois contente de la qualité de l'objet acheté mais qu'un problème se pose dans l'utilisation ou le rééquipement de cet objet (je pense notamment aux appareils électro-ménagers, aux meubles, etc.). Que se passe-t-il dans ce cas ? Auprès de qui puis-je exercer un « droit de suite ».

M. L. D. — Auprès de nous, tout simplement, si la demande n'a pas été satisfaite par l'un de nos fournisseurs dont nous surveillons les *services après-vente* qui doivent être d'une importance exceptionnelle. Ils fonctionnent avec rapidité et efficacité, nous y veillons tout spécialement. Je me permets de vous signaler que le client est bien plus difficile quand il s'agit d'un appareil acheté dans des conditions spéciales, il « cherche » la petite imperfection qu'il n'aurait pas remarquée dans un appareil semblable acheté « au prix fort ». Il nous faut donc être équipé pour répondre à tous les appels et satisfaire toutes les « petites » réclamations. D'autre part, nous tenons à ce que soit assuré avec régularité un service « entretien » et « réparation » pour les articles en service.

Mme G. R. — Je saurais donc à qui m'adresser : depuis le premier conseil (je crois que vous avez un service d' « orientation » ou de « conseil » pour l'acheteur indécis et que ce service fonctionne soit sur place, soit par téléphone) depuis ce premier conseil donc, jusqu'à l'entretien d'objets déjà bien « amortis », je peux faire appel à vous, directement. C'est très réconfortant pour les sceptiques de mon espèce.

Je n'ai plus qu'une question à vous poser : combien dois-je verser pour devenir « membre » de l'Union des Consommateurs » ?

M. L. D. — Le droit d'inscription est habituellement de 10 NF. Mais comme vous avez été « parrainée » par l'amie qui vous a envoyée à nous, vous n'avez aucun versement à faire (1). Nous allons vous remettre immédiatement votre carnet d'adhérente et, comme cadeau de bienvenue : un porte-clés avec l'écusson-label de l'Union portant votre numéro d'inscription et notre adresse afin qu'en cas de perte vos clés nous reviennent. Vous aurez désormais le droit d'être étourdie.

Mme G. R. — Vous m'avez déjà accordé tout à l'heure le droit d'être... curieuse.

M. L. D. — En fait, je vous accorde aujourd'hui un droit bien plus précieux encore : celui d'être toujours satisfaite de vos achats.

(1) Les lectrices de « L'Express » bénéficieront pendant une période limitée, de cette même faveur.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par l'Union des Consommateurs, 52, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris. TRI. 98-23.

VÉRITÉS SUR LES JEUNES FILLES

LA jeunesse est en passe de devenir une entité toute-puissante, l'épicentre de toutes les discussions entre « grandes personnes », une préoccupation constante pour les économistes, les politiciens... et les mères de famille, un témoin quelquefois gênant, un juge souvent sévère. La jeunesse ? C'est le cas de conscience du monde moderne... et de la France d'aujourd'hui. On la porte aux nues : « C'est une force vive », on la condamne : « Tous des blousons noirs ». Où en est-elle, la jeunesse 1960 qui n'a plus l'excuse de l'après-guerre pour laisser fermenter son inquiétude dans un quartier réservé, Saint-Germain-des-Prés ? « On ne les tient » pas assez », « elles ont trop vécu avec les adultes », « toutes de la mauvaise graine, vous n'avez qu'à les regarder, maquillées comme au carnaval... », « des pauvres gosses sans défense ». Où est la vérité ?

Elle se trouve sans doute dans un livre de Madeleine Chapsal, qui va paraître prochainement chez Bernard Grasset, « Vérités sur les jeunes filles » (1).

Madeleine Chapsal n'a pas tenté de tracer le portrait-robot de la jeune fille 1960, elle a pénétré avec prudence, avec pudeur, avec respect dans l'univers fermé des moins de 20 ans. Elle a réussi à nous livrer un « grand reportage » sensible et étonné sur cette créature dure et fragile qu'est la jeune fille 1960. Sans complaisance, mais non sans tendresse, elle a laissé venir à elle des « petits enfants » qui n'en sont plus. Sur tous les grands problèmes qui sont au centre de leur vie, l'amour, l'argent, la liberté, et avant de franchir, un jour prochain, la frontière qui les sépare encore du monde des adultes, les jeunes filles ont parlé.

Nous leur laissons la parole, à elles qui ont su répondre, à Madeleine Chapsal qui a su les écouter et traduire pour nous leur langage.

(Holmes.)

Le choix

IL y a, en France, 22 865 062 femmes, dont 1 250 465 (7 % de l'ensemble) ont de 15 à 20 ans. Sur ces jeunes filles de 15 à 20 ans, 618 120 travaillent (43 %), les autres (57 %) ne travaillent pas.

J'ai décidé d'interroger en majorité des jeunes filles qui ont du temps, du loisir, que l'engrenage social n'a pas encore complètement avalées et digérées. Mais j'ai vu aussi quelques ouvrières et quelques employées, une douzaine, afin que les éléments les plus extrêmes de la comparaison soient présents. Il serait faux de dire qu'elles ne ressemblent pas aux premières : même façon d'être en retrait de ce qu'elles vivent, en attente, encore un peu furtives et douces, ou révoltées.

Mais leurs réponses, et même les questions qu'on leur pose, n'ont plus du tout le même sens, ne peuvent pas l'avoir.

Demander à Marie-Jeanne, 17 ans, ouvrière d'usine : *« Que vous manque-t-il pour être tout à fait heureuse ? »*, ce n'est plus faire une enquête sur les jeunes filles, c'est parler d'autre chose. On ne peut honnêtement interroger sur le bonheur que des gens libres de le connaître, ou de s'en passer.

Voici comment se décompose cet échantillonnage :

Sont étudiantes	32
Travaillent	23
Préparent leur bac	25
Sont en apprentissage technique	18
Ne font rien	2
	100

Être jeune fille

Trouvez-vous qu'il est difficile d'être une jeune fille ?
Oui : 66.
Etre une jeune fille vous paraît-il :
— un merveilleux privilège ?
— une situation un peu fausse mais amusante ?
— un moment difficile à passer ?
— une période amusante ?
— ou autre chose ?
Situation amusante : 30.
Comme une autre : 30.

UNE jeune fille, c'est une personne non mariée, du sexe féminin, qui n'a pas fait sa vie.

Et c'est tout. L'âge, la virginité n'ont là-dedans que très peu à faire.

A quoi reconnaître, alors, la jeune fille qui possède de surcroît un début d'expérience ? A rien. C'est donc qu'il n'y a plus de différence de principe entre les « femmes » et les « filles » ? Elles se ressemblent si fort aujourd'hui : habillées, coiffées, fardées à peu près de la même manière. Présentes aux mêmes lieux, aux mêmes spectacles, se tenant de la même façon... Peut-être, au fond, n'y a-t-il plus de « jeunes filles » ? Plus qu'une formalité d'état civil ?

Et pourtant si. Il suffit de sortir dans la rue. Elles sont partout, où qu'on aille, ne regardant à peu près rien, craignant toujours d'être remarquées, plus encore de ne pas l'être.

Toutes, quels que soient leur métier, leur espoir, sont pour un tout petit instant, un tout petit peu encore, hors du monde. Dans la liberté, la distance. Regardant leur existence d'un regard d'arpenteur : elles n'ont pas vraiment admis que ce soit elle, leur vie. Ce certain choix. Ce petit lot.

Non, elles n'ont pas vraiment, inébranlablement, d'opinions. Elles ont des refus, des oppositions de cœur.

Les parents

Y a-t-il des points sur lesquels vous vous sentez en conflit ou en désaccord avec vos parents ?
Oui : 76 %.
Quelle vous paraît en être la cause ?
Différence de mentalité : 36.
Différence d'âge : 29.
Différence de vie : 10.
Trouvez-vous que vos parents font tout ce qu'ils peuvent pour vous comprendre ?
Oui : 63.
Y ont-ils réussi ?
Non : 64,6.

AU cœur de la relation parents-enfants, règne cette évidence absurde, provisoire, mais immense, que les parents ne sont pas seulement des géniteurs, mais appartiennent aussi à une autre race, dominatrice, celle des adultes, la race des « grandes personnes ».

« Ce n'est pas qu'on ne les aime pas. » Elles les aiment, en effet, leurs parents. C'est toujours brièvement, avec effort, qu'on les critique, comme malgré soi. Puis vient un petit cri final, qui n'est pas du repentir, mais au contraire une mise au point : *« Ils font ce qu'ils peuvent... »*

C'est que le conflit avec les parents n'est pas sentimental. Chaque fois qu'une jeune fille se plaint de ses parents, il existe quelque part, au fond de ses reproches, un conflit d'idées.

« Ma mère ne veut pas que je sorte →

(1) « Vérités sur les jeunes filles », 206 pages, 8,10 NF. En vente à la fin du mois.

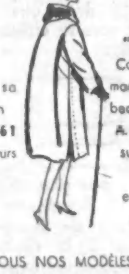
Poêles à mazout
POTEZ
La technique aviation au service du chauffage

NOS MODÈLES 1960 : Lignes élégantes, flamme visible, couleur au choix.
Absolument sans odeur - chauffage puissant instantané S'allume et s'éteint à la seconde.
Gamme complète à partir de 356 NF.
VOTRE GARANTIE { **15 ans d'expérience. Des centaines de milliers d'appareils en service.**

MAGASINS DE DÉMONSTRATION :
16, bd Sébastopol - 57, r. de Rome - 44, bd Magenta - 162, bd Montparnasse - 108, r. de Ménilmontant 56, bd de Grenelle - Versailles : 69, r. Paroisse - Colombes : 16, av. Agent-Sarre
et CHEZ NOS CONCESSIONNAIRES SIGNALÉS PAR CE PANONCEAU

Louis Horvat
TAILLEUR COUTURIER
12, RUE LAFAYETTE-PARIS-PRO.63-25

Présente sa Collection HIVER 1961 Tous les jours à 15 h.



Voici "BOEING" Confortable manteau. Très beau tissu de A. Dormeuil sur mesure avec essayages 520 NF

TOUS NOS MODÈLES SONT EXÉCUTABLES A FAÇON

Les belles fourrures
BRADLEY'S
furs
Conditions spéciales aux lectrices
CATALOGUE SUR DEMANDE
18, Avenue de l'Opéra

La Femme élégante et avisée
ACHETE SON IMPERMÉABLE
CHEZ
bella boutique
12, rue La B ˈtie - PARIS (8e) - ANJ. 93-96
TERGALS, RILSANS, SOIE, LAQUES
PELISSES, SUPER - LODENS
Modèles Italiens
Ouvert de 9 h. à 19 h. sauf lundi matin

GERMAINE LESÈCHE
SPECIALISTE DU NETTOYAGE ET DE LA TEINTURE DES CUIRS
SAURA DONNER UNE SECONDE JEUNESSE A VOS SACS, CHAUSSURES ET VETEMENTS DE PEAU
Toutes possibilités de raccords de couleurs
Toutes les teintes mode
11 bis, rue de Surène - PARIS
ANJ. 12-28

Paule Gilbert
Le couturier du Prêt à Porter de Luxe
a transformé et agrandi ses magasins où sont réunis son rayon spécial pour
FEMMES FORTES
avec celui de
TAILLES COURANTES
Collection automne-hiver
Tailleurs - Robes - Manteaux
15, bd de la Madeleine — PARIS
OPE. 32-68
CATALOGUE FRANCO

P. Charles
Spécialité de :
CASTOR
ASTRAKANS et MOIRÉS
noir et couleur
88 bis, avenue Mozart
PARIS (16e) - AUT. 89-39

trop souvent le soir, elle croit que je vais me faire faire un enfant ! » « Quand j'ai voulu faire des études de secrétaire, mon père m'a dit que je me déclassais ! » « Ma mère dit toujours que les filles du lycée ont de mauvaises manières. Qu'en sait-elle ? »

C'est connu, toujours les filles ont les idées larges et les parents les ont étroites !

Mais, en fait, elles n'ont pas envie d'être libres, pas vraiment. Elles veulent des parents de préférence un peu « fossiles », des « parents freins ». Si elles ne les ont pas, elles les inventent.

Il y a aussi des jeunes filles qui avouent s'entendre très bien avec leurs parents. C'est vrai. Celles-là ont simplement franchi une frontière : lorsqu'une jeune fille ne s'oppose pas aux adultes qui l'entourent, cela veut dire, d'une façon ou d'une autre, qu'elle est passée de leur côté. Tout aussi « croulante », réactionnaire qu'ils peuvent l'être eux-mêmes, et parfois plus.

Frontière floue, pour cette raison que la révolte des filles, aujourd'hui, n'est pas très éclatante. N'a pas à l'être. Les conflits sont agaçants, douloureux, ils ne sont jamais très graves. Celle qui désire sa liberté a sous la main, études, carrières, préjugés favorables, tous les moyens de l'obtenir. Et cela sans encourir de périls excessifs : on ne la mettra pas au couvent ni au ban de son milieu, au contraire. Les parents ne sont plus des obstacles.

Le budget

De combien d'argent disposez-vous chaque semaine ?
En moyenne 6000 fr. par mois.
Trouvez-vous que cela soit suffisant ?
Oui : 44.
Non : 36.
(Sur 80 qui ne travaillent pas.)
Etes-vous pressées d'en gagner par vous-même ?
Oui : 59.
Non : 21.

LES jeunes filles sont toujours limitées de ce côté-là : pour obtenir de l'argent, elles doivent continûment, inévitablement, solliciter leurs parents. Mais, et c'est là la nouveauté : quel que soit le milieu, les parents ne sont plus fondamentalement opposés à ce que leur fille gagne un peu d'argent de poche. Lorsqu'elle parle de l'argent que gagne une jeune fille et même une femme mariée, Claude dit toujours « argent de poche », c'est de l'argent *en plus*, amusant — à ses yeux, il n'y a que l'argent gagné par l'homme pour être sérieux et s'appeler tout court, « l'argent ».

C'est dans la moyenne et la petite bourgeoisie que les jeunes filles se plaignent de manquer d'argent, et d'une façon parfois misérable. Nadine, 18 ans (son père est mort à la guerre, sa mère vit de sa pension et de leçons de piano) reçoit de 2000 à 3000 francs par mois. Pour s'habiller, pour tout. Elle a été vendeuse pendant l'été, et voudrait continuer à travailler : *« Mais, vous voyez, j'ai accepté de faire encore un an d'études. »*

En revanche, avec 1000 francs par semaine, Camille, 16 ans, en première, s'avoue parfaitement contente.

L'argent a un rôle essentiel, moteur: tant que les parents contrôlent les sommes dont disposent les jeunes filles ou les garçons, ils contrôlent également leur existence, gardent les enfants « à la merci ».

Or, dans l'ensemble, les jeunes filles ne se plaignent pas. Rares sont celles qui ont hâte d'avoir leur budget, leurs ressources propres, leur indépendance ; tant qu'elles ne font que « jouer » avec l'argent, elles ne sont pas tout à fait sorties de leur cocon : ça n'humilie pas, ça rassure, de demander de l'argent à ses parents.

En effet, gagner de l'argent, travailler, ne sort une jeune fille de son état de semi-dépendance, d'absence sociale, que si elle travaille pour gagner sa vie.

Et ça n'est pas dans la bourgeoisie, mais chez les ouvrières, qu'on rencontre des personnes de 16 ou 17 ans qui sont déjà des femmes. Nées dans une famille nombreuse, d'un père ou d'une mère qui ne peuvent ou ne veulent pas les entretenir plus longtemps, obligées de se débrouiller seules, elles entrent en usine, à l'atelier, et passent tout de suite, pour ainsi dire, à l'état de femme, sans avoir connu celui de jeune fille.

Mais c'est aussi dans la classe ouvrière, ou chez les petits artisans, qu'on rencontre encore des jeunes filles bien plus « gardées » que ne le sont actuellement les filles de la bourgeoisie.

Familles où on a fait le sacrifice d'autre chose : par exemple d'un second salaire, ou d'une salle à manger, pour se payer ce luxe décadent et raffiné — mais despotique : une jeune fille.

Le travail

Vous préparez-vous à un métier ?
Oui : 58.
Non : 3.
Travaillent : 24.
Ne savent pas : 20.

L'OISIVETE se porte mal. Aujourd'hui les jeunes filles échangent des noms de faculté et des projets d'examens comme on échangerait des cartes de visite.

Oui, mais... questionnez-les :

— *Si votre mari vous demande d'abandonner votre carrière à cause de la sienne, le ferez-vous ?*

— *Certes... Bien entendu... c'est lui qui gagne notre vie...*

— *Comptez-vous continuer à travailler lorsque vous serez mariée ?*

Alors là, c'est la débâcle. Presque toutes ont déjà renoncé : « *Je ne crois pas... En tous les cas, pas après le premier enfant...* »

Bien sûr, il n'y a pas que les étudiantes. Mais on peut être certain que chez les autres, celles qui sont ou seront vendeuses, dactylos, ouvrières, et qui ont déjà senti sur elles, sur leur beauté, leur santé, leur liberté de s'instruire et de vivre, le dur grignotement de l'engrenage, il n'y aurait pas à poser deux fois la question. Il y a même du mauvais goût à la leur poser. Celles-là ne quittent pas leur travail parce qu'elles épousent un homme, elles épousent un homme pour quitter leur travail.

Ce qui est étonnant, c'est qu'on se fie aux apparences. Elles font des études d'avocat, d'ingénieur, de médecin, *donc* elles veulent être avocates, médecins, ingénieurs, et gare aux gêneurs.

Mais non ! elles font des études, « *pour faire plaisir à papa* » ou « *pour faire quelque chose* ». Dès que cela ne plaira plus à papa, ou à n'importe quel homme qui s'y sera substitué, qu'elles auront trouvé une occupation vraiment sérieuse, comme le mariage, elles interrompront.

Bien sûr, il y a le travail à mi-temps. Toutes y pensent : « *Ah ! le travail à mi-temps...* » A mi-temps, c'est-à-dire forcément un travail de seconde zone, inférieur à celui de l'homme.

La liberté

Pensez-vous qu'une jeune fille doit rester vierge jusqu'à son mariage ?
Oui : 43.
Non : 49.
Ça dépend : 8.
Admettez-vous le divorce ?
Oui : 80.
Non : 20.

« L*A plupart des mères,* écrit Mme de La Fayette dans « La Princesse de Clèves », *s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner.* »

Peu importe que les mères d'aujourd'hui croient utile ou non de parler « galanterie » à leurs filles : la société s'en charge — films, livres, journaux, conversations, exemples, tout ce vaste exhibitionnisme que les éducateurs dénoncent périodiquement comme pervertissant, donne probablement des idées aux filles — mais c'est pour leur enfoncer en même temps dans la tête les plus sanglants avertissements.

Du danger, du péché, de la punition qui accompagne tout amour non légitime, quelle est aujourd'hui la jeune fille qui, plus ou moins inconsciemment, n'est pas violemment convaincue ?

En dehors de celles pour qui la virginité est une vocation solennelle, il y a le massif troupeau des filles qui restent vierges « *parce que les garçons n'aiment pas épouser une fille qui ne le soit plus* ».

Pas de meilleurs gardiens pour les filles que leurs futurs juges...

Aujourd'hui — justement parce qu'avec un peu de tricherie, de ruse, elles peuvent faire l'amour sans entraîner de catastrophe ni en tirer des plaisirs excessifs (dans bien des milieux l'amour n'est plus un abominable péché) — ce qui intéresse les filles, c'est autre chose. Etre aimées.

Les filles d'aujourd'hui — tant de livres, tant de films nous en ont déjà avertis — afin d'être aimées sont

RECETTES

CORDON BLEU

Pommes en robe

6 belles pommes.
1 paquet de pâte brisée ou de pâte feuilletée.
100 gr. de sucre.
Poudre de cannelle (facultatif).
75 gr. de beurre.

Peler et évider les pommes. Sur la planche à pâtisserie, étendre la pâte en une feuille mince. Enrober chacune des pommes de pâte et ménager au sommet de chacune d'elles un petit trou dans la pâte par lequel vous mettrez le sucre mêlé de poudre de cannelle — si vous aimez ce parfum — et ensuite un peu de beurre. Vous mettez à four déjà chaud et laissez cuire à four moyen. 30 à 35 minutes doivent suffire en surveillant la pâte pour qu'elle ne dore pas trop vite. Servez chaud.

Vous pouvez présenter le plat garni de gelée de groseilles ou de framboises ou déposer vos pommes sur une crème à la vanille — crème custarde prête en un instant. Servies seules ces pommes constitueront déjà un très bon dessert.

CORDON BLANC

Quiche aux épinards

1 *paquet de pâte toute prête.*
500 *grammes d'épinards.*
75 *grammes de beurre.*
125 *grammes de parmesan.*
75 *grammes de débris de jambon.*
3 *cuillerées à bouche de lait condensé*
ou
3/4 *de verre de crème fraîche.*

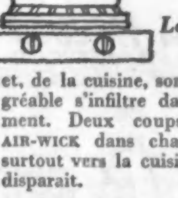
Mêlez aux épinards cuits — et non passés — le beurre, le parmesan, le lait ou la crème, la noix muscade, le sel et le poivre, le jambon. D'autre part vous avez étendu la pâte pour garnir une tourtière et vous faites cuire cette pâte à four doux. Remplissez ensuite votre tarte avec le mélange ci-dessus et repassez au four pendant 5 minutes. Le dessus de la quiche doit être doré. Servir très chaud.

SUZANNE ET HENRIETTE.

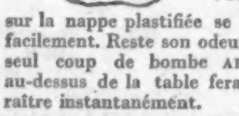
RECETTES POUR MIEUX "VIVRE" DE LA FEMME A LA PAGE

SYNERGIE 187 - 71

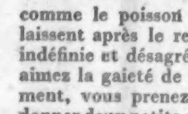
Plus d'odeurs désagréables de cuisine



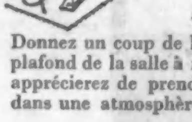
Le chou-fleur bout
et, de la cuisine, son odeur désagréable s'infiltre dans l'appartement. Deux coups de bombe AIR-WICK dans chaque pièce et surtout vers la cuisinière : l'odeur disparait.



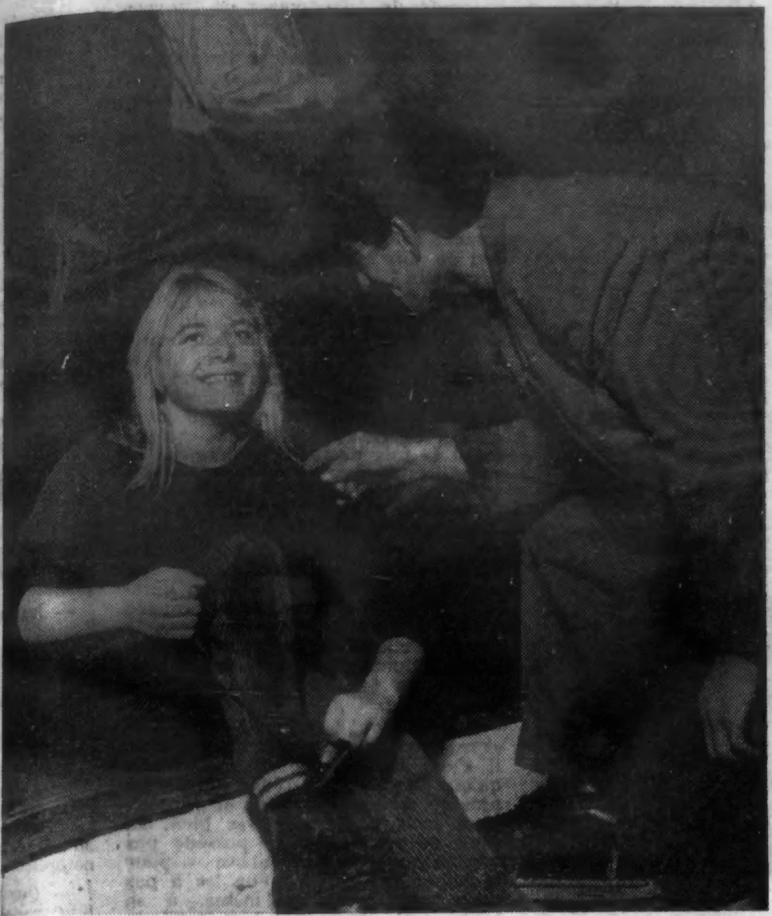
Le vin renversé
sur la nappe plastifiée se nettoie facilement. Reste son odeur qu'un seul coup de bombe AIR-WICK au-dessus de la table fera disparaître instantanément.



Certains plats
comme le poisson et le fromage laissent après le repas une odeur indéfinie et désagréable. Vous qui aimez la gaieté de votre appartement, vous prenez l'habitude de donner deux petits coups de bombe AIR-WICK sur la table desservie.



Le repas se termine
Donnez un coup de bombe vers le plafond de la salle à manger. Vous apprécierez de prendre votre café dans une atmosphère renouvelée.



Un porte-manteau pour y suspendre son destin.

(Eve.)

Des études pour faire plaisir a papa.

prêtes à tout. Faire l'amour n'est plus un absolu — absolu dans le mal ou le bien — mais un atout dans leur jeu, un avantage pour parvenir à leur but, comme la beauté, une dot, ou un bagage intellectuel. Elles l'utilisent, l'économisent, le réservent ou le risquent, selon le coup en jeu.

Chacun de nous a sa pente, et au bout d'un temps découvre également la pente de sa société et de son siècle ; entre les deux, il s'agit d'établir des accords. La pente de cette société c'est toujours le mariage, le couple, la vie à deux.

Les garçons

Comment trouvez-vous les garçons de votre génération ?
Plutôt bien : 44.
Plutôt mal : 36.
Ils sont trop jeunes : 8.
Préférez-vous la compagnie des filles ou celle des garçons ?
Des garçons : 36.
Des filles : 20.
Quel est le motif pour lequel une jeune fille se marie ?
Par amour : 82.

CES garçons font intimement partie de la vie des filles. Dès l'âge le plus tendre ils sont mêlés, frottés les uns aux autres. Il n'y a peut-être jamais eu d'entente plus immédiate, partant plus invisible, que celle des filles et des garçons de cette génération. Comme on y trouve la fortune ou la chance, les filles d'aujourd'hui ont un garçon dans leur berceau. C'est comme ça. Cadeau de naissance que leur fait cette société, le premier — peut-être le seul. Et elles s'étonnent si peu que lorsqu'on leur demande : « *Que pensez-vous des garçons de votre génération ?* » leurs yeux, un instant, s'écarquillent : « *Les... quoi ?* » « *les garçons ?* », on dirait que c'est la première fois qu'elles se formulent à elles-mêmes la moindre opinion à leur sujet : « *Ils sont trop bêtes* », ou « *trop agaçants* », ou « *un peu perdus* »... Peu importe l'épithète choisie, elle signifie toujours la même chose : « *Ils sont trop jeunes* ». Trop jeunes, par rapport à quoi ? A elles ? Ils ont le même âge... Trop jeunes par rapport à l'amour.

C'est qu'il y a d'un côté l'amour — et de l'autre les garçons.

Tout se passe comme autrefois, avec mesure, précaution, comme du temps où les filles étaient « gardées ».

Les éducateurs peuvent laisser courir, ils peuvent se reposer sur ce terreau incroyablement épais et fertile déposé à même l'âme des filles par les livres, les préjugés, les mythes, et qui n'attend qu'une seule graine : le grand amour.

L'amour, c'est la permission de se ranger au nom de la folie.

Cet amour qui doit venir tout résoudre, elles ont l'intention d'y suspendre leur être et leur destin, comme à un porte-manteau.

C'est pourquoi il est indispensable que le porte-manteau soit solide.

Toutes, même les plus fermes, les plus intelligentes, attendent, en effet, un homme qui leur soit supérieur.

« *Moi,* dit Hélène, diplômée de Sciences politiques, décidée à porter assistance aux peuples sous-développés, *je veux un homme qui me domine.* » Et Sophie, 21 ans, qui prépare l'internat de médecine : « *Vous savez, la liberté des femmes... Entre nous, lorsque nous parlons des garçons, nous sommes comme des midinettes...* »

Les idées

Quelles sont vos distractions favorites ?
Lecture : 53 fois citée.
Les garçons que vous connaissez parlent-ils politique devant les filles ?
Oui : 79.
Parlent-ils politique avec les filles ?
Non : 62.

ELLES aiment Camus (comme les garçons), Camus qui est « *élégant, clair, précis, français, honnête...* »

Toutes les adolescentes adorent « Les Justes », séduites d'y découvrir ce qu'elles-mêmes sécrètent à longueur de journée : des idées. Elles n'aiment pas Sartre, hochent la tête d'un air agacé lorsqu'on prononce son nom. Elles l'ont tout de même ouvert, il sent bon le soufre, puis vite refermé, déçues.

Le cœur, lui, appartient à Stendhal — ou plutôt à Fabrice et à Julien.

Et c'est normal, on lit pour s'exalter, on s'exalte sur ce qu'on espère. Qu'espèrent-elles ? Cacher Julien tout un jour dans le placard de leur chambre ? Nourrir Fabrice de baisers à travers les barreaux de la prison de leur père ? Lecture domaine secret.

Elles aiment aussi « Anne Frank », ce reflet, et « Le Petit Prince », un amour de soi. Enfin « Bonjour tristesse » — on lit beaucoup « Bonjour tristesse ». Tout le monde l'a lu. Mais c'est le livre qu'on critique, qu'on repousse le plus : « *Ça ne m'a rien laissé, ça n'apporte rien...* »

Peu importe, au fond, le sujet de leurs lectures, ce qui compte, c'est cet espace qui existe en elles et qui leur permet de donner asile à des populations de fantômes. Et la politique ? Il est entendu, admis (et même espéré dans la plupart des classes de la société) que les jeunes filles ne s'intéressent pas à la politique.

Elles veulent être « vides » pour accueillir l'époux et son inévitable panoplie d'idées, de partis pris, d'opinions.

D'ici là, elles ferment les yeux et les oreilles pour ne plus entendre que le bruit de l'attente...

La religion

Croyez-vous que Dieu existe ?
Oui : 62.
Non : 38.
Pensez-vous qu'on puisse se conduire tout à fait bien sans religion ?
Oui : 61.
Non : 17.

CERTAINS éducateurs religieux sont ravis, voici une génération où fleurissent les « sujets exceptionnels » : jeunes personnes convaincues de leurs devoirs, ardentes, disciplinées, souvent fort intelligentes, et brûlant d'une foi intense — une foi comme on n'en avait plus vu depuis longtemps. Dans les milieux ouvriers aussi, grâce aux syndicats, aux cercles, aux mouvements catholiques, la religion, loin de perdre du terrain, en a sérieusement gagné — tout cela est vrai.

Quand Hélène parle du Christ, sa

→

LE CHAUFFAGE IDEAL!

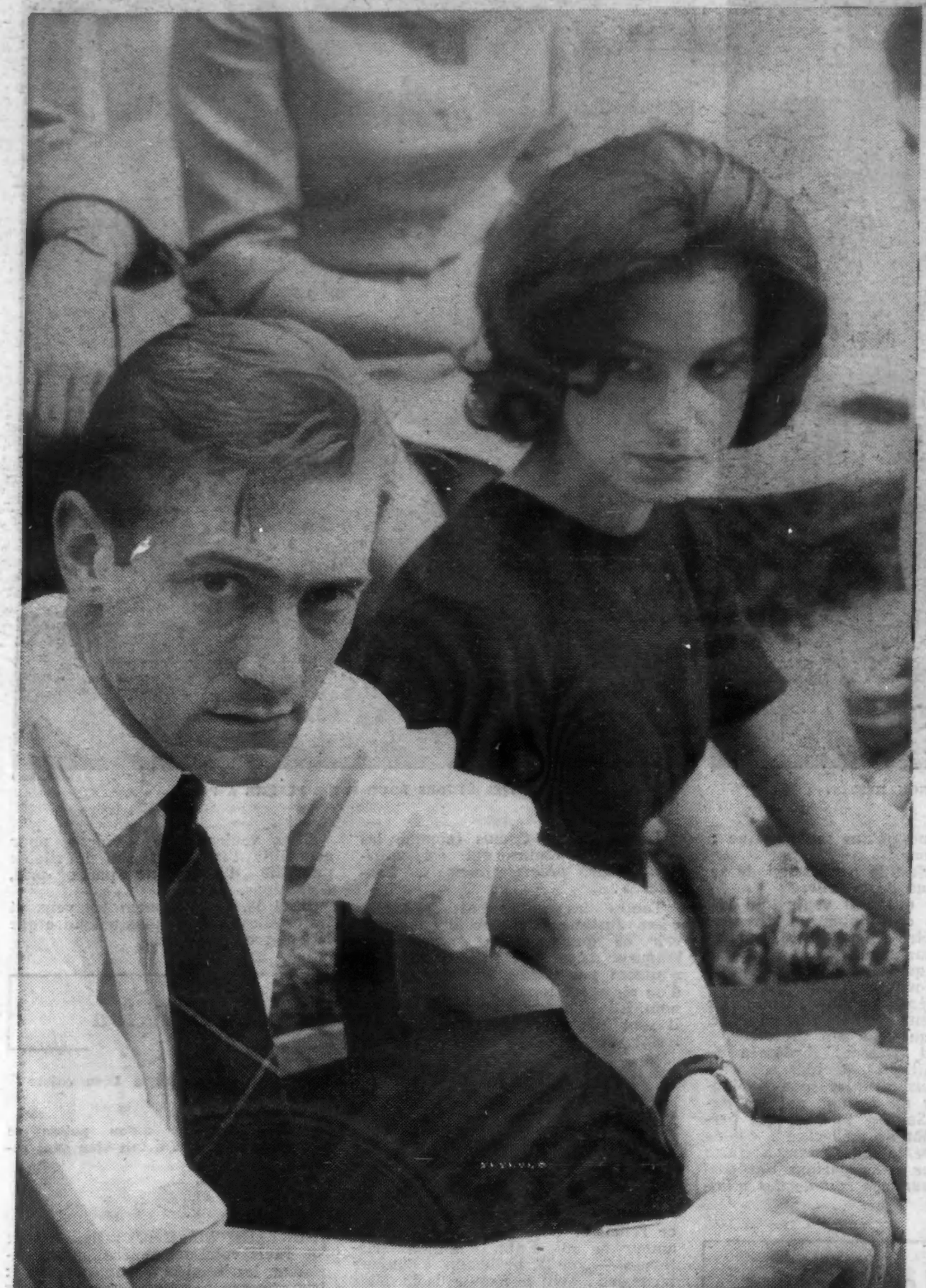
GAMME COMPLÈTE
A PARTIR DE 410 N.F. (+T.L.)

avec AIRFLAM,
calorifère à mazout.

- chauffe plusieurs pièces par circulation d'air
- si pratique, avec son réservoir incorporé sur le côté
- si propre : ni cendres, ni poussières
- si économique, avec le mazout, le meilleur marché des combustibles
- totalement silencieux et sans aucune odeur
- gai comme un feu de bois, par sa flamme visible
- présentation luxueuse

Autres fabrications : Cuisinières - Chaudières de chauffage central et générateurs d'air chaud pulsé.

Documentation : AIRFLAM, 8 Pl. de la Madeleine - Paris 8e - RIC. 89-91 - Visitez nos installations modèles


QUE VOUS MANQUE-T-IL POUR ÊTRE HEUREUSE ? — UN GARÇON. (Réalités.)

voix s'amenuise, devient limpide et désolée — le Christ est apparu sur cette terre : « *C'est une présence au cœur de la vie, comme un amour.* »

Un jeune chrétien doit se réaliser « *aussi pleinement que possible, le plus saintement aussi* ».

Qu'est-ce que cela signifie « *vivre saintement* » dans la bouche — légèrement maquillée — de cette fille en bas de soie ? qui fréquente le quartier Latin ?

Cela signifie qu'elle ne « flirte » pas — elle attend l'époux, l'unique — qu'elle donne une partie de son temps à des organisations d'aide aux étudiants — « *il faut mener une vie généreuse* » — qu'elle s'intéresse à la politique — « *mon principal souci c'est l'Algérie* ». En somme, qu'elle est à la fois protégée et animée. Le catholicisme fonctionne comme un vêtement protecteur, une chambre froide, qui permet à des êtres jeunes de traverser intacts, comme hibernés, un long tunnel d'idées bourgeoises. Et beaucoup de jeunes filles qui sentent le besoin d'une remise en question, d'un élargissement de leur espace intérieur mais n'en trouvent pas la force en elles seules ni autour d'elles, vont instinctivement vers la religion, comme on tend la main vers un levier.

Il y a entre l'adolescence, ses fois et ses convictions, une sorte de pacte : il s'agit de vêtements, de costumes qu'on essaie, qu'on emprunte, avec plus ou moins de passion et de décision, mais qu'on sait très bien, au fond de soi, qu'on ne possède pas véritablement — pas encore — pour la bonne raison qu'on ne les a pas créés, ou recréés soi-même, à sa taille, mais décrochés tout faits au grand rayon d'idées du monde.

Être une femme

Que vous manque-t-il pour être heureuse ?
Un garçon : 23.
La sécurité : 21.
Comment vous imaginez-vous à 30 ans ?
Marie-Thérèse, 16 ans, bourgeoise :
« Mariée, heureuse, riche... si on peut tout avoir. »
Françoise, 20 ans, journaliste (petite bourgeoise) :
« Calmée, comblée ou très malheureuse... pas d'intermédiaire. »
Savez-vous cuisiner ? Oui : 68.
Coudre ? Oui : 49.
Tenir une maison ? Oui : 60.
Repasser ? Oui : 58.
Nager ? Oui : 79.
Conduire ? Oui : 60.
Vous maquillez-vous ?
Oui : 78.
Depuis quel âge ?
En moyenne : 16 ans.

NOUVEAU

Ce nouveau couvercle vous permettra de **REMPLIR** et de **VIDER** votre moulin Moulinex ou Peugeot **SANS ENLEVER** ni **REMETTRE** le **COUVERCLE.** Il vous permettra en outre de verser le café moulu dans votre filtre **TRES FACILEMENT** et **SANS EN FAIRE TOMBER.** Il vous permettra enfin, avec le gobelet doseur qui le complète, de MESURER votre café en grains AVANT MOUTURE et donc de VIDER tout le café moulu SANS EN LAISSER DANS LE MOULIN.

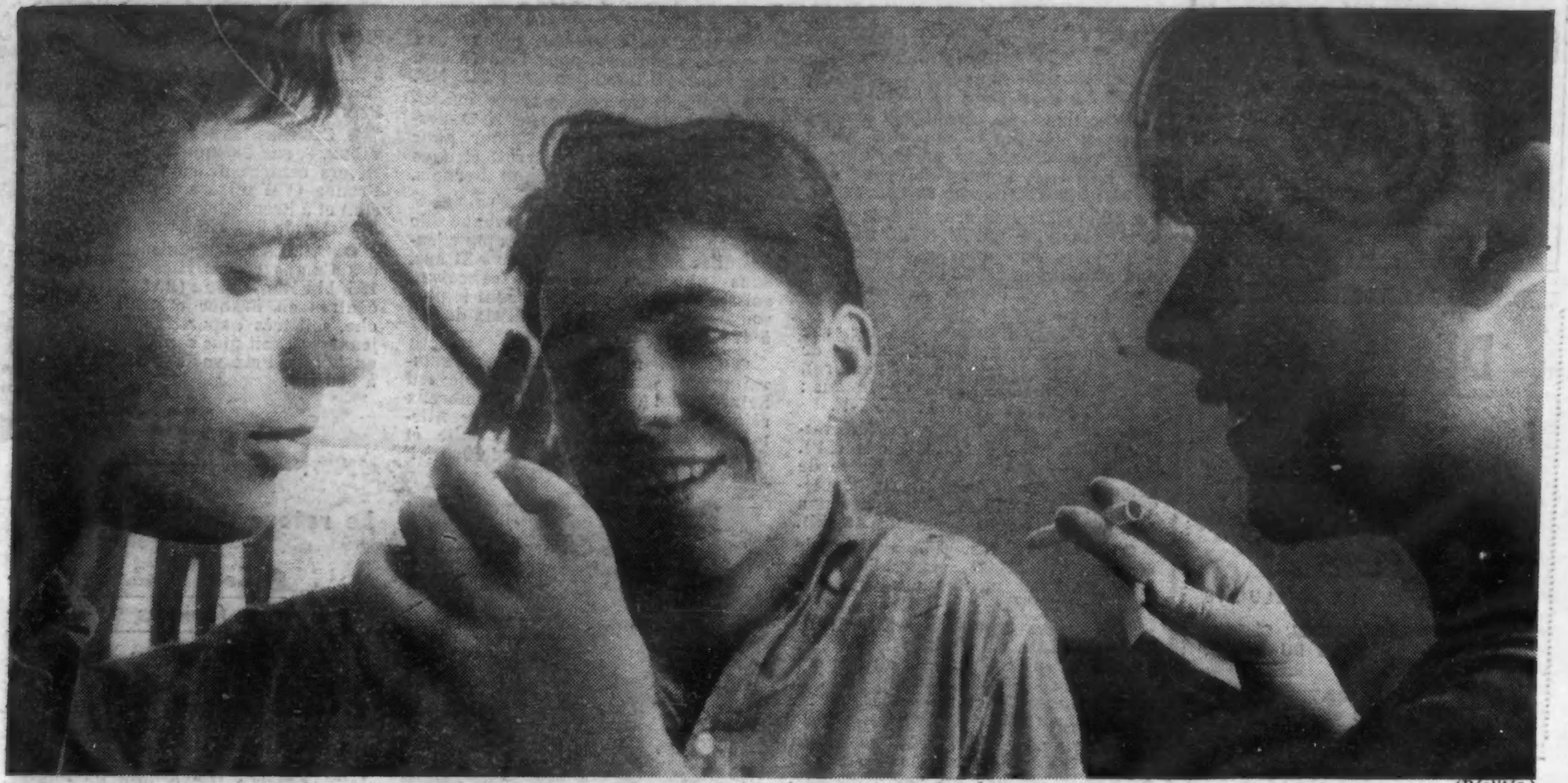
TRÈS PRATIQUE

BREVETE S.G.D.G.

Détail : Quincailliers, Electro-Ménagers, etc...
Gros : Ets A. MOURIER, 5, rue François-Gillet, Saint-Etienne (Loire).

ARCANTE
DEPOSITAIRE
Charles Jourdan
66, avenue Victor-Hugo
KLE. 95-85
ZONE BLEUE • PARKING FACILE

CHOMBERT
Fourrure Création
197, rue Saint-Honoré
(angle 16, rue Saint-Roch)
Collection d'Hiver
Présentation à 15 heures
Samedi excepté



PAS DE MEILLEURS GARDIENS, POUR LES JEUNES FILLES, QUE LEURS FUTURS JUGES. (Réalités.)

Non, en ce qui concerne l'essentiel, la fille la plus ignorante a toujours tout su...

« *Chaque époque a son port,* disait Baudelaire, *son regard, son sourire...* »

Le port des jeunes filles de notre époque ? Il faut bien le dire, c'est la liberté. Elles ne sont pas heureuses, pas toujours, loin de là. Mais les plus représentatives d'entre elles — celles qui donnent le ton — celles auxquelles on pensera lorsqu'on dira : « *En 1960, une jeune fille c'était quelqu'un qui...* », parlent et pensent librement.

Leur regard ? Maquillé comme il ne l'a jamais été, et fixe, et parfois dur.

Quant à leur sourire, y eût-il jamais d'autres sourires que des sourires de courage ?

Une découverte

Je cherchais simplement du neuf, mais j'ai fait une découverte : la bonne volonté. Une « jeune fille », quel que soit son milieu, dans mon imagination cela demeurait plus ou moins la « demoiselle » ; quelqu'un qui se défend, se protège, ou alors se jette carrément dans l'héroïsme, de toute façon la personne la plus réactionnaire et la plus farouchement individualiste de sa famille et de son groupe. Eh bien ! pas du tout : les jeunes filles d'aujourd'hui n'ont pas d'armure (ou si fragile, faite de jupons et de cold cream).

La compagnie des jeunes filles, il m'a semblé que cela n'était plus ce que c'était : un dépaysement. Elles parlent notre langue : elle savent parfaitement ce que c'est qu'un salaire, la maladie, la solitude, un homme qui oublie, qu'on oublie, le travail, le dégoût, l'impuissance. A l'âge où nous ne nous posions encore que des questions sur nous-même, elles s'en posent déjà sur les autres.

On n'emmaillote plus les pieds des Chinoises ni l'esprit des filles. Le moment est donc venu de voir si elles en ont. Cela pourrait être un amusant spectacle pour cette vieille époque — toute craquelée par la liberté — si celles qui furent longtemps les plus faibles voulaient bien oublier d'avoir peur. Pourquoi pas ? Entrons dans la nouveauté.

MADELEINE CHAPSAL.

ENFANTS

Il n'est pas trop tôt

● *Neige : les adresses et les prix pour les vacances de Noël.*

ENFIN deux ministères ont droit, cette année, aux félicitations des parents d'écoliers : pour la première fois, en effet, l'Education nationale et les Travaux publics se sont concertés et mis d'accord sur la date des vacances scolaires (du 21 décembre au 4 janvier, pour Noël). Premier résultat heureux : les organismes de vacances vont pouvoir organiser des séjours en montagne un peu plus longs pour des prix à peu près sans changement (malgré une hausse du coût de la vie de 10 % environ). En effet, grâce à l'« étalement » rendu possible par l'accord sur les dates, les groupes d'enfants pourront bénéficier des tarifs vraiment avantageux de la S.N.C.F., alors que bien souvent, les années précédentes, ils devaient payer le prix fort pour ne pas trop écourter les séjours, certains trains leur étant interdits.

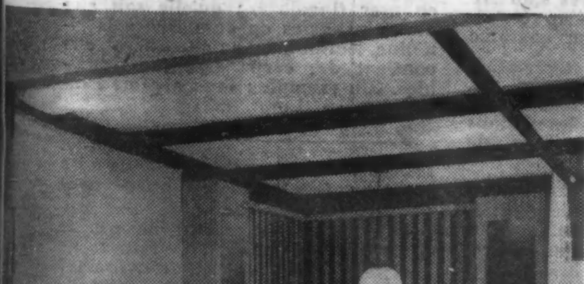
Dès cette semaine, beaucoup d'organismes prennent les inscriptions. Pourquoi si tôt, à peine un mois après la rentrée scolaire ? Parce que la demande dépasse maintenant largement les possibilités d'accueil, qui augmentent pourtant chaque année.

Mme Express ne peut évidemment pas donner une liste exhaustive de tous les organisateurs de vacances à la neige. En voici cependant auxquels les parents peuvent s'adresser dès maintenant :

Les petits

● CLUB MÉDITERRANNÉE, 8, rue de la Bourse (RIC. 78-00). Pour les parents qui partent avec leurs enfants, une formule agréable : être avec eux mais déchargés du souci de leur surveillance. Les moins de 15 ans disposent au village de neige d'Engelberg (Suisse) de moniteurs spécialisés, de classes de ski, d'une salle de séjour séparée avec « bar » et bibliothèque et d'un restaurant « junior ».

● INTER-EUROPE (Mme Fructus-Annick) 6, rue de la Chaussée-d'Antin (PRO. 45-00) : séjours à Entremont (alt. 1.000 m., Haute-Savoie), à Flumsberg-Kleinberg (1.200 m, Suisse) →



Le Bureau d'Etudes GERARD & PIERRE présente la nouvelle vague de meubles Suédois...

S'il est un domaine où l'art moderne semblait avoir pris un départ hésitant pour ne pas dire maladroit et fâcheux, c'est bien celui de l'ameublement où l'on assiste depuis quelques années à un phénomène unique dans l'histoire du mobilier.

Une nouvelle esthétique est née...

Ce style dont on ne peut nier qu'il influence actuellement toute une génération de créateurs et figure avec éclat dans toutes les manifestations internationales, est le style scandinave, et parmi les pays qui en revendiquent le Leader Ship, il y a la Suède... Les Ensembliers GERARD et PIERRE, à Paris 74, Boulevard Magenta, ont pris un grand intérêt à cette évolution des Meubles Suédois, et présentent actuellement avec beaucoup de recherche toute une sélection de modèles s'adaptant aux intérieurs actuels.

Ci-contre la salle de séjour...

A remarquer : le coin repas nettement séparé du séjour grâce à la composition de lattes de bois pour le revêtement mural, l'originalité du luminaire et la finesse des chaises en bois massif matelassé cuir noir.

Documentation sur demande. N° 1443.

L. & C.

VISON ? VOYONS WEIL

FOURRURES
4, rue Ste-Anne
(angle av. de l'Opéra)

Perles de Culture
Técla
Joailliers
2, rue de la Paix.

DESFOSSÉ
Le plus important centre d'esthétique de Paris
SAUNA FINLANDAIS
EPILATION
MASSAGES
OXYGENATION
TRAITEMENT DE LA CELLULITE
SOINS DU CHEVEU
SOINS DU VISAGE
19, AVENUE MATIGNON
ELY. 95-13 et 88-30

un chandail
en mohair chiné
ERAM
S'ACHÈTE CHEZ
GILLIO
7, boulevard Saint-Michel
PARIS

LA BIOLOGIE
AU SERVICE
DE LA BEAUTÉ
bio milk E.T.6
NETTOIE
STIMULE
REGENERE
En vous démaquillant tous les soirs, redonnez à votre épiderme l'équilibre idéal qu'il a perdu au cours de la journée
René Garraud
Lab. : 8, rue Etienne-Marcel, La Garenne
CHA. 41-08

H. Tassel
Spécialiste du
CASTOR
VISON
BREITSCHWANZ
AUX CHASSES ROYALES
65-67, avenue Victor-Hugo, PARIS

ou à Œtz (800-1.000 m, Autriche) pour 6 à 14 ans. Prix à partir de 285 NF, plus 10 NF d'adhésion au club.

● VACANCES DE NEIGE, 6, avenue Van-Dyck (CAR. 26-66), dix jours pleins à Morzine, dans un home neuf, avec initiation à l'anglais, pour 6 à 14 ans : 445 NF (voyage en couchette).

● COOK, SERVICE SCOLAIRE, 2, place de la Madeleine (OPE. 40-40) : séjour de 12 jours minimum en homes très confortables, pour 4 à 14 ans, en Haute-Savoie ou en Suisse. A partir de 534 NF.

● LE TRAIT D'UNION, 175 ter, rue Championnet (CAR. 58-21), colonie de neige à Neirivue (canton de Fribourg), pour 6 à 15 ans. Moins de 10 ans : 225 NF, plus de 10 ans : 250 NF.

● ASSOCIATION MICHEL DE MONTAIGNE, boite postale 30-14, Paris (14e). Séjour pour 6 à 16 ans au centre de neige du Château de la Clusaz (Haute-Savoie). Prix : 275,40 NF (voyage non compris, mais avec les leçons de ski).

● HAVAS JEUNES, 26, avenue de l'Opéra (OPE. 56-41), séjour à Sweizssimen (alt. 1.050 m, Suisse) ; pour 6 à 12 ans : 310 NF.

● VOIR ET CONNAITRE, 13, rue de Laborde (LAB. 54-87), séjour pour 6 à 10 ans à Lans-en-Vercors, au château des Girards. Petits dortoirs de 5 à 10 lits. Surveillance médicale assurée. Prix : 275 NF.

● CLUB DES 4 VENTS, 1, rue Gozlin (ODE. 70-25). Séjours pour 7 à 13 ans à Pouilly-Saint-Jeoire-en-Faucigny, près d'Annemasse (Haute-Savoie). Prix : 207 NF, plus le voyage.

Les moyens (8 à 14 ans)

● CENTRE TECHNIQUE DE LOISIRS, 5, avenue de l'Opéra (OPE. 82-40), organise un « village de neige des enfants » à La Maloja, près de Saint-Moritz, avec, à côté du ski, des ateliers éducatifs ciné-club d'enfants, clubs divers, théâtre de marionnettes : 330 NF.

● TOURING-CLUB DE FRANCE, 65, avenue de la Grande-Armée (PAS. 62-65). Divers centres en France et en Suisse, mixtes ou séparés, de 250 à 400 NF.

● CENTRE DE COOPÉRATION CULTURELLE, 26, rue N.-D.-des-Victoires (GUT. 70-84). Séjour pour 7 à 14 ans, ski et activités diverses, au Sappey-en-Chartreuse (alt. 1.015 m, Isère) et à Scardanal (alt. 1.200 m, Grisons). Prix : de 280 à 380 NF tout compris.

● AMICALE CULTURELLE INTERNATIONALE, 27, rue de la Michodière (OPE. 24-33). Séjour à La Beunaz (gare Evian). Hébergement en hôtel par petites chambres. Deux heures de cours de ski par jour et téléski illimité : 380 NF.

● VOIR ET CONNAITRE, 13, rue Laborde (LAB. 54-87). Séjour pour 10 à 13 ans, à Bischofshofen, près de Salzbourg, garçons et filles logés en deux chalets séparés : 280 NF.

● LOISIRS DE FRANCE, 34, rue Godot-de-Mauroy (OPE. 03-61). Séjours surveillés pour 8 à 12 ans, à Montbovon (vallée de Gruyère, en Suisse). Prix : 229 NF.

● CENTRES INTERNATIONAUX DE JEUNESSE, 23, Galerie Vivienne (CEN. 94-52). Séjours à Schoppernau (Tyrol) ou Bardonnechia (Italie). Prix : 277 et 350 NF.

● LOISIRS ET PLEIN AIR, 37, rue du Plateau, Le Kremlin-Bicêtre (ITA. 53-07). Séjours ski et repos pour 8 à 11 ans dans un chalet confortable, à Mayens-de-Sion (alt. 1.410 m, Suisse). Prix : 280 NF, leçons de ski comprises.

Les adolescents

● CENTRES INTERNATIONAUX DE JEUNESSE, 23, Galerie Vivienne (CEN. 94-52). Séjour à Parthenen (Vorarlberg, Autriche), pour 14 à 25 ans. Logement en dortoir. Prix : 280 NF, chambres privées : 310 NF.

● LOISIRS DE FRANCE, 34, rue Godot-de-Mauroy (OPE. 03-61). Séjour aux Marecottes (Suisse), pour 14 à 18 ans. Logement en hôtel-pension : 312 NF.

● CENTRE DE COOPÉRATION CULTURELLE ET SOCIALE, 26, rue N.-D.-des-Victoires (GUT. 70-84). Séjour pour 14 à 18 ans à Swendt (Tyrol) et dans deux stations de l'Oberland Bernois. Prix de 280 à 380 NF.

● HAVAS JEUNES, 26, avenue de l'Opéra (OPE. 56-41). Centres pour jeunes filles et jeunes gens jusqu'à 21 ans, dans plusieurs stations françaises, suisses ou italiennes. Logement le plus souvent en hôtel ou chalet. Prix de 309 à 474 NF.

● OFFICE DU TOURISME UNIVERSITAIRE ET SCOLAIRE, 137, boulevard Saint-Michel (DAN. 60-97). Nombreux séjours pour étudiants en France, Allemagne, Autriche, Espagne, Italie et Suisse. Prix variant autour de 300 NF selon les centres.

(Rapho.)

15 JOURS DE NEIGE A NOEL.
Plus longues, pas plus chères.

● CENTRE D'ETUDES DES VACANCES D'HIVER, 5, avenue de l'Opéra (OPE. 82-40). Chalets dans diverses stations et un village de neige en Italie comportant un ensemble de bâtiments, salles pour activités culturelles, infirmerie, etc. Prix : 330 NF.

● U.N.C.M., 45, rue Raffet (BAG. 40-94). Seize centres de montagne où il s'agit d'abord d'initier les jeunes de 16 à 25 ans au ski. Vie très sportive et collective (mais sans « corvées »). Prix de 182 à 219 NF pour quatorze jours.

● TOURING-CLUB DE FRANCE, 65, avenue de la Grande-Armée (PAS. 62-65). Divers séjours dans les stations françaises, pour 15 à 20 ans. Prix : de 250 à 400 NF.

● AMICALE CULTURELLE INTERNATIONALE, 27, rue de la Michodière (OPE. 24-33). Séjour dans les Dolomites pour jeunes à partir de 13 à 14 ans. Logement en auberges. Prix : 450 NF.

● INTER-EUROPE, 6, rue de la Chaussée-d'Antin (PRO. 45-00). Séjours pour 15 à 21 ans dans divers centres de France, Suisse et Italie. Logement en hôtel ou chalet confortables. Prix : de 375 à 562 NF.

● LOISIRS ET PLEIN AIR, 37, rue du Plateau, Le Kremlin-Bicêtre (ITA. 53-07). Deux séjours pour 12 à 17 ans à Mayens-de-Sion et à Travers (Suisse) dans des homes très confortables. Prix : 280 NF tout compris.

● CENTRES INTERNATIONAUX DE MONTAGNE, 8, rue Brémontier (MAC. 07-22). Divers centres de séjours sportifs en France (Val d'Isère, Meribel, Tignes, etc.) et à Breuil-Cervinia (Italie). Prix : à partir de 376 NF avec cours de ski.

● O.C.C.A.J. (Organisation Centrale des Camps et Activités de Jeunesse), 155, bld Haussmann (BAL. 81-11). Cinq centres en France et trois en Autriche, soit très « sportifs » (auberges de jeunesse), soit plus confortables (chalet ou hôtel). Prix variant autour de 280 à 320 NF.

BEAUTÉ

Le retour de la poudre

● *Cette année, le visage des femmes doit être transparent...*

DEPUIS quelques années, la poudre (et sa houpette) avait disparu de la panoplie de maquillage de la Française. Les nouveaux fonds de teint « mats » (Coverfluid de Rubinstein, Aubry-mat-Fluid, Ecran-mat-Fluide Lenthéric) avaient précipité sa disgrâce.

Mais cette année, elle fait un retour triomphant. Tous les visagistes en mentionnent l'importance, de nouvelles teintes sortent, les femmes exhument d'un tiroir le poudrier qui s'y ternissait.

A cela deux raisons : 1° Le teint, cette année, se porte non plus blafard, « porcelaine », mais clair. Or, seule la poudre est assez légère pour donner une impression de transparence. 2° On s'est aperçu, à l'usage, que le « compact » qui avait détrôné la poudre, était, certes, d'un emploi pratique mais desséchait à la longue les peaux un peu déshydratées. Le compact reste parfait pour les raccords sur une « aile du nez qui brille ». Il ne faut pas en abuser.

Mais qui dit poudre, dit base de poudre : Madame Express a donc jugé utile de faire un petit tour d'horizon, fard sur fard et peau par peau, afin de rendre au fond de teint... ce qui n'est pas à la crème de base.

La crème de base

Son but : protéger. Elle isole la peau du vent, du froid (par ses corps gras), en maintient l'hydratation (par ses constituants qui fixent les liquides : glycérine, glycols, sorbitol), et fait tenir la poudre.

● PEAU SÈCHE : même les très jeunes filles doivent en user (incolore) ; qu'elle soit aux huiles végétales ou animales, à la lanoline, lécithine ou au cholestérol, elle contient des corps gras indispensables. (Un exemple : Frescabel de Lancôme.)

● PEAU COUPEROSÉE : crème très grasse et isolante, à la lanoline ou à la cire d'abeille. (Un exemple : crème à la gelée royale Orlane.)

● PEAU DÉSHYDRATÉE : ne pas la saturer de graisse : crème au lait réhydratant (au cholestérol, à l'avocat). (Un exemple : crème hydratante de Chanel.)

● PEAU NORMALE : crème neutre ou peu grasse, hydratante. (Un exemple : « Skin Dew » de Rubinstein.)

Nouveau ! Le traitement
RE-NAISSANCE

Pour votre visage, Re-naissance d'Ella Baché, nouveau traitement extraordinaire en 3 produits : 1° - **Revitalisant** provoque la formation de cellules neuves et élimine les cellules desséchées par le soleil et le vent. 2° - **La crème à l'allantoine** précieux régénérateur. 3° - **Le masque Soir de Fête** qui remettra instantanément votre visage en beauté.
OFFRE SPÉCIALE : Jusqu'au 31 Décembre le traitement complet vous est offert au prix de **13,50 NF** au lieu de 23,50 NF (il ne s'agit pas d'échantillons mais des 3 produits taille normale).En vente Parf. Pharm. Coiff. Grds Mag. ou à défaut **Ella Baché**, 8, rue de la Paix, Paris. Envoi gracieux sur demande du nouveau **Guide de la Beauté.**
~~23,50 NF~~
13,50 NF

Hand Cream
de Charles of the Ritz
UNE NOUVELLE CRÈME POUR LES MAINS
Nourrissante, adoucissante, légère. Entièrement absorbée, elle donne aux mains une douceur et une souplesse incomparables.
En vente exclusivement chez les Meilleurs Parfumeurs et dans les Grands Magasins de Paris.

● **Peau grasse :** crème non grasse aux stéarates alcalins, légère, type vanishing cream. (Un exemple : Formuline pour peaux grasses d'Hubbard Ayer.)

En tout cas, choisir une crème d'action bien déterminée et se méfier des « bases » « à tout faire » pour « toutes peaux ». Elles n'existent pas : un produit même excellent ne peut en même temps pénétrer dans la peau (nourrir), rester en surface (protéger), colorer et graisser !

Le fond de teint

Son but : recouvrir l'épiderme d'un voile coloré et lisse, en masquer les imperfections. Il doit aviver le teint, non le modifier ; le choisir du même ton, mais légèrement plus soutenu que la peau ; pour bien l'étaler, employer une petite éponge humide : le poser « en mourant » vers le cou, ne pas oublier le lobe des oreilles.

● **Peau sèche :** choisir un produit crémeux et appliquer d'abord une crème de base ou un fluide hydratant. (Un exemple : Veil Radiance d'Arden)

● **Peau grasse :** préférer un produit fluide. C'est une erreur de croire qu'une couche épaisse, bien couvrante, « camoufle » un épiderme huileux : elle forme masque, et les sécrétions cutanées la font rapidement « tourner ». Vaporiser d'abord le visage à l'eau de rose et laisser sécher sans essuyer : l'eau de rose, astringente, resserre les pores. (Un exemple : crème de jour fluide de Guerlain.)

Certains produits nouveaux se disent hydratants (Sheer Genius de Max Factor) ou traitants (Ginseng coloré de Stendhal). Nous les jugerons à l'usage. Les fonds de teint « mats » ne brillent pas, comme certaines crèmes grasses, mais ils ne donnent jamais le velouté ni la douceur de la poudre. En fait, un fond de teint doit toujours être utilisé *sous* la poudre.

La poudre

Elle veloute et éclaire le teint ; en outre, elle absorbe les sécrétions grasses... et protège contre les intempéries. Elle n'abîme jamais la peau. La poudre d'amidon de riz, qui avait tendance à fermenter, n'existe plus. Les poudres actuelles sont parfaites : mélange de produits minéraux inoffensifs, parfois de soie en poudre (extraite d'ailes de papillon). A la fois adhérentes et impalpables, la micronisation (dispersion en grains extrêmement fins) les rend très légères.

Achat en commun

La poudre doit être achetée en même temps que le fond de teint : aussi proche que possible de la teinte réelle de la peau, mais un peu plus claire, pour donner du relief au visage ; plus foncée, elle forme des plaques. Attention : les tons paraissent plus soutenus dans la boîte qu'ils ne le seront sur la peau. Le soir, poudre sans trace de jaune si vous ne voulez pas ressembler à un Pierrot anémique.

La transparence recherchée cette année s'obtient en appliquant deux couches de poudre : la première plus soutenue, la seconde plus claire. Laissez bien pénétrer fond de teint ou crème avant de vous poudrer, puis absorbez le superflu avec un papier démaquillant, appliquez la poudre par tapotements, sans frotter, en commençant par le milieu du visage : front, nez, menton, parties les plus facilement brillantes, égalisez ensuite.

Dernier conseil pour les peaux très sèches et les visages un peu marqués : utiliser un minimum de poudre ; employée en trop grande quantité, elle risque en effet de s'incruster dans les rides qu'elle accentue au lieu d'estomper.

SANTÉ

La gymnastique de pause

● ***Douze entreprises françaises expérimentent une méthode nouvelle pour lutter contre la fatigue.***

De l'avis unanime, la fatigue du travailleur est devenue, à l'heure actuelle, un problème d'hygiène publique.

(Eve.)

Les ouvrières d'une usine textile a Troyes. *« Tout est souple, très souple... ».*

« Toutes les solutions qui permettent d'alléger ou de prévenir cette fatigue doivent être prises en considération », déclarait récemment un spécialiste de la médecine du travail. *« Il faut mettre en œuvre sans tarder une prophylaxie de la fatigue. Sinon, nous risquons de nous trouver rapidement en face d'un véritable désastre. »*

Dans le cadre de cette prévention — dont on parle beaucoup mais pour laquelle il existe encore bien peu de réalisations concrètes — une passionnante expérience va fêter dans quelques jours sa première année d'existence. Il s'agit de la « gymnastique de pause », introduite depuis le mois de novembre 1959 dans huit bureaux et ateliers parisiens, dans deux usines à Lille et dans un centre d'apprentissage et une entreprise de bonneterie à Troyes. C'est là que nous sommes allés voir pratiquer cette gymnastique « de décontraction » du travailleur (ses promoteurs préfèrent ce terme à celui de relaxation), qui fit ses premiers pas en France il y a trois ans, dans des circonstances que nous devons d'abord relater.

Venue du Nord

La gymnastique de pause nous est venue de deux pays nordiques : la Hollande et la Suède. Ayant appris que M. Veldkamp, qui dirigeait l'entraînement physique des P.T.T. hollandais, avait institué une gymnastique spéciale de travail et l'appliquait avec d'excellents résultats, les dirigeants français du Haut-Commissariat à la Jeunesse et aux Sports le convièrent à Paris pour faire, devant des dirigeants d'entreprise, une conférence sur sa méthode. Dans l'auditoire se trouvait M. Guerry, professeur d'éducation physique, détaché à la Chambre de Commerce de Paris. Il appliqua avec succès la méthode Veldkamp sur des jeunes gens en cours d'apprentissage au Centre des Epinettes. D'autre part, les dirigeants de la rue de Châteaudun firent venir de Suède un film réalisé sur cette gymnastique et entreprirent de le projeter aux directeurs d'un certain nombre d'entreprises (ateliers de textile, de mécanographie, etc.) dans lesquelles les problèmes de fatigue se posent de façon particulièrement aiguë. Si les directeurs se déclaraient favorables à l'expérience, le film était présenté devant le personnel. Un stage de trois semaines fut alors organisé, en septembre 1959, à Aix-en-Provence, sous la direction d'un spécialiste suédois : Mme Guiseke. Chaque entreprise intéressée y envoya trois stagiaires, un éducateur physique de métier et deux ouvriers ou ouvrières travaillant dans l'entreprise. En novembre 1959, les premières expériences de gymnastique de pause débutaient. Précisons tout de suite que la pratique de ces gestes n'a jamais été rendue obligatoire dans les ateliers où cette gymnastique est expérimentée.

Un travail minutieux

Nous arrivons au centre accéléré d'apprentissage de la bonneterie à Troyes, une demi-heure avant le moment où débute la séance de l'après-midi. (Il y en a deux par jour, le matin à 9 h. 30, le soir à 15 h. 30.) Une visite des ateliers permet d'apprécier le travail fourni par les ouvrières (il y a une immense majorité de jeunes filles). C'est un travail pénible, minutieux et délicat. Par exemple, il s'agit de coudre à la machine des bas nylon diminués. Il faut tendre les

→

Le secret de votre réussite, Monsieur, celui de votre séduction, Madame, résident avant tout dans le fait d'être bien habillé

Pour la ville et le sport

DAVIS, tailleur "pantalonnier"

vous offre une coupe au confort sans précédent, que ce soit dans ses costumes ou ses remarquables pantalons qui lui ont si justement valu sa réputation de « Maître pantalonnier ».

Taillés sur mesures, avec deux essayages, dans les plus riches draperies anglaises et françaises, vous bénéficierez de la garantie :

« Usage, Elégance, Confort »

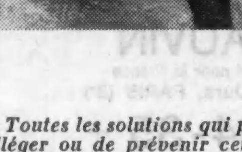
à des conditions exceptionnelles d'inter-saison

DAVIS, 17, rue de la Banque (2e)

Métro : Bourse

Cahors

11-13, Bd St-Michel, Paris



Collection Automne 60

Nylon, coton traité, avec gorge apparente. Ses nouveaux cols. Procédé Amblifix. En 3 longueurs de manche. Signé AMBASSADEUR

C'est votre papier à lettres

QUI VOUS REPRÉSENTE

Faites-le exécuter
en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE

★

IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e

Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

DUPLICATION *Fordigraph*

économique, facile et rapide de textes, tableaux ou dessins
dactylographiés ou manuscrits, par un original : papier et carbone
300 exemplaires en plusieurs couleurs

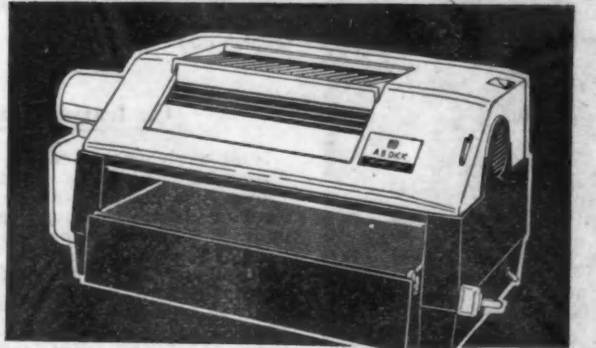
Modèle « 100 »

automatique

Demandez un essai

EUROMÉCA s. a.
5, rue de Chantilly, IXe - TRUdaine 78-35
SICOB - Stand 4 E 661

LA PREUVE *par la* COPIE!



A·B·DICK photocopie tout :

TOUT ce qui est imprimé, dactylographié, manuscrit, dessiné, photographié, tiré au duplicateur (feuilles volantes ou pages reliées)...

TOUTES les couleurs d'encres, de crayons, de stylos à bille de toute origine, de rubans machine...

ET ses copies sont d'un noir intense permanent, sur un fond franchement blanc : plus de copies brunes, jaunâtres, fades, illisibles.

A·B·DICK = copies totales et durables !

Démonstration gratuite et sans engagement :

Y. A. CHAUVIN
Concessionnaire exclusif pour la France
4 bis et 6, rue aux Ours, PARIS (3e)
TURbigo 84-35 +

8.303

Demandez la CARTE-TEST A·B·DICK/YAC

deux côtés du bas, qui ont tendance à se rouler, en mettant bien en face les points de repère pour le talon ou le mollet. Le corps est souvent mal placé devant la machine, le dos voûté, la tête penchée d'un côté. Le travail des remmailleuses qui réparent les accidents de fabrication est encore plus délicat.

Se décontracter

Trois heures trente. Dans un bureau au rez-de-chaussée on place devant la grille de l'interphone le magnétophone qui va retransmettre dans cet atelier la leçon du jour, enregistrée par la monitrice sur une musique adaptée à chaque service. Près de leur métier, les jeunes filles se lèvent. Elles ne quittent pas l'atelier. Les mouvements de la gymnastique de pause ont été étudiés de façon à pouvoir être exécutés sur place. La monitrice se met en face d'elles, pour faire en même temps qu'elles les mouvements. Ceux-ci doivent rectifier les mauvaises attitudes entraînées par la position assise, décontracter la tête, les bras, les jambes et les doigts. Reposer, en un mot, le corps tout entier.

« Exercice de nuque », annonce la monitrice. La tête tourne à droite, à gauche, puis retombe sur le cou comme un paquet de sable. Les yeux sont fermés. La musique accompagne les rotations. Pieds réunis, voici les exercices des mains. On plie et on détend les doigts un à un, puis les agite dans des gestes rappelant les gestes des enfants quand ils veulent imiter un oiseau en vol.

— *N'oubliez pas que tout est souple, très souple,* répète la monitrice.

— *Laissez bien aller votre corps à droite puis à gauche,* conseille-t-elle pour l'exercice suivant.

— *Regardez bien votre main qui monte,* précise-t-elle quand c'est le bras qui doit s'élever au-dessus de la tête. Les jeunes filles répètent les gestes avec intérêt et même avec une certaine grâce. Certaines avec nonchalance : ce sont toujours celles qui travaillent le moins bien et ce dans tous les ateliers. Les deux choses sont toujours liées.

(Eve.)

9 H. 15 : TRAVAIL. 9 H. 30 : GYMNASTIQUE.
Sans quitter les ateliers.

« Cela repose »

Du centre d'apprentissage nous passons à l'usine. Les séances ont lieu à l'extérieur quand le temps le permet. L'atmosphère des ateliers est suffocante, on comprend que les ouvrières éprouvent le besoin de s'aérer. Nous assistons à la leçon. Elle est plus compliquée. Ces femmes ont un an d'entraînement. A côté des exercices de décontraction, il y a des figures qui ressemblent à des pas de danse, les mouvements sur la pointe des pieds, des lancés de jambe sur un accompagnement musical très réussi. Il y a des ouvrières de cinquante, soixante ans. « *Ce sont les plus assidues,* nous dit la monitrice. *Certaines sont si contentes des résultats de leur gymnastique qu'elles refont les mouvements chez elles, le samedi et le dimanche.* »

Toutes les ouvrières que nous avons interrogées se déclarent ravies.

« Cela repose », disent-elles. *« Je me sens moins nerveuse, le soir, quand je rentre à la maison »*, nous dit une des « seniors ».

Ces phrases suffisent à justifier l'expérience. Diminuer la peine de ceux qui travaillent, prévenir leur nervosité, empêcher si possible le drame de la fatigue, tel est le but de la gymnastique de pause. Il semble qu'elle y ait réussi. Quand on l'a vue fonctionner, on souhaite qu'elle se généralise (1).

(1) Un nouveau stage doit être organisé à Joinville du 28 novembre au 3 décembre.

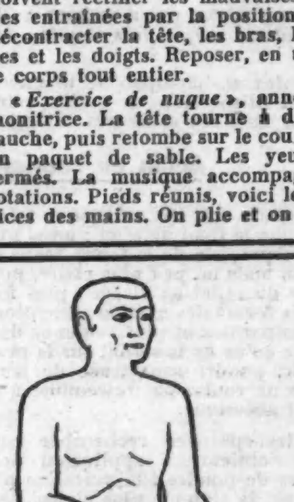
Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 85-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

AU SICOB,
VOUS NE LE VERREZ PAS!

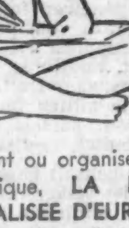
et pourtant,
vieux de 50 siècles,
le scribe est toujours présent au bureau



Scribe ou secrétaire,
quelqu'un note votre pensée pour la transcrire... avec tous les inconvénients que comporte ce « relais » humain : temps perdu, risques d'erreurs à la prise de dictée ou à la transcription ; impossibilité de dicter en l'absence du « scribe... », affolement des périodes de pointe...
Alors, puisque vous êtes un homme du 20e siècle, renoncez à des méthodes surannées, adoptez la machine à dicter, toujours présente, fidèle, rapide, prête à prendre et à redire sans défaillance tout ce que vous avez à noter ou à faire écrire.

Pour vous équiper personnellement ou organiser un central magnéto-dactylographique, LA PLUS IMPORTANTE MAISON SPECIALISEE D'EUROPE met à votre disposition ses services d'installation et d'organisation ; des Ingénieurs-Spécialistes vous aideront à choisir, parmi les grandes marques européennes, celle qui convient le mieux à votre problème particulier.

Au SICOB - Stand 3 E 553



PARKING
PLACE VENDOME

LA MAISON DU MAGNÉTOPHONE
9 RUE DE LA PAIX PARIS 2e TÉL. RIC. 73-29

ENQUÊTE

LES « COLS BLANCS » ET LES MACHINES

Il nous a paru intéressant, au moment où se tient à Paris le 11e Salon international de l'équipement de bureau (jusqu'au 23 octobre, Palais du C.N.I.T., rond-point de la Défense), d'interroger les « Français en col blanc » sur leurs conditions de travail. Voici les résultats d'un sondage d'opinion effectué auprès des employés de bureau de la région parisienne (1).

Estimez-vous que les conditions matérielles de travail dans votre bureau sont bonnes, moyennes ou mauvaises ?

Bonnes	38 %
Moyennes	43 %
Mauvaises	19 %

Vous personnellement, dans votre travail au bureau, êtes-vous gêné ou n'êtes-vous pas gêné par le bruit, le manque de place, un matériel trop vieux ?

Le bruit :

Gêné	39 %
Pas gêné	54 %
Pas d'opinion	7 %

La place :

Gêné	37 %
Pas gêné	57 %
Pas d'opinion	6 %

Le matériel :

Gêné	33 %
Pas gêné	58 %
Pas d'opinion	9 %

Le responsable des achats dans votre bureau, pour l'achat de votre matériel : bureaux, classeurs, machines, etc., devrait-il, à votre avis, tenir plus compte de vos suggestions ou tient-il suffisamment compte de vos suggestions ?

Suffisamment	39 %
Pas suffisamment	36 %
Pas d'opinion	25 %

A votre avis, les progrès techniques dans l'équipement de bureau rendent-ils chaque année vos conditions de travail plus agréables, moins agréables ou ne changent rien ?

Plus agréables	52 %
Moins agréables	4 %
Ne changent rien	29 %
Pas d'opinion	15 %

(Sondage effectué par l'Institut Plans et Etudes Cambessédès.)

(1) Selon les données de l'Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques, l'ensemble des salariés de la Seine travaillant dans des bureaux se répartit de la façon suivante : 1° par sexe : hommes, 51 %, femmes, 49 % ; 2° par secteurs d'activité professionnelle : secteur public, 39 % ; secteur privé, 61 %.

Ces données ont été respectées pour l'échantillonnage des personnes interrogées.

DOUBLE EXPOSITION

★ Au Salon du Bureau
AIGLE vous présente ses dernières créations.
★ 51, rue Vivienne,
entre la Bourse et les Boulevards
AIGLE expose sur 2.200 m2 la totalité de sa production.
800 modèles métal ou bois
Parking dans le hall
Meubles AIGLE 51, rue Vivienne. - PARIS 2e
GUT. 44-26 +
SICOB - Stand 3 A 250

la nouvelle machine à écrire
JAPY STYLE
racée,
rapide,
robuste,
est en vente :

S.I.C.O.B. Niveau 4 - Zone F Stand 662

LE HASARD EST MAUVAIS CONSEILLEUR

Le 13 octobre s'est ouvert le Salon international de classement et d'équipement de bureau, plus communément appelé SICOB. 350 exposants, 42.000 m2, à travers lesquels quelques centaines de chefs d'entreprise, représentant deux millions de Français « employés de bureaux », vont errer, à la recherche des machines idéales qui leur permettront d'avoir toujours une comptabilité parfaitement bien tenue, un courrier impeccable, un classement rationnel, un personnel détendu.

Le temps n'est plus où les « ronds-de-cuir », aux prises avec d'interminables additions (la plupart du temps inexactes), excitaient la verve des humoristes. Aujourd'hui, rien de plus rationalisé, de plus élaboré, de plus fonctionnel, que le « bureau ». A condition, bien entendu, que son aménagement ne soit pas le résultat d'une succession de hasards — ce qui, malheureusement, est souvent le cas. Une enquête statistique a en effet prouvé que 60 % des achats de matériel de bureau se faisaient sans plan d'ensemble, sans organisation préalable et sans motivation sérieuse.

Affaire de spécialiste

On regarde souvent avec un peu de commisération le malade qui, sur la foi de tel ou tel conseilleur, achète un médicament sans consulter le médecin. Personne, pourtant, ne crie au fou, lorsqu'un homme d'affaires, homme sensé par excellence, achète, au hasard, quelques machines qui vont lui coûter très cher et ne serviront à rien, alors que le même investissement, fait avec plus de discernement, aurait pu être parfaitement rentable.

La mise en place d'une comptabilité mécanisée, en particulier, est l'affaire du spécialiste. Ce spécialiste existe et possède maintenant des bureaux à Paris (28, place Saint-Georges). Il s'agit d'une firme d'origine suisse, la Definitiv Kontroll System, S.A. française. Definitiv Kontroll System ne fabrique aucun matériel, mais sélectionne le matériel fabriqué par d'autres firmes, après des essais extrêmement rigoureux. Il arrive fréquemment qu'à la demande de ses experts, certaines machines soient modifiées d'une façon qui les rendra plus fonctionnelles.

DEUX SERVICES « DEFINITIV »

- **Un service pré-vente : sur simple coup de téléphone à TRU. 14-53, un technicien vous conseillera et vous expliquera de quelle façon, en vertu des nouvelles lois fiscales et du plan comptable, vos achats de matériel à crédit seront en grande partie amortis avant d'être complètement payés.**
- **Un service après-vente réel... et efficace.**

Elles répondent toutes aux cinq critères essentiels d'un bon matériel : robustesse, souplesse, rapidité, sécurité, fonctionnement silencieux.

Il suffit au profane de visiter le hall d'exposition de Definitiv Kontroll System pour être émerveillé. Quoi de plus fascinant qu'une machine électronique, fonctionnant seule, calculant le montant des factures, ajoutant les taxes et déduisant l'escompte, à une rapidité hallucinante, tandis que la manipulatrice, parfaitement décontractée, se contente d'effleurer quelques touches du bout des doigts ? (Deux heures d'apprentissage suffisent.) Ajoutons qu'aucune erreur n'est possible : dans ce cas, le clavier se bloque. Toutes les machines comptables sont d'ailleurs étudiées de façon que l'élément « écriture » soit commandé par l'élément « calcul ». Selon les techniciens, cette présentation est la seule à offrir une garantie suffisante pour rendre inutiles les vérifications postérieures.

Bien entendu, Definitiv Kontroll System ne sélectionne pas uniquement des machines à facturer, et présente également des classeurs extrêmement perfectionnés, toutes les variétés de positionneuses comptables simples ou à totalisateurs multiples, etc.

Le facteur esthétique joue un rôle important dans la sélection, et tous les ensembles vendus sous la marque DKS répondent aux données les plus modernes ; lignes nettes et harmonieuses, coloris étudiés pour leur effet relaxant, tout concourt à donner une impression de calme et de confort.

Ajoutons enfin que cette firme ne se contente pas de vendre des machines sous le label « Definitiv ». Ses spécialistes viennent sur place étudier les problèmes que pose la « mécanisation » d'une entreprise (souvent en accord étroit avec l'expert-comptable ou le conseil en organisation). Ainsi, rien n'est laissé au hasard et la solution proposée par Definitiv Kontroll System ne pourra être que la plus rationnelle, la plus rentable, et... la plus définitive.

UN MATERIEL AMORTI AVANT D'ETRE COMPLETEMENT PAYE.
Le temps n'est plus aux ronds-de-cuir.

COMMUNIQUE

A voir, à écouter, à savoir

● cinéma

NOUVEAU

Le Mirage de la vie : avec Lana Turner, en blanc, en noir et en couleurs, les déchirements de l'amour maternel. Une heure de niaiserie, une demi-heure de larmes. (*Floride, PRO.* 63-40.) (Voir la critique de Françoise Sagan, p. 40.)

La Chute d'un caïd : du prince de la « série B », Budd Boetticher, un petit « Scarface » qui réjouira les amateurs. (*Triomphe, BAL.* 45-76.) (Voir la critique de Pierre Billard, p. 40.)

Un Français a Moscou : le nouveau Kinopanorama : de Moscou à Samarcande. (*Kinopanorama,* FON. 50-50).

L'Intendant Sansho : du grand réalisateur japonais Kenji Mizoguchi, un conte cruel et poétique des temps féodaux. (*Studio Etoile, ETO.* 13-93.)

Les Corps sauvages (Look back in anger) : l'histoire d'un jeune Anglais « en colère ». Un film franc et dénué de conventions. (*Cinéma d'Essai Caumartin, OPE.* 81-50.)

La Garçonnière : une amère satire de la vie américaine, qui se termine dans l'attendrissement. Un grand comique : Jack Lemmon, et un prix d'interprétation à Venise : Shirley MacLaine. (*Mercury, BAL.* 75-90.)

Le Milliardaire : Marilyn et Montand dans le film tant attendu de George Cukor. Tous les ingrédients d'une bonne mayonnaise. Mais elle n'a pas pris. (*Ermitage, ELY.* 15-71.)

L'Avventura : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Vendôme, OPE.* 97-52 *; Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Ben-Hur : 3 h. 50 de spectacle sur écran géant, location 14 jours à l'avance. Attention aux enfants émotifs. (*Gaumont-Palace, EUR.* 72-21.)

Le Voyage en Ballon : un pays nouveau, étonnant : la France, vue du ciel. (*Marbeuf, BAL.* 47-19.)

Et mourir de plaisir : le nouveau Vadim. De merveilleuses images illustrant une habile histoire de vampire. Avec Annette Vadim, Elsa Martinelli et Mel Ferrer. (*Marivaux, RIC.* 83-90 *; Colisée, ELY.* 29-46.)

Jamais le dimanche : une excellente comédie américaine, tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prostituée sans soucis. (*Avenue, ELY.* 49-34 ; *Lord Byron, BAL.* 04-22.)

RECENT

Liaisons secrètes : l'adultère en Californie. Kim Novak amoureuse et coupable. (*Reflets, GAL.* 99-91.)

A bout de souffle : de Jean-Luc Godard. Le film dont on a le plus parlé cette année. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse. (*Globe, BOT.* 47-56.)

L'Amérique insolite : vue par la caméra indiscrète de François Reichenbach. (*Bergère, PRO.* 77-58 ; *Régent, MAI.* 40-40.)

Le Dernier Rivage : Ava Gardner vivant la fin du monde par la guerre atomique. Le spectacle est dans la tête du spectateur autant que sur l'écran. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

Les Chemins de la haute ville : un film anglais audacieux et libre. Simone Signoret, amoureuse émouvante, y a gagné un Oscar. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

Mon Oncle : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Strasbourg, PRO.* 20-00 ; *Denfert, ODE.* 00-11.)

Le Cri : dans une Italie insolite et glacée, une histoire désespérée racontée par Antonioni. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

Plein Soleil : trois jeunes gens et la mer d'Italie. Une histoire policière presque trop bien contée par René Clément. (*Imperator, OBE.* 11-18 ; *Voltaire Gaumont, ROQ.* 65-10 ; *Reuilly, DOR.* 64-71 ; *Maine, SUF.* 06-96.)

Ascenseur pour l'échafaud : premier étage de l'ascension cinématographique de Louis Malle. (*Bonaparte, DAN.* 12-12.)

Le Grand Chantage (Sweet smell of success : Tony Curtis et Burt Lancaster dans une virulente satire de la presse à scandale new-yorkaise. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du Rififi chez les hommes ». (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

ANCIEN

La Dame sans camélias : une « avventura » à Cinecitta. Un Antonioni de 1953 inédit en France, avec Lucia Bosé. (*Pagode, INV.* 12-15.)

La Ruée vers l'or : 1925. Charlot à l'état pur, drôle et poignant. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

Senso : 1954. Une passion fatale dans l'Italie en lutte pour son indépendance. Un film d'une somptueuse beauté, de Visconti. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

Riz amer : 1949. Parmi les « mondines » de la plaine du Pô, une inconnue qui deviendra Silvana Mangano. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

L'Ombre d'un doute : 1943. De tous ses films, celui que Hitchcock préfère. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

Hellzapoppin' : 1947. La quintessence du burlesque délirant. (*Noctambules, ODE.* 42-34.)

Alexandre Newski : 1938. D'Eisenstein, musique de Prokofiev. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

Les Contes de la Lune Vague : 1953. Esotérique chef-d'œuvre de Mizoguchi. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04.)

● théâtre

Cher Menteur : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.-B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*)

Comme tu me veux : Pirandello dans un jeu de miroirs et d'échos. Danièle Delorme sensible et émouvante. (*Studio Champs-Elysées.*)

La Logeuse : un fait divers transposé par Audiberti jusqu'aux extrêmes limites de l'absurde. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

Genousie : la première pièce de René de Obaldia. De l'humour et de la poésie. (*T.N.P. Récamier.*)

Impasse de la Fidélité : Patachou dans une comédie musicale d'Alexandre Breffort. Une sorte de « remake » d' « Irma la Douce ». (*Ambassadeurs.*)

L'Idiote : une gentille comédie policière de Marcel Achard. Une merveilleuse interprète : Annie Girardot. (*Antoine.*)

Les Glorieuses : Roussin s'attaque, en vers, aux femmes d'auteur abusives. (*Madeleine.*)

Paques : un grand Strindberg. Un spectacle pauvre de moyens, mais riche de substance. (*Poche-Montparnasse.*)

Le Balcon : dans une « maison d'illusions », le magicien Jean Genet. (*Gymnase.*)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

La Petite Datcha : de V. Chvarkine, adaptation de Georges Soria pour le texte, de Paul Misraki pour la musique. Créé à Moscou en 1934, un essai gentillet de coexistence pacifique et musicale entre la fleur bleue et la faucille rouge. (*Daunou.*)

Un raisin au soleil : scènes de la vie familiale chez de braves, pauvres nègres de Chicago. Un grand sujet, traité à travers un réalisme un peu trop quotidien. (*Comédie Caumartin.*)

● télévision

Jeudi 20 octobre, a 21 h. 40 : « En français dans le texte », de Louis Pauwels, Louis Feller et Jacques Mousseau. Au programme : Daumier, Renoir aux Colettes, Kléber Haedens et la nouvelle littérature.

Samedi 22 octobre, a 21 h. 30 : « Ciné-panorama », de François Chalais et Frédéric Rossif, avec une interview de J.-C. Brialy à propos du prochain film de Chabrol : « Les Godelureaux ».

Dimanche 23 octobre, a 21 h. : « La Grande Bretèche », d'après la nouvelle de Balzac, avec Françoise Christophe, Jean-Marc Bory, etc.

Lundi 24 octobre, a 21 h. 35 : « Le Langage », d'Igor Barrère et Etienne Lalou, en direct de la Salpêtrière. Cette émission sera consacrée aux « troubles de la parole ».

Mardi 25 octobre, a 20 h. 30 : « Un homme supérieur », pièce de Paul Bodin, avec Robert Arnoud, Bernard Dhéran, Danik Patisson, etc. Réalisation : Georges Folgoas.

Mercredi 26 octobre, a 21 h. 30 : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

● expositions

Goya : les grandes suites de ses gravures au complet et en premier tirage. (*Gaveau, 45, rue La Boétie.*) (Voir p. 41 la rubrique de Jean-François Chabrun.)

Utrillo et les peintres de la banlieue : un rassemblement de toiles qui vaut le déplacement. (*Musée Roybet,* 178, *bd Saint-Denis, Courbevoie.*)

Emile Bernard : l'œuvre trop peu connu de l'animateur de l'école de Pont-Aven. (*Maison de Van Gogh, Auvers-sur-Oise.*)

Albert André : un très bon peintre du XX[e] siècle naissant. (*Guiot, 7, rue La Boétie.*)

Brandani : surréalisme pas mort. (*Norval,* 14, *rue des Beaux-Arts.*)

Carrega : autour des oiseaux et des plages, d'excellentes compositions où s'harmonisent en liberté l'espace et le mouvement des formes. (*A.G.,* 32, *rue de l'Université.*)

Chen Pao-chi : peintre de grand talent, une descendante de l'empereur Chiang-long part à la conquête de la Gaule. (*Cigaps,* 134, *rue Vercingétorix.*)

Fandos : une mystérieuse et poétique luminosité. (*Galerie Hautefeuille,* 3, *rue Hautefeuille.*)

Hundertwasser : un tempérament obstinément hors série. (*Cordier,* 29, *rue Guénégaud.*)

Klein : les dernières œuvres d' « Yves le monochrome », prince de la peinture absolue. (*Rive Droite,* 23, *fg Saint-Honoré.*)

Kujawski : la fureur et l'enthousiasme à l'état pur. (*Flinker,* 34, *rue du Bac.*)

Linner : voici un peintre de tempérament romantique et d'expression moderne dont on reparlera. (*Legendre,* 31, *rue Guénégaud.*)

Lecoultre : de l'humaine réalité des fantômes qui naissent au cours d'intéressantes opérations d'alchimie picturale. (*Berri-Lordy,* 4, *rue des Beaux-Arts.*)

Masurovsky : magie du trait patient et passionné. (*La Hune,* 170, *bd Saint-Germain.*)

Ubeda : l'ardente et austère grandeur de la vieille Castille. (*Drouant,* 52, *fg Saint-Honoré.*)

● concerts

Samedi 22 octobre, a 10 h., et dimanche 23 octobre, a 17 h. 45 : Société des Concerts du Conservatoire : après un triomphe remporté à Bayreuth, Lorin Maazel dirige des pages de Wagner, Brahms et Strauss. (*Th. des Champs-Elysées.*)

Lundi 24 octobre, a 21 h. : Gala des Nations Unies : l'orchestre japonais de la N.H.K. Au programme, des œuvres de Roussel, Hugo Wolf, Chopin, Mahler et Beethoven. En solistes : Dietrich Fischer-Dieskau et Maurizio Pollini. (*Salle Pleyel.*)

Mardi 25 octobre, a 21 h. : second concert de l'orchestre de la N.H.K. sous la direction de Hirozuki Iwaki. On attend avec curiosité l'exécution de deux œuvres japonaises composées par Michio Mamiya et Toshiro Mayuzumi. (*Salle Pleyel.*)

Mercredi 26 octobre, a 21 h. : musique symphonique espagnole avec l'Orchestre national de Madrid conduit par Rafael Fruhbeck de Burgos. (*Salle Pleyel.*)

GALERIE MARCEL GUIOT
7, rue la Boëtie (8e) - ANJ. 58-20
ALBERT ANDRÉ
(1869 - 1954)
Du 19 octobre au 10 novembre

GALERIE DE FRANCE
3, faub. Saint-Honoré
PARIS - 8e
MARYAN
œuvres récentes

Galerie ANDRE WEIL
SIMAK
26, avenue Matignon

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
ARP
Sculptures et tapisseries récentes

Galerie du DRAGON
PETLIN
19, rue du Dragon

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
PICASSO - LÉGER - MIRO
DUBUFFET - WOLS - LANSKOY
Weichberger

GALERIE RAYMOND DUNCAN
31, rue de Seine - 6e
Walter MENSCH
Gouaches
15 au 28 octobre

LUCIEN DURAND - 19, r. Mazarine (6e)
SELIM
octobre - novembre

Galerie KARL FLINKER
KUJAWSKI
PEINTURES - GOUACHES
34, rue du Bac - 18 oct.-5 nov.

Galerie H. LE GENDRE
31, rue Guénégaud (6e) - DAN. 20-76
CARL LINER
PEINTURES RECENTES
19 octobre - 12 novembre

Le peintre JEROME
vient de faire une importante exposition personnelle à la Galerie FELIX VERCEL, Madison Avenue 63th Street à New-York.

LOUIS CARRE
10, avenue de Messine
EURope 50.50
Borès - Delaunay - Duchamp-Villon - Estève
Gilioli - Gromaire - Hartung - Kupka - Lanskoy
Lapicque - Léger - Moser - Pougny - Schneider
Soulages - Staël - Villon

Galerie JEANNE BUCHER
AGUAYO - CHELIMSKY - FIORINI
LOUTTRE - MIHAILOVITCH - MOSER
NALLARD

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
CORNEILLE
PIGNON
Paul REVEL
PEINTURES - DESSINS - LIVRES ILLUSTRES

SIMONE HELLER
33, rue de Seine - PARIS (6e)
LABELLIE
14 octobre - 31 octobre

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg Saint-Honoré - PARIS
DUNOYER DE SEGONZAC

Galerie GOLDSCHMIDT et Cie
171, boulevard Haussmann
JOSÉ CHARLET
PEINTURES - SCULPTURES - 21 octobre-4 novembre

GALERIE SAINT GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-07
BAROUXH
19 octobre - 12 novembre

Galerie MAEGHT
BAZAINE - BRAQUE - CALDER - CHAGALL
CHILLIDA - FIEDLER - GIACOMETTI - KANDINSKY - LEGER - MIRO - PALAZUELO
TAL COAT - UBAC

bissier
du 6 octobre au 6 novembre
chez daniel cordier - paris

JAPON

L'empire de la violence

● ***L'assassinat du chef de la gauche japonaise, l'homme - locomotive, Inejiro Asunama, fait redécouvrir un Japon féroce.***

LA semaine dernière, à Tokyo, au beau milieu d'un meeting, devant des milliers de participants et sous les yeux de millions de téléspectateurs, M. Inejiro Asunama, président du Parti socialiste japonais, était assassiné par un étudiant extrémiste de 17 ans. Ce meurtre sans précédent d'un homme politique, idole populaire de la lutte contre le conservatisme, enfonce un peu plus le Japon dans le déferlement de violences qui se succèdent depuis le début de l'année...

● 16 JANVIER : M. Kishi, Premier ministre, libéral, se dispose à partir pour Washington signer le traité de défense sino-américain. Sept cents étudiants se couchent sur son passage à l'aérodrome de Haneda afin d'empêcher son départ. Bagarres...

● 27 AVRIL : les mêmes groupes d'étudiants, renforcés par les syndicats, organisent une manifestation monstre à Tokyo aux cris de : « *Suivons l'exemple coréen, renversons le gouvernement !* »

● 23 MAI : un Parlement tronqué ratifie hâtivement le traité nippo-américain de défense. La foule marche sur la Diète...

● 18 JUIN : le conseiller socialiste Kawakami reçoit un coup de couteau à l'épaule.

● 20 JUIN : aux cris de « Kishi fait hara-kiri ! », étudiants et syndicalistes manifestent à nouveau et décident de s'organiser pour une résistance active.

● 15 JUILLET : le Premier ministre Kishi est blessé de deux coups de poignard dans la cuisse, démissionne et est remplacé par M. Hayato Ikeda, conservateur comme lui, qui a surtout la charge d'organiser les prochaines élections générales de novembre...

Bref, manifestations, bagarres, incidents, violences, incendies se multiplient. Quelles sont les forces qui s'opposent et pourquoi ? Où va le Japon ? Ces questions, les Japonais eux-mêmes et les diplomates étrangers présents à Tokyo se les posent avec angoisse.

Zengakuren et Sohio

Deux noms de mouvements reviennent d'abord en permanence tant dans la presse qu'à la radio, deux noms mystérieux aux oreilles occidentales : « Zengakuren » et « Sohio ».

Qu'y a-t-il sous ces mots ? Le « Zengakuren », c'est la ligue des étudiants. Sa naissance remonte aux beaux jours de la toute-puissance de l'empire nippon, en 1922. Il groupe aujourd'hui plus d'un million de Japonais, étudiants d'abord, bien sûr, mais aussi lycéens, instituteurs, professeurs, journalistes, écrivains, etc.

L'ardeur de ce mouvement, la force de démonstration dont il est capable est un sujet d'étonnement permanent pour les Européens. Toujours prêts à descendre dans la rue, les militants du « Zengakuren » ne participent pas moins à des réunions d'études dans les écoles, les lycées, les usines, les bureaux où leur action se rapproche parfois des cellules communistes, sans toutefois s'identifier à elles...

« Sohio », c'est le prolétariat nippon : il s'agit d'un mouvement constitué par l'association de 22 syndicats, qui réunit près de 4.000.000 d'adhérents. Cette vaste union est la base électorale la plus solide du parti socialiste japonais, qui tient tête aux conservateurs, encore majoritaires à la Diète.

Comme le répétait M. Asanuma, surnommé « l'homme-locomotive » de l'opposition, le programme politique de Sohio tient essentiellement en un slogan : « Libérons le Japon du joug américain et travaillons avec la Chine ». C'est ce programme qui a coûté la vie au président socialiste, mais Sohio demeure et avec lui les possibilités de l'action directe et de la grève.

La marmite

C'est que la base d'action de l'opposition est solide. Ses revendications économiques et sociales traduisent d'abord les difficultés nées des bas salaires, du chômage, des problèmes quotidiens qui se posent à la majorité du peuple japonais. Ces objectifs ont naturellement des implications en politique étrangère : la paix, le neutralisme, gage du progrès social. Les conséquences du drame d'Hiroshima, de la défaite, de l'antimilitarisme qui en a résulté ne sont pas près d'être effacées.

(Keystone.)

INEJIRO ASUNAMA.
Le slogan « Travaillons avec la Chine » lui a coûté la vie.

Mais, en même temps, le drame de l'opposition vient de ce que la droite conservatrice a su maintenir son contrôle sur la Diète où, sur 476 députés, on ne compte que 128 socialistes : le mode de scrutin, le coût des campagnes, les cuisines locales, tout a défavorisé jusqu'à présent les socialistes. On voit mal ce qui empêcherait définitivement « la marmite de sauter ». Avant d'être antiaméricaines, les dernières manifestations ont été « anticonservatrices ». Ces conservateurs qui, avant-guerre, apportèrent leur caution aux militaristes, dirigent depuis quinze ans le pays sans les assises populaires indispensables. N'a-t-on pas répété aux Japonais : « *Gare à la guerre ! Soyez pacifistes !* »

Un suicide collectif

Or, le gouvernement entraîne le Japon dans une alliance militaire avec les Etats-Unis, permet aux bombardiers atomiques de stationner sur l'île, isole le Japon en Asie. On a aussi répété aux Japonais : « Démocratie, liberté, syndicats, progrès social ». Or, ils voient les trusts économiques devenir de jour en jour plus puissants, ils constatent les difficultés avec lesquelles sont arrachées les améliorations les plus essentielles. Le divorce est patent et grave.

Au même moment, les conservateurs (288 à la Chambre des députés), s'ils sont unis pour conserver le pouvoir, s'entredéchirent et s'opposent en de nombreuses factions. La plus virulente, à l'extrême-droite, compte des partisans de l'attentat individuel et du terrorisme. Les coups de couteau que reçut M. Kishi et le meurtre de M. Asanuma en sont l'illustration.

Mais cette tendance est aujourd'hui beaucoup moins forte qu'elle ne pouvait l'être en 1930. Elle n'a plus l'idéologie, l'organisation, l'audace qui en firent avant guerre une force redoutable. Elle n'a plus surtout le soutien des vieilles castes de l'armée. Ses hommes qui se livrent à des actions terroristes restent seuls sitôt arrêtés et, condamnés, meurent seuls, sans soutien. Rien de comparable avant guerre. Mais l'extrême-droite traditionnaliste ne s'est jamais relevée du suicide collectif de 26 de ses chefs les plus célèbres, en 1945, à Tokyo, dans un même cimetière...

Tout dépend aujourd'hui du caractère et de l'intégrité du Premier ministre, M. Ikeda. Saura-t-il imposer le respect des pratiques parlementaires, laisser à l'opposition l'espoir de s'imposer par les élections ? Sans cet espoir et sans la liberté, alors, on pourrait tout craindre...

SUZANNE ROSSET.

IMPERMÉABLES
et
PARDESSUS
de
jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

résidence matignon
(à Ville d'Avray)
clés en mains
l'appartement et la voiture

36 appartements construits dans le calme et la verdure à 10 minutes de l'Etoile par le bois et le parc de Saint-Cloud.
Descriptif exceptionnel :
Pierre de taille - Marbre - Acajou
Ascenseurs - Peintures - Moquette
2 salles de bains - Cuisines équipées
Insonorisation - Loggias
Terrasses - Jardins.
A partir de **900 NF** le m² **voiture comprise CRÉDIT 50 %**
3 pièces 70 m² × 900 NF. = 63.000 NF.
4 pièces 87 m² × 900 NF. = 78.300 NF.
5 pièces 99 m² × 900 NF. = 89.100 NF. Terminaison Mars 62
Tous renseignements :
office parisien de l'habitation
ély : 02-33
33, rue Marbeuf, Paris 8e - (Métro : Franklin-Roosevelt), et sur place,
tous les jours **même le dimanche** : résidence matignon, 22, av. Thierry, Ville d'Avray.

FOOTBALL

Les humeurs du public

● *Troisième des championnats du monde en Suède, l'équipe de France vient de connaître une longue série noire. La crise ne s'arrête pas là.*

KOPA SUR LA TOUCHE.
Alès-Boulogne : 1272 spectateurs.
(Presse-Sports.)

TOUT va très vite en sport. Il y a deux ans, le football français passait pour un des tout premiers d'Europe. L'équipe de France venait de remporter la troisième place des championnats du monde disputés en Suède et cet exploit, à lui seul, semblait avoir donné au football français un coup de fouet dont il n'avait pas fini de bénéficier.

Qu'entend-on au juste par « football français » ? Trois éléments doivent être pris en considération : les résultats réalisés par l'équipe nationale (1) ; la valeur et la santé des équipes de club formant l'élite professionnelle (2) ; et la profondeur des racines constituées par la masse des footballeurs amateurs (3). Mais, en fait, tout se tient et les succès de l'élite conditionnent les progrès de la masse, et vice-versa. C'est pourquoi « l'épopée suédoise » avait créé une euphorie générale, dont le football français ressentit les bienfaits jusqu'à la fin de la saison dernière. Le retour de l'enfant prodigue (et prodige), Raymond Kopa, qui abandonna le Real Madrid pour revenir à Reims, accéléra encore le mouvement d'enthousiasme. Un chiffre le prouve : l'affluence enregistrée la saison dernière en championnat (5.002.612 spectateurs) fut supérieure de 162.959 à celle de l'année précédente.

Le début de l'actuelle saison 1960-1961 fut, en revanche, assez maussade. Le public parut bouder le championnat, particulièrement à Paris, où, jusqu'à la fin septembre, il fut impossible de réunir plus de 15.000 spectateurs pour un match du Racing ou du Stade. Et si l'on prend à titre d'exemple la journée de football de dimanche dernier, on fait une constatation effarante : la deuxième affluence de la journée, derrière les 26.000 spectateurs du match Racing-Sedan au Parc-des-Princes, est celle d'une rencontre de championnat de France amateurs, jouée à Brest entre les deux équipes de la ville : 14.000 spectateurs ! Les matches du championnat professionnel, eux, ont attiré de 1.272 spectateurs (Alès-Boulogne) à 10.263 (Rennes-Nancy).

On peut trouver à ce malaise du football français des causes immédiates et des causes profondes. Parmi les premières, les résultats internationaux, extrêmement médiocres, de l'équipe de France et de nos grands clubs. En juillet dernier, l'équipe de France a terminé quatrième et dernière de la « Coupe d'Europe des Nations », organisée pour la première fois et qui s'est déroulée en France. Elle a été battue à deux reprises, par la Yougoslavie (3-4) et par la Tchécoslovaquie (0-2). Et le public a eu le sentiment, en grande partie justifié, que cette épreuve n'était pas prise au sérieux et n'était pas préparée consciencieusement par les dirigeants responsables.

(1) Une vingtaine de vedettes.
(2) 40 clubs, 600 joueurs environ.
(3) 8.800 clubs, 500.000 licenciés.

La démission de Thépot

Aux Jeux Olympiques de Rome, d'autre part, la sélection française a subi, devant la Hongrie, une véritable déroute (7-0). Sans doute s'agissait-il d'une sélection française de second plan (puisque composée de joueurs théoriquement amateurs). Mais l'excuse apparaît comme insuffisante quand on sait que la sélection italienne, formée dans les mêmes conditions que la nôtre, a failli jouer la finale (éliminée par la Yougoslavie après tirage au sort). Enfin, après la tournée de l'équipe de France à Helsinki et à Varsovie, assez peu rassurante, la déroute de Bâle devant la Suisse (6-2) a été ressentie si profondément qu'elle a amené Alex Thépot, président du comité de sélection, à proposer sa démission.

Il faut ajouter à ces raisons d'ordre sportif une raison d'ordre moral. Un scandale comme l'affaire du Red Star (tentative de corruption du gardien de but nantais Somlay) n'a pas pu ne pas contribuer à détourner du football une partie du public.

Il faut pénétrer plus profondément cependant dans la structure du football français pour en apercevoir certaines faiblesses. Les clubs français, même les plus glorieux, tirent le diable par la queue, faute de recettes aussi considérables que celles que réalisent les clubs italiens, espagnols, anglais ou allemands (4). Pour s'en tirer avec le plus petit déficit possible, tous les moyens sont bons ; l'effectif est réduit au maximum, le nombre des clubs par division augmente sans cesse (vingt en ce moment) et, au nombre accru de matches officiels que ce championnat représente, s'ajoutent tous les matches amicaux ou semi-amicaux que l'on peut trouver. De sorte que nos meilleurs footballeurs, qui terminent la saison fin juin et qui la reprennent au début août, en arrivent à être saturés de football, sont diminués par des blessures qu'ils soignent mal, ou bien pratiquent un football de qualité médiocre qui indispose le public. Quatre des meilleurs attaquants français : Kopa, Fontaine, Guillas et Heutte, étaient ainsi indisponibles lors du récent Suisse-France.

(4) Moyenne d'un match en division I en France : 8.500 spectateurs ; en Italie : 18.500.

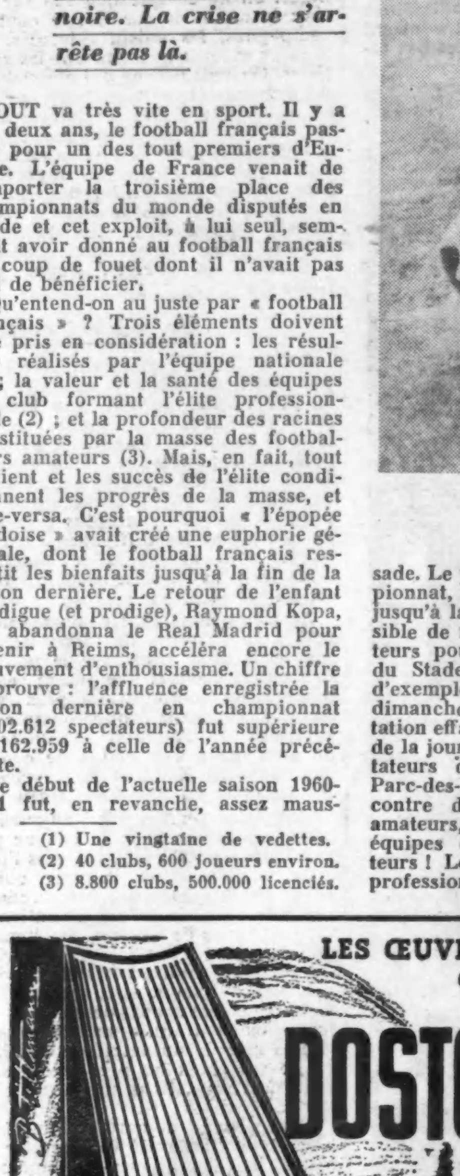
Une carrière pleine d'aléas

Ajoutons que ces vedettes fatiguées sont difficiles à remplacer. On n'aperçoit guère, parmi les footballeurs ayant moins de 20 ans, de joueurs promis à un grand avenir. Sans doute les études, de plus en plus absorbantes, ne favorisent-elles pas la pratique du sport ; sans doute le service militaire, aggravé par la guerre d'Algérie, casse-t-il la carrière naissante d'un grand nombre de footballeurs. Mais il s'agit là de problèmes qui ne sont pas particuliers au football. En revanche, il semble que les jeunes gens soient moins enclins que par le passé à embrasser la carrière de footballeur professionnel. Un professionnel de football gagne en France, selon sa valeur, de 50.000 à 500.000 anciens francs par mois. Mais la plupart touchent entre 100.000 et 150.000 francs. Beaucoup de garçons hésitent à se lancer dans une carrière pleine d'aléas, et qui risque de se terminer en impasse. Un effort cependant est accompli en ce moment par les clubs pour donner à leurs joueurs un autre métier, pendant et après leur carrière sportive.

Les clubs, sagement gérés pour la plupart, en sont donc venus à ne considérer que les impératifs financiers aux dépens des obligations sportives. C'est ainsi que, pour des raisons d'économie, il a été décidé, voici cinq ans, d'interdire l'utilisation de joueurs étrangers dans les équipes françaises. Le public, insensible à ces considérations économiques, boude donc ces matches trop souvent incolores pour lesquels le prix des places a d'ailleurs subi une nouvelle augmentation. Il veut du spectacle, et il semble qu'on lui en donne de moins en moins. On a cru que l'organisation de matches en nocturne attirerait une nouvelle couche de public. Mais l'expérience est loin d'être concluante. Non seulement le public français est le plus exigeant et le plus capricieux d'Europe, mais il tend à devenir le plus infidèle.

Les remèdes ne sont pas faciles à découvrir. Le football français, qui se trouve à l'avant-garde dans le domaine technique et dont les entraîneurs font autorité dans un grand nombre de clubs européens, stagne ou même recule, alors que le football développe constamment ses forces dans le monde. Certains hauts dirigeants français préconisent la création d'un championnat du monde des clubs — sorte de Marché commun du football — qui forcerait nos clubs à regarder plus loin et plus haut. Si ce projet est séduisant et doit se réaliser un jour, ce serait certainement mettre la charrue avant les bœufs que d'attendre d'une pareille compétition qu'elle vienne en aide à notre football. C'est, au contraire, sur des championnats nationaux solides et vigoureux qu'on construira l'édifice européen.

JEAN MEUNIER.



LES ŒUVRES LITTÉRAIRES COMPLÈTES DE DOSTOÏEVSKI

en 16 volumes
texte intégral
1 volume par mois
13 volumes parus

CHAQUE VOLUME 7,50 NF 1 VOLUME PAR MOIS

Avec Balzac, Victor Hugo, Stendhal, Zola, la Coopérative d'éditions « RENCONTRE » à Lausanne présente :
pour la première fois en langue française, les Œuvres littéraires complètes du grand écrivain russe qui a si profondément marqué notre temps.
Introduction générale — notes explicatives à chaque œuvre — traductions soigneusement sélectionnées et revisées, sous la direction du professeur Alexandre Soloviev et de Georges Haldas.
Forts volumes jusqu'à 750 pages, typographie soignée en deux couleurs sur beau papier apprêté ivoire, reliure de luxe en plein cuir de synthèse Pellior, plats rembourrés, gros grain maroquin bleu foncé, gaufrage or, tranchefile, fers originaux et gardes de couleurs de J.-P. Rittener.
Seul un examen personnel sans engagement vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative, à un prix auquel vous ne pourrez pas croire quand vous aurez vu un volume. Vous pouvez demander l'envoi d'un volume par mois ou - en un premier envoi - tous les volumes parus.

BON POUR UN EXAMEN GRATUIT de 8 jours, sans engagement ni frais

Veuillez m'envoyer à l'examen, sans engagement, le premier volume des « Œuvres littéraires complètes de DOSTOÏEVSKI », et le bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous le retournerai, ou m'engagerai à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.
M./Mme/Mlle .... Prénom : ....
Profession : .... Adresse : ....
.... Signature : ....
A découper et à envoyer aux E

EDITIONS RENCONTRE
31 RUE DE LA HARPE - PARIS V^e

Lausanne - Bruxelles - Casablanca - Tunis

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

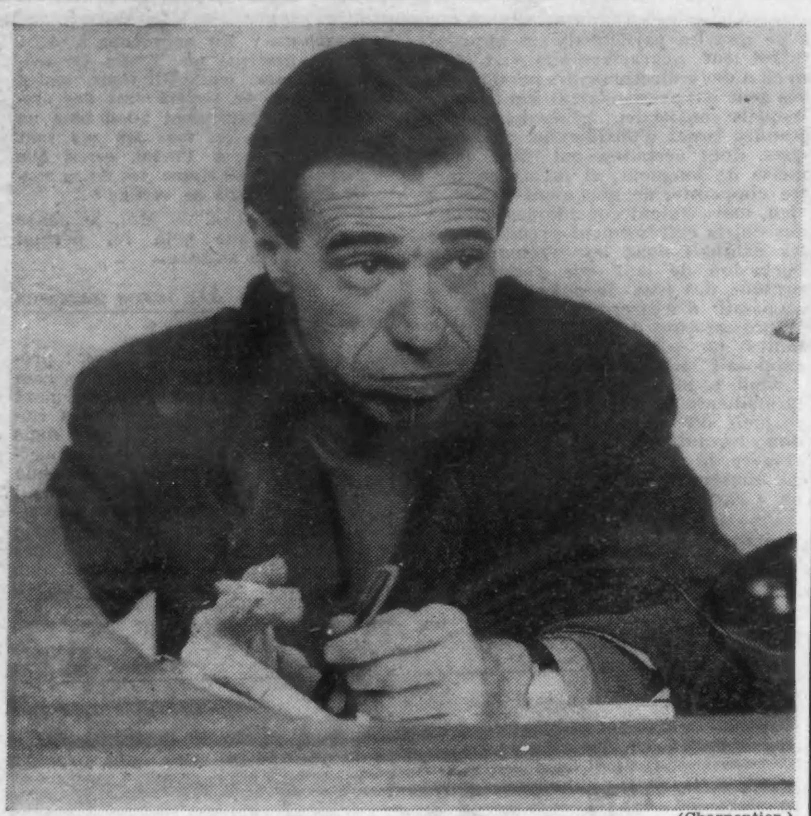
En rang pour les prix.

EST-IL encore trop tôt pour faire des prédictions sur les prix littéraires ? Voici les partants, en tout cas, bien tenus en main par leurs éditeurs, qui pénètrent lentement dans le paddock.

D'abord les favoris. Côté Goncourt, ont la cote : José Cabanis (« Le Bonheur du jour »), Michel del Castillo (« Le Manège espagnol »), Jean Forton (« L'Epingle du jeu »), Vintila Horya (« Dieu est né en exil »), Jean-René Huguenin (« La Côte sauvage »), Alfred Kern (« Le Bonheur fragile »), Anna Langfus (« Le Sel et le Soufre ») et Robert Sabatier (« La Sainte Farce »).

Côté Femina ? Ces dames aiment bien Cabanis, elles aussi. Ainsi que Camille Bourniquel (« L'Eté des solitudes »), Andrée Chédid (« Le Sixième Jour »), Jean d'Ormesson (« Un Amour pour rien »), Anne-Marie Supervielle (« La Quinta ») et Henri Thomas (« John Perkins »).

Au Renaudot, « La Route des Flandres », de Claude Simon, a de nombreux adeptes.



(Charpentier.)

HENRI-FRANÇOIS REY.
« Dans dix ans, je serai dominicain. »

H.-F. Rey: « L'alcool, un enfer confortable ».

ELLE n'est pas drôle du tout, cette « Comédie » (1). Mais son auteur, lui, l'est au plus haut point. Il s'appelle Henri-François Rey et, jusqu'à un certain point, c'est de sa propre histoire qu'il s'agit. Alcoolique réformé, il ne boit plus que « *comme tout le monde* ». C'est un grand maigre brun, avec des rides fines répandues sur toute sa figure, un raconteur affable, inquiet, parfois gesticulant.

« *La désintoxication, c'est de la plaisanterie. Il n'y en a qu'une sur cinq qui réussisse. Vous connaissez l'histoire de l'ex-alcoolique qui prend une cuite gigantesque pour fêter sa désintoxication. C'est pourtant vrai... Ecoutez, je ne fais pas de prosélytisme pour l'alcool, mais je vous dis qu'il y aura de plus en plus d'alcooliques. (Déjà les Russes, les Américains, les matadores nous ont donné l'exemple.) Parce que les gens seront de plus en plus...*

— ... angoissés ?

— *Non. Contredits. Alors le dialogue avec la bouteille deviendra le seul possible, parce qu'il est sans contradictions... Et puis, c'est un enfer confortable que l'alcool !*

— Alors, pourquoi avez-vous cessé de boire ?

— *Parce que je devenais dingue. Ça m'a vexé. Une sorte de respect de moi m'a rattrapé par le pan de la veste... Et je me suis sauvé...* »

Ce n'est pas le cas du héros de « La Comédie » qui, lui, est sombre. Il aime boire. Alors il maquille la réalité pour se la rendre insupportable, il fait de l'autre son enfer, il se prétend schyzophrène : tout prétexte est bon qui justifie son ivrognerie. Bref il se joue la comédie.

— La raison de tout cela ?

— *Au fond, une volonté fabuleuse d'autodestruction. Qui n'est pas étrangère à la sainteté, n'est-ce pas ?*

— Pardon ?

— *Mais oui ! Mon alcoolique, tout comme un saint, aspire à la sérénité. Il ne la trouvera que dans la mort. Il se suicide, donc il ira au ciel. « La Comédie », c'est un bouquin très catholique... Vous verrez, si vous m'interviewez à nouveau dans dix ans, je serai dominicain.* »

Je crois qu'il plaisante.

Henri-François Rey travaille beaucoup pour le cinéma. Il a collaboré à trente films, dont le dernier, « La Fête espagnole », est en cours de tournage. Mais il aime surtout le roman, quoiqu'il ait jeté quatre des siens propres à la poubelle, avant d'en publier deux. Et l'Espagne :

« *J'adore l'Espagne, je la respire, il me la faut. Si j'avais beaucoup de milliards, j'achèterais l'Espagne (malgré Franco), j'en ferais une réserve.* »

(1) Robert Laffont.

(Paris-Match.)

ROGER ET IRÈNE AVEC M. ET MME MAURIAC, A MALAGAR.
« Le monde obscur où s'est formé l'être. »

Soixante-quinze ans à Malagar.

LA semaine dernière, François Mauriac a eu... soixante-quinze ans. A cette occasion, le magazine « Paris-Match » (2) a voulu lui faire une surprise et lui a envoyé dans sa propriété des Landes, à Malagar, deux jeunes amis pour passer la journée d'anniversaire avec lui, deux photographes.

Ce qu'ils ont fait, ce qu'ils se sont dit, ce que c'est que d'avoir ses soixante-quinze ans dans le cadre de son enfance et en compagnie de la jeunesse, François Mauriac — qui sait vivre ces choses comme personne — l'a raconté lui-même avec humour et tendresse, quelques jours plus tard, dans « Le Figaro littéraire » :

« *Le public a tort de dire « les photographes », comme il dirait « les sauterelles ». Il en est de toutes sortes ; et ces deux-là, Roger et Irène, qu'a dépêchés vers mois un fameux hebdomadaire illustré, ne sont pas de l'espèce qui traque Brigitte Bardot (à moins, j'imagine, qu'on ne leur en donne l'ordre) ou qui fixe la dernière grimace d'une illustre agonie, la dernière larme sur la joue d'un mourant.*

« *Ces deux-là à qui je m'abandonne, ce n'est pas ma vieille figure qui les intéresse, mais le monde obscur où s'est formé l'être que je suis devenu.*

« *En arrivant le soir, ils me disaient : « Nous venons de votre « collège. Le supérieur a été très gen- « til. Nous avons tout préparé pour « votre venue. Il suffira de dix mi- « nutes »...*

« *Ce Roger phtotographie le temps. Je le laisse libre d'errer partout. Il a découvert à Malagar la chambre du pavillon où j'habitais quand j'avais dix-huit ans. Je n'y étais pas entré depuis des années. Devant la fenêtre ouverte sur un horizon immense, Irène et lui disposent, à leur idée, d'humbles choses dont je me sers chaque jour, tant ils ont peu besoin de moi pour capter les instants.*

« *Sans doute seraient-ils là encore s'ils n'avaient dû repartir en hâte pour photographier les inondations d'un département voisin, mais moi-même je demeure submergé...*

« *Tout est là encore sous mon regard de ce que la pellicule a fixé, et rien n'en demeure, puisque, lointains ou proches, les instants sont toujours ce qui n'est plus.* »

A Malagar, ce jour-là, ce fut bien le temps retrouvé.

ANNE GUERIN.

(2) Le reportage sur François Mauriac paraîtra dans le premier numéro de novembre de « Match ».

ENTRETIEN

L'humanité, c'est quoi ?

● *Quelles sont les sociétés qui vous passionnent le plus ? Comptez-vous repartir un jour sur le terrain ? L'anthropologie n'est-elle pas une religion dangereuse ? En quoi les Indiens intéressent-ils les psychanalystes ? Claude Lévi-Strauss, professeur au Collège de France, se laisse interroger.*

ALFRED-LOUIS KROEBER, dernier survivant de la grande tradition des ethnologues américains, vient de mourir aux Etats-Unis, à l'âge de 85 ans. Claude Lévi-Strauss le considérait comme son maître. Il dit ici ce que représente cette perte pour l'ethnologie mondiale et répond aux questions que lui pose Madeleine Chapsal sur cette science vaste et mystérieuse.

L'Express. — Qui était Alfred-Louis Kroeber, que vous considérez comme votre maître, et qui vient de mourir ?

CLAUDE LÉVI-STRAUSS. — C'est le dernier des ethnologues de l'Amérique du Nord à avoir connu des Indiens. Des Peaux-Rouges non pas sauvages — bien entendu il n'y en avait plus — mais qui l'avaient été dans leur jeunesse. Kroeber était né en 1876, son premier travail sur le terrain des Arapaho date de 1900. Or, la pénétration de l'Ouest par les Blancs américains n'a commencé qu'aux environs de 1850 et n'a été complètement achevée que vers 1880. Par conséquent, les vieillards de 70 ou 80 ans qu'a pu connaître Kroeber avaient encore mené, pendant la plus grande partie de leur vie, l'existence d'Indiens sauvages... Avec Kroeber, c'est vraiment l'Amérique d'avant Christophe Colomb qui meurt complètement.

— Où vivaient-ils, exactement, ces Indiens de Kroeber ?

C. LÉVI-STRAUSS. — En Californie. Leur extermination date probablement de 1880, puisqu'il y en avait environ 150.000 en 1850 et plus que 20.000 après 1880. Kroeber m'a encore dit, voici quelques semaines en Autriche — nous étions ensemble au colloque de Burgwartenstein — qu'il n'y avait pas plus de deux ou trois ans qu'il était retourné pour la dernière fois chez les Yurok, dont certains subsistent par toutes petites bandes d'une dizaine de personnes, quelquefois d'une famille, voire une seule personne, qui parle encore la langue d'origine et qui se rappelle les mythes et les légendes. Ce sont des gens qui vivaient de collectes, de ramassages et de chasses, et qui représentent probablement ce qu'il y a de plus archaïque en Amérique.

« Totem et Tabou »

— Kroeber était-il le seul à s'intéresser à eux ?

C. LÉVI-STRAUSS. — Non, il y a eu d'autres ethnologues — quoique Kroeber fût le seul à avoir des liens aussi forts, aussi personnels avec eux — et il y a eu aussi des psychanalystes. Ils se sont passionnés pour les Indiens de Californie, d'ailleurs récemment et en partie sous l'influence de Kroeber. Il avait fait lui-même une psychanalyse didactique pendant trois ans, aux environs de 1920 je crois, tout en continuant son métier.

— A-t-il connu Sigmund Freud ?

C. LÉVI-STRAUSS. — Je ne crois pas, mais il a correspondu avec lui et fait deux comptes rendus du livre de Freud sur les sociétés primitives : « Totem et Tabou ». Le premier, vers 1920, le démolissant complètement, et le second, en 1939, beaucoup plus nuancé, essayant de démontrer en quoi un ethnologue, d'un certain point de vue, pouvait accepter quelques thèses de « Totem et Tabou ».

— En quoi les Indiens de Californie, par exemple, peuvent-ils intéresser les psychanalystes ?

C. LÉVI-STRAUSS. — Je pense d'abord à ce que les psychanalystes appelleraient leur « caractère anal ». C'était en effet des collectionneurs passionnés, des gens qui accumulaient des trésors, lesquels consistaient généralement en grandes lames d'obsidienne. Ces plaques, dont certaines ont plus d'un mètre de longueur, et même un mètre cinquante, ne pouvaient servir à rien, mais étaient considérées comme des objets extrêmement précieux : on les exhibait dans les cérémonies à l'occasion de jeux que j'appellerais presque des jeux de poker, puisqu'il s'agissait d'écraser l'adversaire par la présentation de lames plus importantes ou plus belles... Mais cela supposait toute une stratégie, un « bluff ». Si on sortait tout de suite la meilleure lame qu'on possédait, on risquait d'être exterminé... Il fallait donc conduire l'adversaire à toujours essayer de remporter l'avantage, tout en conservant les meilleures lames, ou « cartes », par devers soi...

— En dehors du fait que Kroeber était le dernier lien avec l'Amérique sauvage, qu'est-ce qui faisait de lui, à vos yeux, une personnalité exceptionnelle ?

C. LÉVI-STRAUSS. — C'était un homme d'une vivacité extraordinaire, qui a été toute sa vie non seulement ethnographe de terrain — il a étudié directement un nombre considérable de populations américaines — mais aussi archéologue (il a fait des fouilles au Pérou qui ont permis de proposer certaines classifications pour les anciennes cultures péruviennes, restées désormais classiques), il a été historien (sur les populations disparues du Nord de l'Amérique du Sud, comme les Chichas), toute une partie de son œuvre est de caractère philosophique (il a même étudié les variations de la mode féminine au siècle dernier !). Il a fait de la linguistique, des enquêtes sociologiques, consacré tout un livre aux rapports entre les milieux géographiques de l'Amérique du Nord et des sociétés qui s'y sont développées...

(Dessin de George Catlin.)
PORTRAIT DE GRAISSE-DE-DOS-DE-BISON.
L'humanité, ce sont les sauvages.

Enfin, c'était un homme d'une curiosité et d'une intensité d'esprit tout à fait exceptionnelles.

— Mais d'abord un ethnologue ?

C. LÉVI-STRAUSS. — Oui. Il m'avait dit plusieurs fois, d'ailleurs, combien il était surpris de voir que les jeunes ethnologues américains d'aujourd'hui choisissaient l'ethnologie pour des raisons arbitraires, comme ils auraient pu choisir la sociologie ou la psychologie, comme une science sociale parmi d'autres ; tandis que, pour Kroeber, et les hommes de sa génération, l'ethnologie n'était pas une science sur le même plan que les autres, l'anthropologie, pour lui, c'était une religion.

— Mais n'est-ce pas une religion dangereuse ? En apprenant à celui qui la pratique que toutes les morales, toutes les institutions, toutes les formes de société sont des systèmes qui pourraient aussi bien ne pas être, et en tous les cas sont renouvelables à l'infini, est-ce que l'ethnologue ne risque pas de se sentir dérouté, pris de vertige ?

C. LÉVI-STRAUSS. — Moi, je pense au contraire que cela lui permet d'accéder à la sagesse...

De bons garçons

— Comment cela ?

C. LÉVI-STRAUSS. — Eh bien ! précisément par le sentiment que rien de ce qu'il vit n'est profondément essentiel. Ce qui paraît le plus important ne l'est vraiment que dans la mesure où l'on se situe à une certaine échelle du temps. Si l'ethnologue veut bien, par une gymnastique qui lui est habituelle, opérer une conversion et se placer, ne fût-ce que pour un instant, à l'échelle des siècles ou des millénaires — au lieu de se placer à l'échelle des décennies — les choses qui semblent capitales lui apparaîtront sous une tout autre lumière...

— Lorsqu'on croit que vous étudiez les mœurs des hommes, au fond on se trompe un peu ; ce qui vous intéresse essentiellement c'est l'esprit humain ? Ses reflets ? Sa constitution ?

C. LÉVI-STRAUSS. — Oui. Mais notre contribution à la connaissance de l'esprit humain consiste à l'aborder d'une autre manière, par un autre bout et une autre voie que ceux du psychologue, par exemple, ou de l'historien. Disons que nous cherchons à l'appréhender dans ce que Sartre appelle les « totalités » ou les « totalisations »...

— Quel est votre outil, à vous ?

C. LÉVI-STRAUSS. — L'éloignement. Non seulement parce que les sociétés que nous considérons sont très distantes géographiquement, mais aussi parce qu'elles le sont par le genre de vie ; et le dépaysement qu'elles exigent de nous pour les étudier nous condamne à n'apercevoir d'elles que certaines propriétés tout à fait essentielles à elles et à l'esprit humain.

Notre science, l'anthropologie, est conditionnée par la distance, par cet éloignement qui ne laisser filtrer que l'essentiel.

— L'éloignement, mais aussi la proximité. N'y a-t-il pas des moments où l'ethnologue se trouve en face d'un homme, et où c'est cet homme, et rien d'autre, son objet d'étude ? Où il attend tout d'un proche contact avec lui ?

C. LÉVI-STRAUSS. — Oui, mais il faut distinguer bien des attitudes. En Amérique du Sud, par exemple, les gens ne savaient pas très bien ce qu'était un ethnologue, et à partir du moment où celui qui vivait chez eux leur paraissait bon garçon, où ils étaient assurés d'en tirer un certain nombre d'avantages matériels — sous forme de cadeaux, de nourriture, de couteaux ou de perles — eh bien ! ça allait tout seul...

Chez les gens que Kroeber étudiait, la situation était différente ; comme l'ethnologie a commencé vers 1840, ils ont su très vite sur l'ensemble du continent ce que c'était qu'un ethnologue. Il y a eu soit des résistances qu'il fallut vaincre par le temps, l'attente, soit au contraire une coopération très vive : ces gens avaient conscience que leur genre de vie, ce à quoi ils tenaient, était condamné irrémédiablement et que leur seule chance d'en conserver le souvenir pour la postérité était de travailler avec les ethnologues... Ils coopéraient en pleine connaissance de cause pour que tout soit transcrit, écrit, et que certains objets, tels que des autels portatifs particulièrement précieux, qui représentaient pour une tribu son arche sainte, soient apportés aux musées, car ils savaient que c'était là l'endroit où ce serait sauvegardé. Et quand le dernier vieillard était sur le point de mourir, il apportait son trésor au musée, il n'y avait pas d'autre solution.

— Croyez-vous qu'on aille vers l'unification des sociétés ?

C. LÉVI-STRAUSS. — C'est encore une question qu'on avait discutée en Autriche avec Kroeber (1). Lui, semblait-il, le pensait, et les autres membres du colloque ne le croyaient pas. Nous lui opposions que pour autant que les sociétés tendraient à s'homogénéiser, probablement d'autres points de rupture, d'autres points de clivage, apparaîtraient à des endroits que nous ne soupçonnons pas du tout.

— Où ? N'en avez-vous pas la moindre idée ? Serait-ce entre la Bretagne et la France...

C. LÉVI-STRAUSS. — Peut-être pas ! Mais peut-être, par exemple, sur le plan des générations. Les problèmes de délinquance juvénile ont existé en tout temps et à toutes les époques, mais peut-être qu'aujourd'hui, dans la mesure où sur le plan d'une génération donnée, les différences tendent à s'abolir à travers l'espace, s'accusent-elles d'une façon beaucoup plus marquée entre une génération et la suivante...

Il vient d'y avoir en Angleterre une enquête tout à fait curieuse sur le folklore des enfants des écoles. On s'est aperçu que dans toute l'Angleterre, les types des jeux, des façons de parler des enfants — dont les adultes ne soupçonnent même pas l'existence — étaient remarquablement homogènes... Et on ne sait pas du tout comment s'en fait la propagation.

Un gorille est un homme

— Alors, même si les sociétés primitives disparaissent de la surface de la terre, les ethnologues auront toujours du travail ?

C. LÉVI-STRAUSS. — Oui. Parce qu'après tout l'ethnologie s'est toujours donné pour tâche d'explorer les limites de ce qu'on considère à un moment donné, à une époque donnée, comme celles de l'humanité. Il y a là-dessus une très curieuse note de J.-J. Rousseau — qui se trouve en fin du « Discours sur l'Inégalité ». Il commence par se plaindre qu'on ne fasse d'études que de la nature, et pas de l'homme, et il fait appel à des gens ou des groupes très riches pour qu'ils veuillent bien subventionner des voyages ayant pour but d'aller étudier l'homme (en somme, il annonce les grandes fondations consacrées aujourd'hui à la recherche anthropologique !), et puis il donne comme exemple ceci : des voyageurs lui ont rapporté des histoires très curieuses à propos de sociétés d'êtres étranges vivants en Afrique, qui s'appellent les « gorilles », et que, par

(1) Le compte rendu de ce colloque sera publié en anglais par la Wenner-Gren Foundation, dont le siège se trouve aux Etats-Unis. Son président, d'origine hongroise, l'ethnologue Paul Fejos, fut un des maîtres du cinéma d'avant-garde avant la guerre. Il réalisa entre autres le film « Solitude », bien connu des habitués des cinémathèques. Sous les auspices de la Wenner-Gren Foundation, un colloque consacré à l'ethnologie a lieu tous les ans, depuis sept ans, dans le château de Burgwartenstein, aux environ de Vienne, Autriche.

ignorance, on déclare des singes, alors qu'il est tout à fait clair qu'il s'agit là de préjugés, et qu'en fait ces êtres sont des hommes ! Et si on n'était pas si ignorant sur la diversité des sociétés humaines, on s'apercevrait qu'un gorille est un homme au même titre qu'un autre !

Là-dessus, je veux bien, Rousseau se trompait ; mais il se trompait en ayant pris une attitude qui est typique de l'attitude ethnologique : se mettre toujours au-delà de ce qu'on considère être le possible, pour l'homme, et arriver à ramener à l'intérieur de l'humanité des phénomènes frontières, des phénomènes en marge. Nous travaillons pour une science qui doit se tenir toujours à la bordure de l'inconnu. Dans cette mesure-là, il y aura toujours une ethnologie.

— Les ethnologues envisagent-ils d'étudier leur propre société ?

C. Lévi-Strauss. — Plus une société est grande, plus elle devient étrangère à elle-même, plus elle se pose de problèmes. Ainsi, les Américains : ils ont pris conscience du fait que, dans la mesure où ils sont une très vaste société de deux cents millions d'habitants — et non pas comme nous, de quarante ou de cinquante — ils ne se comprennent pas eux-mêmes ; ce qui, jusqu'à présent, n'est pas une attitude européenne. Et si l'anthropologie s'est tellement développée en Amérique au cours de ces dernières années, ce n'est pas pour étudier les peuples primitifs, c'est pour étudier la société américaine.

Ce qui a fait l'originalité de la pensée de Kroeber, c'est qu'il n'a jamais voulu isoler l'anthropologie. Il tenait d'une main les sciences naturelles, de l'autre les humanités. Par exemple, des problèmes comme celui du langage des abeilles, des sociétés animales, étaient pour lui des problèmes aussi essentiels à l'histoire du monde que ceux de la civilisation méditerranéenne de l'Antiquité.

Aujourd'hui, chacun tend à s'enfermer très étroitement dans sa spécialité. Kroeber a été, dans notre époque, un de ces hommes universels comme il y en avait au XIXe siècle par exemple, comme il n'y en a plus guère...

— Mais n'est-il pas de plus en plus difficile, aujourd'hui, de maîtriser l'ensemble de la culture ? Ne serait-ce que de s'informer ? Peut-être est-ce cela qui fait que les gens se cantonnent prudemment dans le secteur où ils s'y connaissent un peu...

C. Lévi-Strauss. — Sans doute s'occuper de tout expose-t-il en même temps à une certaine naïveté... Mais de toute façon nous sommes toujours exposés à dire beaucoup de bêtises, dès que nous nous intéressons à des choses que nous ne connaissons pas directement. Alors il faut choisir.

— Est-ce que la personnalité de celui qui exerce votre métier ne compte pas beaucoup plus que dans une autre discipline ?

C. Lévi-Strauss. — Elle compte énormément. Kroeber lui-même a souvent dit que les sociologues sont des gens toujours prêts à jouer, disons le jeu de leur propre société — qu'ils soient pour ou contre, cela n'a pas d'importance — mais ils veulent se situer à l'intérieur d'elle, pour la discuter ou l'améliorer. Tandis qu'au contraire l'anthropologue — d'après Kroeber — est un homme qui ne se sent pas à l'aise à l'intérieur de sa propre société et qui essaie de se situer par rapport à d'autres, comme premier système de référence.

Devenir un meuble

— Je me suis demandé parfois si, en effet, l'anthropologue ne se rendait pas dans d'autres sociétés parce qu'il ne parvenait pas à établir des communications satisfaisantes avec la sienne propre. Là-bas, il est sur un pied tout à fait différent, il n'est plus question d'égalité et, de toute façon il est l'autre, l'étranger...

C. Lévi-Strauss. — Oui, mais ce n'est pas avec les hommes en général que l'anthropologue communique mal — sinon, il ne serait pas anthropologue, il les fuirait tout à fait et se ferait archéologue — c'est avec son groupe social.

D'autre part, tout l'effort de l'ethnologue, sur le terrain, est de passer inaperçu, de se faire oublier ; ce n'est pas d'être quelqu'un, c'est de devenir un meuble... Ne plus être qu'un fantôme, si je puis dire, qu'on ne fasse absolument pas attention à lui...

— Et il y arrive ?

(Pacton.)

CLAUDE LÉVI-STRAUSS.
Une science à la bordure de l'inconnu.

C. Lévi-Strauss. — Parfois.

— Parmi toutes les sociétés primitives qui ont existé, n'y en a-t-il pas eu qui furent, plus que la nôtre, des sociétés du bonheur ? Qui permettaient à leurs membres de se développer harmonieusement sur tous les plans possibles à l'être humain ?

C. Lévi-Strauss. — Oh ! non, là, franchement, je ne crois pas ! Je pense que, dans toutes les sociétés, il y a des gens qui sont heureux et d'autres qui sont malheureux — et dans les sociétés primitives il y a des gens très malheureux.

En les regardant du dehors, ces sociétés peuvent donner une impression d'équilibre, car elles ne *veulent* pas changer. C'est cela la différence avec la nôtre. Vous comprenez, la question n'est pas de savoir si elles changent ou si elles ne changent pas ; en fait, elles changent parce que de toute façon toutes les sociétés changent. La seule différence entre elles et nous c'est que nous avons conscience de ce changement, nous le voulons, nous voulons l'utiliser — à notre détriment ou à notre profit — nous voulons asservir l'Histoire, comme une force qui serait à la disposition même de notre société ; tandis que les sociétés primitives, au contraire, repoussent, rejettent l'Histoire, font tout ce qu'elles peuvent pour qu'il n'y ait pas de changements — et d'ailleurs n'y arrivent pas. Il y a des guerres, des épidémies, des famines... Tout cela implique des réadaptations.

— Et il y a aussi les ethnologues ! Laissez-vous inchangée une société où vous avez pénétré ?

C. Lévi-Strauss. — Ecoutez, là j'ai tout de même la conscience à peu près tranquille !... Le genre de dégâts que nous pouvons faire à côté de ceux que fait la civilisation sont négligeables !

— C'est toujours bête de parler de l'inégalité des sociétés, mais la nôtre, tout de même, ne serait-ce que parce qu'elle détruit les autres, ne serait-elle pas supérieure ?

C. Lévi-Strauss. — Elle est très certainement supérieure, du point de vue de sa puissance matérielle, de son volume, de sa densité et de son effectif démographique, elle est très certainement supérieure par l'empire qu'elle exerce sur les forces naturelles ; il n'y a aucun doute à cela. La seule question qu'on puisse se poser est : y a-t-il des sociétés absolument supérieures et d'autres absolument inférieures, non pas seulement sous certains rapports, mais sous tous les rapports.

— Y en a-t-il ?

C. Lévi-Strauss. — Non, je ne crois pas. Je pense que toute société a trouvé l'essentiel de ce qu'il fallait à l'être humain, sinon elle n'existerait pas.

— Quelles sont les sociétés qui vous passionnent le plus, vous personnellement, ethnologue ?

C. Lévi-Strauss. — Ce qu'il y a de plus séduisant à titre de connaissance, pour un ethnologue, ce sont les sociétés mélanésiennes ; je ne dis pas que ce sont les plus sympathiques ou les plus plaisantes, mais ce sont les plus extraordinaires. D'abord par leur multiplicité sur un territoire donné, c'est une partie du monde où une quantité prodigieuse d'expériences se sont trouvées réalisées ; d'expériences extraordinairement différentes les unes des autres ; ce sont des sociétés où l'organisation sociale pose toutes sortes de problèmes, dont l'Art est probablement le plus surprenant... Et puis c'est probablement la seule région du monde où il existe encore des endroits inconnus.

— Vous y êtes allé ?

C. Lévi-Strauss. — Non.

Le latin et le grec

— Comptez-vous repartir un jour, personnellement, sur le terrain ?

C. Lévi-Strauss. — Non, je ne crois pas. Vous savez, si tous les ethnologues sont d'accord pour dire qu'on ne peut pas faire leur métier si on n'a pas été sur le terrain, si on n'a pas une solide expérience du terrain, à partir de là je pense que les voies peuvent diverger. Il y en a qui ne sont heureux que lorsqu'ils se trouvent chez les indigènes, et puis d'autres, c'est mon cas, qui ont le goût de travaux plus théoriques, et qui, l'expérience du terrain une fois acquise, aiment mieux se poser des problèmes théoriques... Enfin, je crois que je n'aime pas le terrain.

— Cela doit pourtant donner un sentiment de dépaysement prodigieux, presque absolu, de changer de société. Vous n'avez pas aimé ça ?

C. Lévi-Strauss. — Si, mais pour y parvenir, cela oblige à se frotter à tout ce qu'on déteste le plus au sein de notre civilisation : les problèmes du départ, des moyens de transport, des formalités administratives, la lutte contre l'inertie des bureaux, la mauvaise volonté des gens, enfin tout ce qui use... En ethnologie, c'est comme dans toutes les sciences, il y a des gens qui aiment le laboratoire, d'autres qui préfèrent le tableau noir et le morceau de craie. C'est mon cas.

— Préparez-vous un ouvrage en ce moment ?

C. Lévi-Strauss. — Oui, un gros livre de mythologie, mais lentement. Il s'agit d'une série d'expériences mythologiques, si j'ose dire... A partir d'exemples très variés, j'essaie de montrer que les mêmes méthodes d'explication ou d'interprétation peuvent marcher.

— Qui sont aujourd'hui les grands ethnologues ?

C. Lévi-Strauss. — En Amérique, c'est la fin d'une génération. Le fondateur de l'ethnologie américaine, c'était Boas, et il est mort en 1942 ; restaient les grands élèves de Boas : Lowie, Radin et Kroeber, et ils viennent tous les trois de mourir en trois ans. Et le plus brillant de la génération immédiatement suivante, Kluckhohn, est mort cet été à cinquante-sept ans.

— Et ailleurs, qui citeriez-vous ?

C. Lévi-Strauss. — L'école anglaise est excellente ; il y a Evans-Pritchard, Forter, Firth. Il y en a d'excellents en Hollande, en Australie...

— Et en Russie ?

C. Lévi-Strauss. — Les Russes sont en retard à cause de la guerre. Ils ont été coupés pendant très longtemps de la production ethnographique du reste du monde. C'est la même chose en Allemagne. L'Allemagne a été un des premiers pays du monde en ethnologie jusqu'à l'hitlérisme, et puis il y a eu une rupture... Il faut qu'ils rattrapent.

— Qui fut le premier ethnologue ?

C. Lévi-Strauss. — Je ne peux pas répondre à cette question. Ou bien je vous dirais que c'est Hérodote, et il y en a eu d'autres avant lui... Ce qui a tant fait souffrir, en classe, nos pères et nos grands-pères, le latin et le grec, eh bien ! c'était de l'ethnologie ! L'effort qu'on leur demandait n'était pas tellement différent de celui que nous faisons lorsque nous étudions des Indiens du Brésil ou des Australiens. Oui, ils essayaient d'apprendre à juger leur propre culture dans la perspective élargie que donne la connaissance de cultures différentes, et, au fond, c'est cela qu'on appelle l'humanisme...

— Et les humanités ?

C. Lévi-Strauss. — Je crois que le rôle joué par les études classiques dans le passé n'est pas essentiellement différent de celui que pourrait avoir l'ethnologie aujourd'hui ; l'ethnologie, c'est simplement l'humanisme d'un autre monde, d'un monde qui s'est dilaté, qui a ramené au sein de l'humanité des choses qui étaient jusqu'à présent au-dehors.

D'ailleurs, aux Etats-Unis, où les classiques jouent au lycée un rôle extrêmement faible, les Américains se sont construit un humanisme à part, où l'ethnologie, l'étude des civilisations exotiques ont une part relativement plus grande que l'étude des civilisations de l'Antiquité. Chez nous, le dosage est inverse : l'ethnologie ne vient que comme un saupoudrage... Mais il n'y a pas discontinuité.

Je le crois profondément : les humanités, c'est l'humanité ; et l'humanité, ce sont les sauvages, au même titre que les sages de l'Inde et de la Grèce.

ROMANS

« Le Bonheur fragile » par Alfred Kern

Des bords de la Baltique à Paris : un peintre à la recherche de lui-même.

J'AI la chance, et le bonheur, de connaître le peintre Camille Claus et la province Alsace. C'est-à-dire : les deux personnages du dernier roman d'Alfred Kern, « Le Bonheur fragile » (1). La peinture de Camille Claus m'obsède depuis bientôt quinze ans — impossible d'oublier son dépouillement tragique, sa rigueur frileuse ; elle proteste, elle crie, elle gémit, dénonçant nos angoisses et nos peurs ; la traversent aujourd'hui, semble-t-il, les rayons d'un bonheur difficile. Quant à l'Alsace, je crois, pour y avoir été professeur au lendemain de la Libération, me trouver en étroite sympathie avec son drame. Province intellectuellement vivante et originale, elle souffre de n'être qu'une province et de voir que son originalité même l'empêche de s'exprimer aisément dans le concert de la culture française. Un artiste alsacien (et qui entend ne rien renier de sa personnalité : comme Claus, comme Kern) se sent en porte-à-faux, les « Français de l'intérieur » ne savent guère combien ils peuvent le blesser, il s'inquiète sans cesse : « être réduit à abdiquer ou à passer pour un étranger dans sa propre tribu ? »

Ici, Camille Claus s'appelle Paul Bacher, Bachère pour les Français de l'intérieur. Il dit « je », il se raconte. Mais c'est Kern qui parle. A l'autobiographie de Bachère-Claus, se superpose la quasi-autobiographie d'Alfred Kern, si profondes sont les affinités qui règnent entre l'Alsacien Kern et l'Alsacien Claus, entre la vision du monde que représente la peinture de Claus, et celle que traduit la littérature de Kern — et si fraternelles se révèlent leurs luttes, leur attente, leurs réceptions, et l'aurore de leur victoire, de leur bonheur fragile. Kern a simplement transposé tourments et espoirs du domaine littéraire dans le domaine pictural.

Entre mort et mémoire

Grave cuverture par quoi commence le livre : au cœur d'un hiver qui n'est pas l'hiver strasbourgeois, près du bleu de la Baltique, un homme se bat entre mort et mémoire. Il s'efforce de survivre, et il se rappelle. Strasbourg, Isabelle, la peinture, voici les trois motifs majeurs de cette existence menacée. Au vrai, Bachère-Claus-Kern incarne le drame numéro un de l'Alsace : il fait la guerre, sur le front russe, sous l'uniforme allemand, réussissant parfois à murmurer Franzouski à son ennemi. Ainsi se manifeste, dès les premières pages, l'ambiguïté, ou l'inconfort fondamental, de son destin.

Jamais Bachère n'oubliera l'expérience de cette guerre équivoque se terminant par une défaite-victoire. Jamais il ne reviendra, moralement parlant, d'Isdriza. C'est là, non loin de la Baltique, qu'il décidera de peindre son désespoir, cette nuit, ce corps à corps, et, pour y parvenir, de « tordre la matière ». L'art de Bachère-Claus, hanté par le porte à faux, tantôt tragique, tantôt dérisoire, de sa condition d'artiste et d'Alsacien, parfois soulevé par des violences (à la façon de qui, soudain, boxe un mur), s'apparente naturellement, dans ses moments les plus désespérés, à l'art de Kafka : une de ses toiles s'appelle « Le Lecteur de Kafka ».

Du retour de Bachère à Strasbourg ne naît pas la joie. L'équivoque continue. Celle de sa province, intellectuellement assise (si l'on peut dire !) entre deux chaises ; celle de sa vie privée : Isabelle, sa mère, son père, les impôts, l'imprimerie familiale en difficulté, toutes les petites vicissitudes des existences moyennes, « Ah ! laissez-moi me retrouver », soupire Paul ; l'équivoque de son art, de tout art : comment dire ce que je veux dire ? et d'abord ai-je quelque chose à dire ? oui, Isdriza, la Baltique, ce que je ne peux oublier, cette inquiétude, cette ambiguïté, tragique ou dérisoire, qui m'entourent.

La roue du paon

Après Strasbourg, Paris : la médiocrité tuante, presque la misère, mais le tourbillon exaltant des idées, les copains poètes ou peintres. Bachère continue de se battre, comme à Isdriza. Il frôle la défaite — la folie. Mais Isabelle est là, qui veille. Admirable Isabelle (Bachère-Claus-Kern a bien de la chance), tout ensemble discrète et forte, véritable allégorie de la foi, et sainte ne serait-ce que pour avoir réussi à supporter cet homme insupportable qu'est un artiste. Enfin c'est la victoire, du moins matériellement. Et puis un enfant est venu, qui est, pour Bachère, une autre façon de se sentir créateur, en même temps qu'une raison de stabilité.

Ce livre grave, dense, est le plus important des livres de Kern. Il reprend fortement, solidement, un des thèmes essentiels de l'œuvre — je pense au « Clown ». Entre réalité et apparence, apparence et imagination, imagination et art, se déroule un jeu auquel nous devons notre inquiétude. La roue du paon, son arc-en-ciel chatoyant, troussés par le vent, se révèlent montés sur une armature de corne, avec ce seul centre : un cul de poule ; j'éclate de rire, mais c'est un rire qui fait plus de mal que le rêve. Dans ce roman-confession qui est aussi une peinture de l'égoïsme dévorant qu'exige l'art, Bachère-Claus-Kern, comédien à la fois « épique et timoré », se montre scrupuleusement attentif à lui-même, bien sûr, mais chacune de ses phrases se tourne vers notre universelle angoisse, nos tourments, et la déchirante fragilité de notre bonheur.

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Ed. Gallimard (375 pages, 12 NF).

SUR QUELQUES MOTS

DANS ce pullulement de manifestes, on en vient à avoir mauvaise conscience, si on omet de s'expliquer, fût-ce sur des textes qu'on n'a pas pu lire.

S'il faut voter, je vote pour le manifeste des universitaires : il rappelle au moins une vérité à laquelle je n'ai cessé de croire : la guerre corrompt ; même quand elle est juste dans son principe, elle ne tarde pas à devenir injuste dans ses manifestations, sur sa « praxis », comme on dit.

Mais j'approuve encore plus François Mauriac de relever, fût-ce contre certains de ses collègues académiciens, de monstrueuses incongruités de langage qui s'accumulent en ce triste débat. L'écrivain est un citoyen comme les autres, il peut opiner sur les choses de la cité : mais sa première tâche est de veiller sur les mots et d'empêcher ses concitoyens de tomber dans les pièges que leur tend le langage.

« Trahison » et « fascisme »

Le mot « intégration » était déplorable, parce que confus. Le mot « autodétermination » l'est, parce qu'ambigu. Le mot « indépendance » n'est pas bon, parce qu'il est négatif : il ne suffit pas de rompre avec la Communauté française pour devenir libre et pour le rester. L'expression « Algérie française » n'est pas bonne, elle suppose en effet une Algérie qui ne serait pas française, comme le Congo français supposait l'existence d'un Congo belge. On ne dit pas la Touraine française.

« Algérie algérienne » ne semble pas non plus très satisfaisant, c'est un pléonasme. Pourquoi ?

Le mot « trahison » est fréquemment abusif ; il finit pas signifier qu'on n'est pas d'accord avec tel pouvoir, tel parti, tel groupe sur les intérêts de la Patrie. On ne peut parler de « traîtres » — là où on dit soi-même qu'il y a des « rebelles » et non pas des ennemis. Donner asile à un anarchiste peut être considéré comme un délit, certainement pas comme une trahison.

(J.-P. Combrisson.)

EMMANUEL BERL.
Le droit d'injurier.

Le mot « fascisme » semble de plus en plus impropre : un pouvoir autoritaire, militaire, réactionnaire, n'est pas « fasciste » pour autant. Charles X n'était pas fasciste, Mac Mahon pas davantage.

Les mots « international », « internationalisation » deviennent objets de détournements inacceptables : quand on parle soi-même de « musulmans », d' « Islam », d' « Afrique », de « communisme », d' « Occident », on se place soi-même dans un plan international, et perd le droit d'injurier ceux qui le font. Jules Roy dit bien : « Si on veut défendre l'Occident, pourquoi n'en pas discuter avec l'Occident ? »

Une honte trop courte

Le mot « anti-France » est empoisonné : on l'a appliqué à Jaurès et à Clemenceau. Il suppose qu'un groupe de citoyens s'arroge le droit de confisquer à son profit exclusif la communauté nationale : **les hommes de ma génération se rappellent la honte de ceux qui ont vu, en 1914, mourir pour la France les Français qu'ils avaient accusés d'être « anti-Français ». Cette honte a été trop courte.**

Si les mots recouvraient leur netteté, les discours civils perdraient de leur venin et ne justifieraient plus l'angoisse qu'ils suscitent. Les écrivains devraient être tous d'accord pour accomplir cette tâche nécessaire de nettoyage. C'est, il me semble, leur premier devoir, sinon le seul. On souhaiterait même qu'un nouveau Richelieu institue, pour y veiller, une nouvelle Académie qui jouerait, dans ce domaine, un rôle analogue à celui de la Cour des Comptes.

EMMANUEL BERL.

(Wollenschlaeger.)

« L'HOMME AU CHAPEAU » ET « LE RÊVE », DE CAMILLE CLAUS.
Les rayons d'un bonheur difficile.

« La Tête en fleurs » par Christine de Rivoyre

Cocasse et poétique, pudique et grave, un tour d'amour en Amérique.

UNE odeur de tubéreuse... Où Christine de Rivoyre l'a-t-elle écrit, son roman ? Du fond de son lit (Paris, Seine), où sur quelque banc au contraire très éventé de la 5e Avenue (New York City, U.S.A.) ? (1).

C'est l'histoire... Mais est-ce une histoire ? Et c'est ce que j'aime en ce livre, que tout soit nacelle, effleurement, point d'interrogation : nous sommes loin du roman féminin, ou masculin (les jeunes hommes aussi, cette saison, ont des petits cœurs à expliquer), où un auteur-personnage fait défiler comme autant de mètres de cervelas les épisodes bien paquetés et un rien faisandés de ses dernières amours. Ici la pudeur règne.

Nous sommes aux Etats-Unis, comme on nous l'affirme énergiquement dès l'entrée : « *Syracuse, en Amérique, ça existe, je le jure.* » Une Amérique provinciale, bourrelée de préjugés, de mœurs violentes, de femmes fardées

(1) Plon, éd. 310 p. 9 NF 85.

et saoules, comme vont sûrement le devenir ces longues filles actuellement musclées et si blondes, que des jeunes hommes plus interminables qu'elles, plus gracieux encore, mais de « couleur », dévorent d'un œil sans espoir.

Là-dessus, où là-dedans, débarque un jour une Française. Une « Frenchie », avec tout son prestige, ses parfums mi-Dior, mi-Baudelaire, sa gloire scandaleuse et embarrassée. La singularité du livre étant que cette Française à la riche auréole n'est qu'une toute petite personne, violente d'âme mais faible de cœur, qui sera la proie et pas du tout la reine de ces grands loups d'Américains.

Non, décidément, cette histoire ne se passe pas en Amérique. Ne se passe même pas très loin : il s'agit d'un amour. D'une explication avec l'amour. Pas plutôt débarquée — chapitre I — Charlotte, notre Française, tombe folle amoureuse, folle émue, d'un beau mâle qui me paraît Américain comme vous et moi : Tyran, quadragénaire moustachu, fleurant bon les lits, les prés, à la voix grosse, un dinosaure pour tout dire, un diplodocus (mais peut-être est-ce quand même en Amérique qu'il faut aller pour découvrir ces bêtes-là...), enfin quoi un homme !...

Il se trouve que cet homme est le père de la jeune et longue et lâche Liz, membre snob de son université syracusienne, qu'il est le mari de l'ivrognesse, l'une et l'autre piètres rivales de Charlotte ; il se trouve que Kay, gentille négresse oxygénée, amie au contraire de la Française, est en ménage avec Œdipe, une belle masse de muscles chocolat, amoureux secret de la blancheur de Liz. Il se trouve que tout le monde se connaît et que personne n'aimant qui il faut, comme il faut, tout le monde a donc de quoi *vivre*.

Un tyran barbu

D'abord subjuguée et soumise, puis mal contente et curieuse, la petite Charlotte entreprendra sur la pointe des pieds et silencieusement, sournoisement, l'immense tour de son tyran, et celui de ses aides-bourreaux, et de son faux château pour faux ogre, puis d'elle-même. En somme le tour de l'Amérique — si l'Amérique c'est l'illusion.

Et un beau jour... Ne déflorons pas la fin des romans d'amour, d'abord parce que tout le monde la connaît, ensuite parce qu'aucune ne ressemble à aucune autre. Respirons plutôt ce bouquet aux odeurs malignes et « entêtantes » :

« C'est vous la tête en fleurs qu'on
[croirait sans souci
« C'est vous qui me disiez qu'il faut
[aimer ainsi... »

écrivait Musset.

Non, il est moins inattendu qu'on ne pense de trouver Alfred de Musset au front de cette « Tête en fleurs ». Il y a du dandy — et c'est si rare chez les femmes — dans cette façon de refuser le « souci », surtout s'il est d'amour. « Tout s'arrange », dit aux dernières lignes Charlotte giflée, lâchée, « réveillée », et d'autant plus moqueuse. Il y a aussi de la jeune fille : ce bel homme à barbe, ces fous rires, ces éphèbes transis et bouleversés, cès crêpages de chignon, l'extase... Oui, Musset, un barbu lui aussi, préside de toute évidence à ces émois bourrus et stellaires, en respirant son gardénia.

« La Tête en fleurs », c'est le premier roman de Christine de Rivoyre depuis « La Mandarine ». Du fruit aux fleurs, le mûrissement est grand et fait plaisir : c'est bien toujours le même style, vif, incisif, sifflante scie à métaux qui dessine et découpe sa suite carillonnante de très personnelles rondelles ; c'est bien la même gaieté, têtue et orgueilleuse : pourquoi faire pleurer lorsqu'on peut faire rire, et de la même chose ? Mais l'histoire, semble-t-il, lui tient aujourd'hui plus à cœur.

Charlotte est autre chose qu'un des personnages-ballets de « La Mandarine » pirouettant d'une cocasserie à l'autre, c'est une véritable héroïne, une vraie femme, déchirée par la découverte de l'homme. De tous les hommes. Il y en a de plusieurs espèces dans « La Tête en fleurs », si Tyran les domine de sa souveraineté : types à « muscles », à barbe, à toison...

D'abord émerveillée par leur « carcasse », Charlotte apprend à mieux les connaître et ce livre drôle devient grave. Oui, « La Tête en fleurs », la tête en pleurs, c'est un aveu dissimulé; derrière tous ces détails parfaitement notés sur l'Amérique et son néon, ses conférencières, leurs orchidées, derrière ces grandes phrases désinvoltes et brutales qu'on jette au nez des gens quand on est timide justement et qu'on ne veut pas franchement leur dire... Leur dire quoi ? Lisez « La Tête en fleurs ».

M. C.

(Charpentier.)

CHRISTINE DE RIVOYRE
Un dandysme rare.

RJ

Dans le « maquis » avec Maurice Clavel

AVEC LE TEMPS DE CHARTRES, Maurice Clavel nous donne sans doute son livre le plus pur et le plus émouvant.

Sinclair, le narrateur, jeune agrégé de philosophie, est envoyé par les « instances supérieures » dans le maquis de la région de Chartres, aux derniers mois de l'occupation, pour prendre les réseaux en main. Une jeune femme, Délia, belle, blonde, audacieuse, l'accompagne, et tout de suite nous la sentons promise a un destin tragique. Nous voyons vivre les deux jeunes gens parmi les partisans, à la fois courageux et rusés, prudents et indisciplinés, autant préoccupés de leurs rivalités personnelles que de la lutte contre l'ennemi, aussi différents les uns des autres que le sont des bourgeois, des paysans, des hobereaux de province. Les combats, les actes de sabotage, les poursuites dans les blés mûrs, se succèdent jusqu'aux scènes merveilleuses et folles de la Libération, qui se terminent par la mort de Délia.

L'expérience personnelle de l'auteur fait de cette œuvre un document poignant. Mais on peut aussi le goûter comme un poème, tant la musique du souvenir est ici perceptible.

« Voilà une victoire du roman. Peu importe que l'épisode choisi soit une époque glorieuse ; c'est la réussite artistique qu'il faut ici souligner. Tout le livre brûle d'une vérité et d'une gaîté qui furent certes celles de la guerre et de la jeunesse mais qui deviennent celles de l'enthousiasme romanesque », écrit R.-M. Alberès.

LA POURSUITE

premier roman de

Jacques Neubourg

Le portrait d'un grand amour. Un long, un épuisant combat, même dans le plaisir, oppose Marie-Thérèse et son amant. Au cœur de l'amour même n'y a-t-il donc que la guerre ?

RJ

Maurice Denuzière
UNE TOMBE EN TOSCANE

« L'OUVRAGE, dans son ensemble, est d'une belle tenue, riche par ses descriptions — celle de Sienne en particulier — et par la lucidité, la fermeté qu'apporte l'auteur dans cette quête d'une vie intérieure emplie de sortilèges. »

R. PROSLIER
(Nouvelles Littéraires.)

RJ

Solange Fasquelle
LE CONGRES D'AIX

SOLANGE FASQUELLE, l'auteur de MALCONDUIT, nous introduit dans les coulisses d'un grand congrès, LE CONGRES D'AIX. Que d'intrigues s'entremêlent et de fils, de petits drames privés se nouent ! Solange Fasquelle trace ici le portrait d'une jolie oie blanche encore peureuse et pourtant impatiente de pécher dans l'eau trouble des sentiments, et qui finalement mène le jeu de toutes ces destinées brusquement rapprochées le temps d'un congrès, LE CONGRES D'AIX.

Henny Dory
LA NUIT DE LA PASSION

HENNY DORY, dont le dernier roman LA NUIT DE LA PASSION vient de paraître retrace ici le récit de la difficile réadaptation à la vie de deux rescapées des camps de concentration.

« Les précédents ouvrages d'Henny Dory étaient attrayants. Celui-là est important. Par la thèse qu'il soutient et par l'étonnante vigueur de son style. Un livre qui vient à son heure. »

René LEFEVRE
(Le Canard Enchaîné.)

RJ

Paul Tillard
LA RANÇON DES PURS

LE mal que Paul Tillard juge caractéristique de notre XX^e siècle et analyse avec une lucidité implacable, c'est le fanatisme politique, l'abandon corps et biens à un parti totalitaire. Dans LA RANÇON DES PURS, on voit un homme sacrifier celle qu'il aime, une femme sacrifier son honneur, sa réputation, d'autres sacrifier leurs amis, tous renoncent à ce qu'ils ont de plus intime, de plus cher, de plus pur, au nom d'un idéal insatiable.

Georges Vidalie
CADET LA ROSE

QU'IL existe encore aujourd'hui dans nos lettres le pur plaisir de raconter, ce recueil de nouvelles d'Albert Vidalie en apporte l'éclatant témoignage. Dans l'art difficile et très précis de la nouvelle, où ne s'imposent que les virtuoses du métier d'écrire, l'auteur de CHANDELEUR L'ARTISTE a trouvé exactement la forme qui s'adapte à son univers, à sa verve alerte, à sa pittoresque érudition, à ses personnages robustes et tendres.

RJ

Roger Curel : LA GLOIRE DES MULLER

AVEC LA GLOIRE DES MULLER, Roger Curel nous introduit dans la « Dolce Vita » algéroise. Les Muller sont une grande famille d'Algérie... Une famille qu'on devinera aisément désunie, désorganisée, travaillée par le contre-coup des événements politiques. La vieille génération ne se reconnaît plus dans ses héritiers qui essaient d'échapper à la discipline et au conformisme familial. Seul, Paul se séparera pour toujours de cette « terre », des problèmes qu'elle pose, d'un monde riche et borné ; les autres, après avoir frôlé le scandale demeureront fidèles à LA GLOIRE DES MULLER — fidèles passivement, médiocrement, préférant mourir sur une terre pour laquelle ils ont un amour charnel plutôt que vivre ailleurs. Ailleurs ! Ils s'ennuieraient trop. Un projecteur braqué sur chacun des héros cerne et traque le moindre mouvement, la moindre pulsation de ces prisonniers volontaires.

par l'auteur de Tanguy
MICHEL DEL CASTILLO
le manège espagnol
roman
JULLIARD

ÉDITION

● New York : sortie d'un nouveau livre d'ALDOUS HUXLEY, « De l'art et des Artistes ».

● Chez Seghers : réimpressions de poèmes de PAUL ELUARD, « Corps mémorable ».

● Michèle Morgan sera la partenaire de Jean-Claude Brialy dans l'adaptation cinématographique du roman de JEAN-JACQUES GAUTIER, « Le Puits aux trois vérités ».

● MICHEL BUTOR revient des Etats-Unis d'où il rapporte l'ébauche de deux livres: un essai sur Baudelaire et un autre sur ses impressions d'Amériques : « Mobiles ».

● JEAN HOUGRON vient de remettre aux éditions Denoël un roman de science-fiction : « Le Signe du Chien ».

● WILLIAM L. SHIRER, dont on connaît en France le « Journal de Berlin », fera paraître en janvier, chez Stock, « L'Ascension et la Chute du IIIe Reich ».

● Les fresques de JEAN COCTEAU pour la chapelle de Saint-Blaise des Simples, viennent d'être réunies en un album par les Ed. du Rocher (Monaco).

● UNE NOUVELLE MAISON D'ÉDITION AMÉRICAINE fait circuler ce prière d'insérer : « Odin Press aura pour spécialité les publications destinées à répondre au besoin de succès, de bonheur et de paix intérieure qu'éprouve l'homme moyen. »

● ETIEMBLE vient de terminer un récit intitulé « Blason d'un corps » et le quatrième tome du « Mythe de Rimbaud ».

● Le poète CLAUDE VIGÉE publie ce mois-ci « Les Artistes de la Faim », essai sur la poésie, de Baudelaire à nos jours (Calmann-Lévy).

● Denoël entreprend la publication des œuvres complètes de BLAISE CENDRARS et inaugure cette édition avec le tome III ; chez le même éditeur, « Robinson Crusoé », illustré par GAVARNI.

CONTRE-EXPERTISE

Le Journal de Jules Renard

● ***Un gros livre odieux dont la lecture se révèle douloureuse et passionnante.***

« 7 DECEMBRE. — Les romanciers parlent souvent de l'odeur de la femme habillée qu'on approche d'un peu près. Il faudrait s'entendre : ou la femme se sert de parfums et ce n'est pas elle qui fleure, ou cette odeur provient des aisselles et du bas-ventre, et alors, c'est qu'elle ne se lave pas. La femme saine et propre ne sent rien, heureusement ! »

Celui qui s'est arrêté, toutes affaires cessantes, pour consigner dans son journal cette note, la seule pour la journée du 7 décembre 1889, est-ce que ce ne serait pas un maniaque un peu imbécile ou un imbécile un peu maniaque ? Et ce journal compte douze cent soixante-sept pages... La lecture d'un journal intime est un sport passionnant parce que c'est une chasse à l'homme, à l'homme vrai, à l'homme tout nu, et c'est éminemment le cas pour le « Journal » de Jules Renard : mais comment ne pas se demander parfois si la chasse ne vaut pas mieux que la prise et si ce n'est pas un pauvre gibier que cet homme-là ?

La mort entre les dents

La mesquinerie, la médiocrité, la méchanceté bornée étaient sa seconde nature. Seconde ? Il n'aime rien de ce qui est vraiment grand. Dans le passé comme dans le présent, il n'a pas de relations d'écrivain : il a des relations d'homme de lettres. Il n'a presque jamais envie de noter dans son journal une réflexion inspirée par le contact d'un poète, d'un peintre, d'un musicien. Mais il adore faire des portraits physiques un peu dégoûtants, baveux, mettant en valeur les stigmates des tares ou des maladies, et il entasse les plus médiocres potins sur les plus médiocres confrères. Le succès des autres le rend malade. Trois mois avant sa fin, il a déjà la mort entre les dents, et il le sait, il s'attendrit sur le carton d'invitation qu'il vient de recevoir pour la générale de « Chantecler » : *« Chantecler. 131 et 133, dans un petit coin. A « Cyrano » et à « L'Aiglon », pour la répétition générale et pour la première, nous avions des places au premier rang. C'est l'échelle de la gloire. »* Oui, mais quand Rostand lui envoyait ces bonnes places, en 1897, le faux-jeton écrivait dans son journal : *« C'est le seul homme que je sois capable d'admirer en le détestant. Ça craque, ça craque. Triste comme une amitié morte. »*

(1) Jules Renard - *Journal* (1887-1910). Gallimard. Pléiade, 1416 p. 38 NF. Le texte est le seul connu, celui publié avec coupures et altérations par la veuve de Renard et Henri Bachelin. L'édition est présentée, annotée, assortie d'index des personnages, des œuvres, des noms propres qui en font, grâce à M. Gilbert Sigaux, un excellent instrument pour la connaissance de Jules Renard et de toute son époque.

Des cheveux roux

Reste le journal de l'écrivain proprement dit : les brouillons, les propos saisis au vol, les bouts de dialogues, tout ce qui nourrira l'œuvre future. Mais Jules Renard est un écrivain très strict, qui vise à une sobriété toute classique : un sujet, un verbe, un attribut. Et les phrases qu'il note sont au contraire le plus souvent des images recherchées, saugrenues d'un anthropomorphisme au goût douteux : « Taupinières, la chair de poule des prés... le ciel est rouge comme une tuilerie... Des roses comme des nœuds de foulard blanc... » etc. Et d'ailleurs pourquoi inscrivait-il tout cela dans son journal puisqu'il dit aussi que dès qu'une chose est notée, elle est pour lui comme morte et inutilisable ? Bref, cela fait 1200 pages écrites avec une âme si grise qu'on a peine à croire qu'il avait les cheveux roux.

Car Jules Renard, bien entendu, c'est d'abord et toujours l'auteur de « Poil de Carotte », un roman composé de notations et de saynètes, et la pièce en un acte qu'il en a tirée. Alors que pour beaucoup d'écrivains le journal intime nous intéresse parce qu'il éclaire l'œuvre, ici ce serait presque le contraire. L'œuvre est de qualité, mais peu abondante, maigre, sèche, avare, et déjà il y a des morceaux qui n'intéressent plus que les curieux, des pièces (en un acte) qui, si elles ne sont pas merveilleusement jouées, ennuient comme on l'a vu la saison dernière au Français avec ses deux chefs-d'œuvre pourtant, « Le Pain de ménage » et « Le Plaisir de rompre ». Toute une vie passionnément, férocement donnée à la littérature, pour ce maigre ruisseau ? Et pourtant, c'est l'œuvre qui est la confidence : même dans son journal, Jules Renard appelle souvent ses parents de leurs noms de théâtre. M. et Mme Lepic, et sa femme et ses enfants, l'appelaient Poil de Carotte. Et le journal, c'est le fond inextricable de pudeur et d'impuissance, le résidu de l'âme que la vie lui avait faite. C'est sans doute pour cela que la lecture de ce gros livre odieux est souvent douloureuse et passionnante.

JULES RENARD. (Roger Viollet.)
Un maniaque un peu imbécile ?

La corrida du cloporte

Jules Renard c'est à la fois Poil de Carotte et le fils de Mme Lepic. C'est un enfant martyr et, par hérédité, un bourreau d'enfants. Devenu grand, il n'a pas cessé de donner raison à la mère qui l'avait humilié, bafoué, diminué, et il s'est diminué, rétréci, mutilé. A chaque instant, il s'annonce à lui-même qu'il ne fera rien, qu'il n'est bon à rien, il jouit de ses échecs, il se délecte de paraître si médiocre et d'être plus que l'auteur de « Ragotte », un collectionneur de ragots. Le père de Jules Renard s'est suicidé ; sa mère est tombée dans un puits, accident ou suicide ; il a lui-même, pendant des années, caressé l'idée de la mort. En fait, il s'est tué à petit feu, à force de se brimer, de se meurtrir, et ce journal nous fascine parce qu'il est non seulement le récit mais *l'instrument* de ce suicide à tempérament. Ses plus grandes vertus d'écrivain, le culte de la précision, de la lucidité, de la vérité, il les retourne contre lui avec une souveraine délectation morose. Il crève les abcès de vanité, de mensonge chez lui et chez les autres, parce que c'est une manière de se crever. C'est un livre d'une humilité démente, ou plutôt d'un goût masochiste de l'humiliation. C'est la corrida du cloporte, avec mise à mort. Cela, c'est réussi, et du point de vue de l'autodestruction d'un écrivain par la plume, ce journal intime est vraiment exemplaire. Si bien que par une dernière ironie, cet homme qui n'avait pas d'autre passion que la littérature est l'ancêtre authentique de tous ceux qui considèrent que la littérature est morte...

ROBERT KANTERS.

CLOSTERMANN
APPUI-FEU
SUR L'OUED HALLAÏL
60.000 exemplaires
Flammarion

Conscrit !
Tu pars en Algérie
Connais-tu la position des catholiques sur la guerre d'Algérie ?
LIS
Les Evêques face à La Guerre d'Algérie
La brochure : 2 NF
En vente chez les libraires ou à la Librairie T.C. 49, Fg-Poissonnière, PARIS - C.C.P. 5023.99

LE TERRAIN VAGUE
ÉDITIONS ORIGINALES SURRÉALISTES
(catalogue franco)
LIVRES DE CINÉMA
(catalogue franco)
23-25, rue du Cherche-Midi, 23-25
PARIS (6e)

(R.T.F.)

MICHÈLE AUCLAIR.
« De quel amour s'agit-il ? »

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *Roger Coggio : ce n'est pas sa faute.*

LA politique aidant, j'ai craint d'abord que la télévision ne poussât sur notre écran un troupeau clairsemé de vaches maigres, mais dès le milieu de la semaine tout est redevenu brillant.

J'ai peu de goût pour les pièces à un personnage comme « La Voix Humaine » ou comme « Sammy » (de Kenneth Hugues, adapté par Pol Quentin) où un acteur donne la mesure de ce qu'il sait faire. Ici, Roger Coggio est on ne peut mieux ; ce n'est pas sa faute si le naturel, dans un monologue de cette sorte, tourne au chiqué.

Aimez-vous la trompette ? Avez-vous des idées sur la trompette ? Notre ami Bernard Gavoty considère d'un air alléché celles que lui présente Maurice André qui est un as de la chose. Il nous les décrit toutes avec des mines gourmandes, depuis celle qui n'a pas de trou jusqu'à celle du Jugement Dernier. Plus la trompette est bouchée et plus elle plait aux âmes tendres comme est la nôtre, à Bernard Gavoty et à moi. Maurice André a été mineur de fond, comme l'autre Maurice (Thorez). Bernard Gavoty ne le laisse pas assez parler à mon gré : je préfère le trompettiste à la trompette.

● *« La Piste aux Etoiles » : une odeur de crottin.*

LA PISTE AUX ETOILES. Pourquoi ne jamais parler de cette admirable émission de Gilles Margaritis, d'une technique qui est le comble de l'art, il me semble ? Dédain ? non, humilité. La plupart de ces artistes du cirque atteignent à une perfection qui nous fait rougir de nos à-peu-près. Jacques Chazot me disait que dans le monde du spectacle les gens du cirque sont les seuls purs. Ils ont je ne sais quoi d'irréel, d'un peu angélique. Je m'éloigne un peu de l'écran, et suis le spectacle, les yeux mi-clos. J'écoute la musique, la voix nasillarde des clowns (ce soir, c'est le fameux Zavatta) et tout à coup, monte du fond d'un gouffre d'années cette odeur de crottin, d'acide hippurique, de sciure : c'est la foire de Bordeaux, l'enchantement du cirque Piège, ces merveilles qui paraîtraient falotes auprès de ce qu'on nous montre ce soir...

● *Marcelle Auclair : le premier courrier du cœur.*

LECTURES POUR TOUS. De Marcelle Auclair « Connaissance de l'Amour ». De quel amour s'agit-il, chère Marcelle Auclair ? du divin ou de l'humain ? Vous traitez fort bien des deux. Notre amie annonce comme la chose la plus simple du monde qu'elle a eu la première l'idée des « Courriers du Cœur ». Elle n'en demande pardon ni à Dieu ni aux hommes. (« *Elle a raison* », me dit ma femme qui m'assure que ces courriers du cœur valent mieux que ce que j'en pense.)

Philippe Erlanger, historien de la Saint-Barthélemy, n'a pas tort de croire que le temps de la Saint-Barthélemy ressemble au nôtre — mais pas seulement parce que deux partis se partagent le monde. La ressemblance est plus littérale qu'il ne le dit. Il s'en est fallu de peu que le 13 mai 58 certaines légions ne « giboient aux passants » dans les rues de Paris. Je connais d'honnêtes garçons qui étaient tout prêts à partir en chasse derrière eux, contre les parpaillots d'aujourd'hui, baptisés salopards, vous et moi messeigneurs...

● *« Faire face » : mille catholiques suspendus au téléphone.*

FAIRE FACE : le contrôle des naissances. Ces Messieurs de la Télévision n'ont pas tellement fait face. Si Etienne Lalou n'a perdu le sourire à aucun moment, Jacques Sallebert, chargé de répondre au téléphone, avait perdu le sien, je vous le jure ! Il était *sonné*, c'est le cas de le dire. Mille catholiques étaient suspendus à son fil. Car il n'y a qu'eux que la question intéresse vraiment. Presque tous les autres Français ont toujours su s'arranger, chacun à sa manière, jusqu'au jour où l'Etat leur a fait cadeau d'une motocyclette par gosse.

Mais les jeunes ménages catholiques ! Etienne Lalou s'en est débarrassé en les renvoyant à ce que venait de leur expliquer sur le petit écran un Révérend Père. Or c'était précisément ce bon Père qui les rendait furieux. Il appartient à cette espèce de religieux, fort commune aujourd'hui, très fiers de leur spécialité scientifique et dont la visible ambition est d'avoir l'air le moins Révérend Père possible, d'être un hygiéniste, un gynécologue pareil à tous les hygiénistes et à tous les gynécologues de France, de Navarre et de Suisse.

Ce Père traite, d'un air détaché, des pilules stérilisantes comme s'il en avait plein sa bonbonnière, et des appareils anticonceptionnels, d'un air vaguement critique et légèrement réprobateur mais enfin comme un homme qui n'a pas la cervelle obscurcie par les vapeurs de l'âge théologique.

Je vais bien vous étonner, mon Révérend Père : on nous a appris à nous autres, pauvres nigauds, que l'acte de chair était rigoureusement interdit s'il était commis sans l'intention de procréer. Si nous ne voulions plus d'enfants, il nous restait d'être chastes dans le mariage comme vous l'êtes vous-même dans le célibat, et de crucifier notre chair avec le Christ.

Ces catholiques qui harcelaient Jacques Sallebert, jeudi soir, voulaient obtenir de vous, non certes des renseignements sur certains instruments et sur certaines méthodes dont ils croyaient que le nom seul aurait dû vous faire horreur, mais une réponse à la question : un chrétien et une chrétienne peuvent-ils aller communier après avoir, dans la nuit, usé de certaines précautions ? Ils voulaient savoir si la limitation des naissances heurte une loi divine qui ne saurait être abrogée, ou seulement une règle de l'Eglise qui souffre des accommodements. Dans ce dernier cas, les chrétiens de mon âge seront venus trop tôt dans un monde qui prenait encore au sérieux l'enseignement de l'Eglise...

● *André Brincourt : son jeune sérieux fait honte à ma vieille frivolité.*

LA TELEVISION ET SES PROMESSES. Maligne, la télévision a choisi, pour s'incarner, le plus séduisant de ses speakers (ils le sont tous, mais enfin on a le droit d'avoir ses préférences...) et qui est Michel-Droit. Tout autour des gens graves, des gens qui ont réfléchi à la chose et même écrit des livres sur elle comme André Brincourt dont le jeune sérieux fait honte à ma vieille frivolité.

● *Flaubert : le surréalisme est une simplification.*

PORTRAIT-SOUVENIR : « Flaubert » par Roger Vailland. C'est Flaubert vu à travers les vieilles lunettes surréalistes dont Roger Vailland a rechaussé son nez pour la circonstance. Il ne nomme même pas

(R.T.F.)

ZAVATTA.
Les seuls purs.

« L'Education sentimentale » ! Frédéric lui eût livré la clef qu'il cherche, lui eût rappelé de quel amour d'adolescent, de quelle passion Flaubert était parti (Mme Clésinger), de quelle amitié ardente (Le Poitevin).

Pas un mot non plus sur le mal mystérieux qui frappa le jeune Flaubert et le claustra pour la vie, ce mal qui a décidé de son destin. Tout, dans ce « portrait-souvenir », m'a paru superficiel et gratuit. Je ne nie que le surréalisme ait enrichi ceux qui l'ont « attrapé » dans leur jeunesse. Le surréalisme est une simplification.

FRANÇOIS MAURIAC.

ODEON
THEATRE DE FRANCE
RENAUD - BARRAULT
Octobre : les 27, 28, 29 et 30 (mat. soir) à 20 h. 30
JULES CÉSAR
de SHAKESPEARE

STUDIO 28 10, rue Tholozé MON. 36-07
de MARIO MONICELLI
LE PIGEON (v. o.)
LE CHEF-D'ŒUVRE DU FILM COMIQUE

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

SPECTACLE
Tennessee Williams
au
Théâtre de l'Alliance Française
101, boul. Raspail - LITtré 87-93
« Ce spectacle mérite d'être vu »
MORVAN-LEBESQUE
« Je voudrais persuader tous mes lecteurs qu'il faut aller les voir »
J. SELZ
« Moments de communion intense »
POIROT-DELPECH

STUDIO BERTRAND
LE CRI
(v. o.) d'ANTONIONI

CINEMA D'ESSAI (v.o.)
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
LOOK BACK IN ANGER
« LES JEUNES GENS EN COLERE »
d'après le chef-d'œuvre de
JOHN OSBORNE

Cabarets Dancings

Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 @ 23 h. 15

L'ÉCLUSE
Le cabaret où vont les lecteurs de L'Express ouvre ses vannes à 22 h. 30 (tous les soirs sauf lundi)
15, quai des Grands-Augustins (place Saint-Michel)

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

SOHO 4, rue Arsène-Houssaye (Etoile) PARIS-8e BAL. 56-66

Restaurants

JEAN CONSTANTIN
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39

MOULOUDJI
CHEZ MA COUSINE - MON. 49-35

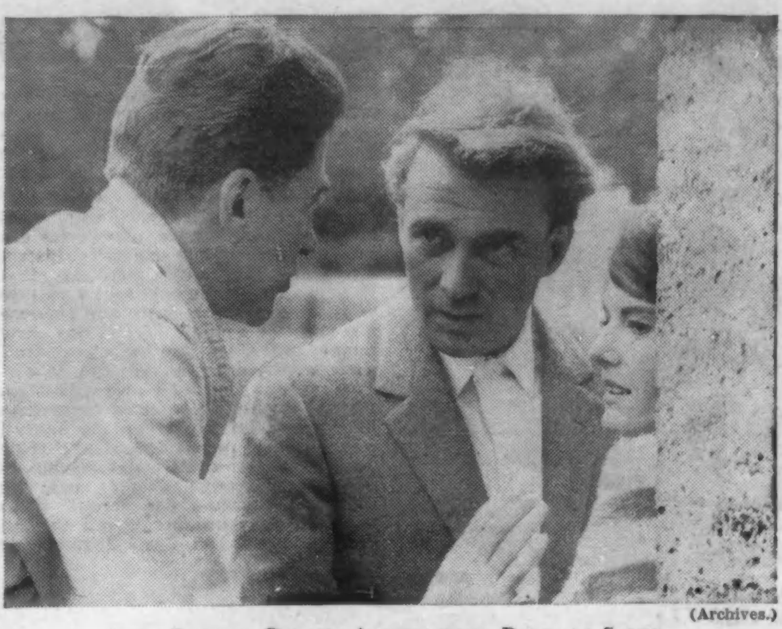
LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR!"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

PALAIS DES SPORTS PORTE DE VERSAILLES A PARTIR DU 28 OCTOBRE
LE CIRQUE DE MOSCOU
PROGRAMME ENTIÈREMENT NOUVEAU AVEC :
LES ANIMAUX DRESSÉS DE DOUROV - LES CAVALIERS DJIGUITES - LE CLOWN POPOV
TOUS LES SOIRS A 21 H. (SAUF LUNDI) - MATINÉES : JEUDI A 15 H.
- SAMEDI 17 H. DIMANCHE ET FÊTES 14 H. 30 17 H. 30
LOCATION OUVERTE : PALAIS DES SPORTS DE 11 A 19 H. - LEC. 58-23 - "EQUIPE" TAI. 70-00 ET TOUTES AGENCES

REPORTAGE

A Munich avec Alain Resnais

● *Le monde entier attend le deuxième film de l'auteur de « Hiroshima, mon amour ». Près de Munich, il est en train de créer un nouveau cinéma. Michèle Manceaux lève le voile.*



(Archives.)

ALAIN RESNAIS, GEORGIO ALBERTAZZI ET DELPHINE SEYRIG.
Entre silence et absence.

LUNDI, 8 heures. L'autocar de « L'Année dernière » fait le ramassage. Ensommeillés, un à un, voici les assistants, les doublures, l'interprète, le photographe, la script et toute l'équipe qui se rend au travail. Il faut trois quarts d'heure pour aller de Munich au château de Schleissheim, en prenant la route de Dachau. Dachau : un poteau indicateur comme les autres.

En Bavière, dans les extravagants châteaux rococo du roi Louis II, Alain Resnais tourne son second grand film : « L'année dernière à Marienbad ». Un scénario d'Alain Robbe-Grillet. Un film comme on n'en n'a jamais vu, un film étonnant qui ne ressemblera à rien, et que l'on découvrira avec stupeur comme on a découvert « Hiroshima, mon amour ».

Le monde entier attend « L'Année dernière à Marienbad » parce qu' « Hiroshima », dont la présentation officielle à Cannes avait été interdite par le Quai d'Orsay pour ne pas indisposer les Etats-Unis, connaît justement aux Etats-Unis un incroyable succès. Après sept mois d'exclusivité à New York, le film va être doublé en anglais pour être exploité dans tous les circuits américains.

Cela est rarissime, comme est rare, unique, le talent de Resnais, le « metteur », comme on l'appelle ici.

Sur son nouveau film, le mystère est total. Resnais a la phobie des journalistes. L'autre jour, Pierre Courau, le producteur délégué qui a eu l'idée de mettre face à face Resnais et Robbe-Grillet, a même dit dans un excès de zèle à un journaliste allemand qui se présentait au château de Nymphenburg : « *Allez-vous-en, je suis ici chez moi.* » Le journaliste éberlué est reparti en prévenant sans doute ses confrères. Personne depuis n'a osé pénétrer les lieux saints où Resnais donne au cinéma une signification nouvelle.

Plan 212

Dans l'autocar, on se réveille et les conversations s'animent. On parle politique. Le journal français, objet de convoitise, passe entre les mains. On parle aussi de l'excursion du dimanche. Chacun raconte sa promenade mais l'on parle surtout, évidemment, de cinéma. L'I.D.H.E.C. ne les renierait pas. Ils ont tous l'air d'étudiants sur le chemin de l'Université, pleins de déférence pour leur professeur.

« *Si on achetait des vitamines pour le « metteur ».*

Ils repassent aussi leurs leçons de la journée, en « potassant » le découpage. Le plan de travail indique neuf plans aujourd'hui.

« *Mais alors ils ne savent pas ce que c'est que le 212* », s'exclame Volker, 21 ans, deuxième assistant, vibrant. A la Cinémathèque, il traduisait les films allemands en français. Il a été l'assistant de Louis Malle dans « Zazie ». Il connaît le cinéma presque aussi bien que Georges Sadoul. « *Il est vraiment si difficile, le 212 ?* » interroge la script Sylvette Baudrot, toujours attentive et enthousiaste ? « *Oui, regarde, j'ai fait des dessins.* »

On se passe les schémas en expliquant : « *Là, X regarde A qui n'est pas dans le champ. A parle « off », puis on cadre sur elle, tandis que M se profile au fond.* » « Fais voir, fais voir. »

Que signifie toute cette géométrie ?

Ce sont eux qui, à leur tour, s'étonnent. « *A, X, M, pardi, ce sont les noms des héros de ce film. Il y a encore deux petits rôles nommés « Femme premier couple » et « Homme premier couple ». C'est tout naturel, puisque c'est du Robbe-Grillet* ».

Ils ont tous lu l'œuvre complète de Robbe-Grillet. Je n'ai jamais vu une équipe pareille.

(Archives.)

LE « METTEUR » DIRIGE LA VEDETTE.
Une incursion 1925.

Une nouvelle vedette

Je n'ai jamais vu non plus un découpage pareil. Des pages entières avec des colonnes de droite immaculées, et quand, de temps à autre, des amorces de dialogues apparaissent, il est bien précisé que la voix est « off ».

En revanche, la colonne de gauche est lyrique. On n'en finit pas de décrire les mouvements de la caméra. Et quand je dis : « mouvements », le mot est bien trop faible. Jugez plutôt : « *A revient de nouveau vers le lit où elle déplace des robes étalées. Peut-être pendant ce temps, la caméra a-t-elle donné des signes d'agitation, exécutant divers mouvements de rotation, de volte-face et même des changements brusques de plans.* »

Au tournage, mon impression se confirme. Dans « L'Année dernière à Marienbad », la plus grande actrice du film, la grosse vedette, la révélation, ce sera la caméra. La caméra d'Alain Resnais.

Le plateau est silencieux. Là non plus, ce n'est pas un plateau ordinaire. Imaginez une gigantesque galerie où alternent les colonnes de marbre rose, les anges en stuc doré, les fresques des plafonds.

On tourne dans l'entrée du château, légèrement transformée par quelques meubles et draperies en un hall d'hôtel.

Dans cet hôtel étrange, A et X se cherchent et essayeront de savoir s'ils se sont un jour aimés, s'ils se sont vraiment aimés et quand et où. Etait-ce l'année dernière, ou bien hier, était-ce d'ailleurs vraiment à Marienbad ? Et qu'est-ce que Marienbad ?

Resnais a tourné dans trois châteaux et dans plusieurs jardins ce qui est censé se passer dans un seul et même endroit. Mais quel endroit ? Les incertitudes de la mémoire sont telles, les apparences si ambiguës. Cet endroit, ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre, est à l'image de nos souvenirs : flou, variable, multiforme, obsédant.

Trois heures de maquillage

Le 212 est en effet un plan difficile. Il fait, dans ce château de marbre, un froid de tombeau. Resnais a enfilé son anorak en duvet, très recueilli, comme un chirurgien qui met son masque avant l'opération. Sacha Vierny, le chef opérateur, porte le même anorak. L'un bleu, l'autre, rouge. Les chefs de quelque expédition polaire. Personne ne parle plus. Vierny règle ses éclairages à voix basse sur la doublure de A, pétrifiée. Il a mille inventions de paravent, de cache, de dentelles pour faire rebondir ses lumières. Puis c'est au tour de Philippe Brun, le cadreur. Sur le chariot, il « baigne dans le beurre ». Cela veut dire, qu'il y est comme un poisson dans l'eau. Resnais, très impassible, dirige tout. Il s'as-

(Archives.)

RESNAIS ET DELPHINE.
Une nouvelle Garbo.

soit sur le chariot, corrige le travelling. Un travelling insensé en forme de W, qui creuse le champ pour mieux l'abandonner. Trois heures de préparation, les acteurs arrivent.

Delphine Seyrig, conçue, créée, modelée par Resnais. Elle a des gestes de cygne, un visage de cire, une grâce un peu irréelle. Sa transformation demande chaque matin trois heures de maquillage. Ce n'est pas énorme pour changer la chair en porcelaine, pour faire d'une petite femme toute simple une espèce de Garbo, une star de cinéma muet, avec la bouche en cœur et les sourcils très hauts.

Resnais l'a découverte à New York où elle jouait en anglais une pièce d'Ibsen. Actrice de théâtre, née au Liban, mariée en Amérique, Delphine Seyrig, insituable dans le temps et dans l'espace, a cette absence que réclame ce château d'angoisse où Robbe-Grillet, après Kafka, s'est perdu.

Resnais dit : « *On tourne un dialogue entre un silence et une absence.* » On comprend que la colonne de droite soit clairsemée.

Georgio Albertazzi, un très bon acteur italien, qui a créé « Les Séquestrés d'Allona » à Rome, joue X. Un accent, une voix qui vient d'ailleurs, c'est encore ce qu'il faut pour accentuer l'insaisissable.

M, c'est Sacha Pitoëff, lugubre et doux. Un masque de mort.

« *On avance dans ce film comme dans un cauchemar* », confie Resnais.

On répète avec les acteurs six ou sept fois encore.

« L'homme premier couple », assis près de A, se lève et disparaît. X s'avance vers une autre table, regarde A qui fait un geste pour fuir, mais le regard de X la cloue à son fauteuil. Elle se rassoit. Pendant ce temps les personnages qui meublaient le hall de l'hôtel ont disparu un à un. X dit alors : « *C'était comme s'il n'y*

(Archives.)

ON TOURNE « L'ANNÉE DERNIÈRE A MARIENBAD » DANS LE PARC DE SCHLEISSHEIM.
« Comme s'il n'y avait eu dans tout ce jardin que vous et moi. »

avait eu dans tout ce jardin que vous et moi », et ce hall désert donne en effet à ses paroles une force inattendue.

Comme une statue

La caméra tourne, contourne, monte, descend et tant de choses se passent en même temps que l'on ne peut tout voir à la fois. Décidément, un plan comme celui-ci, je ne l'avais jamais vu non plus.

« *Combien de temps ?* » demande Resnais.

« *Cela fera deux minutes, Monsieur* », répond Sylvette Baudrot, qui appelle les metteurs en scène « monsieur » comme des grands patrons. Sylvette est une infirmière parfaite. Le tournage ressemble de plus en plus à une opération. A une opération incomparable, la « cardiotomie », ou comme le mot ni la chose n'existent pas encore, à une ablation du cœur.

Tout, en effet, dans ce film, est glacé, artificiel, sophistiqué. C'est un film sculpté dans le marbre de ces colonnes épaisses, que la caméra lèche et relèche sans cesse. « *Un film à regarder comme une sculpture* », m'avait dit Resnais, sans que je comprenne très bien la portée de sa définition. Maintenant, son propos me semble limpide.

Ce film est une statue, et doit provoquer l'émotion que suscite une œuvre d'art. Un film à regarder de l'extérieur, où aucun sentiment ne perce directement. Resnais s'explique :

« *Ce film est noir, c'est le film de la solitude et l'on doit en sortir avec une impression de malaise. Mais pour exprimer cette solitude, je ne fais parler que les choses. Je veux montrer que le « nouveau roman » n'est pas une expérience de laboratoire.* »

Un petit suspense

Aujourd'hui, on tourne en extérieur. Un jardin à la française, ponctué de statues et de buis taillés. Le couple doit avancer dans une allée. Mais tandis que le couple s'avance, la caméra recule. Pourquoi ?

« *C'est un petit suspense*, me dit Resnais. *Quand les personnages avancent dans l'allée, on croit qu'ils se rapprochent, que l'on va enfin en savoir plus long sur eux, mais cet espoir est déçu. Ils avancent en pure perte.* »

Exemple entre mille. Chaque fois qu'un personnage entreprend de répondre à l'autre, la scène est coupée. On passe à autre chose.

« *Comme un puzzle*, dit Resnais, *il y a des morceaux épars. Pronfondément, ils s'appellent les uns les autres, mais il faut trouver le fil. Comme dans les romans de Robbe-Grillet.* »

Resnais éveille la sensibilité par l'esthétisme, par la convention. Sa rencontre avec Robbe-Grillet ne pouvait être qu'heureuse.

La caméra recule dans l'allée. Resnais interroge Philippe Brun.

« *Il n'y a pas de ciel ?* »

« *Non, non, pas de ciel du tout.* »

« *Bon, ça va.* »

Une image sans ciel, calquée sur le texte de Robbe-Grillet, incantatoire, récitatif. Une mélopée qui débute ainsi :

« *Une fois de plus, je m'avance le long de ces couloirs, à travers ces salons, ces galeries, dans cette construction d'un autre siècle, cet hôtel immense, luxueux, baroque, lugubre, où des couloirs interminables succèdent aux couloirs — silencieux, déserts, surchargés d'un décor sombre et froid de boiserie, de stuc, de panneaux moulurés, marbres, glaces noires, tableaux aux teintes noires, colonnes, lourdes tentures...* »

On s'arrête pour déjeuner. Une heure de pause. Tout le monde à la même table. Préoccupée, fatiguée, solidaire, on dirait l'équipe de construction d'un barrage en Israël. L'entrain du matin a fait place à la concentration. Resnais mène son petit bataillon au combat.

Ils me disent tous : « *Nous sommes dans ce film comme dans un cimetière. Frustrés, de ne jamais voir une scène. Emiettés, par ce tournage en fragments. Le film déteint sur nous.* »

Mais ils sont là et ne donneraient leur place à personne. Du matin au soir, les acteurs, Françoise Spira, Gérard Lorin et Gilles Quéant, le musicien Barbaud, le mannequin Karin, se contentent d'attendre que l'on ait besoin d'eux.

L'autocar vole

Resnais leur a demandé de venir meubler son château des brouillards et ils ont accepté parce que « *C'était Resnais* ». Françoise Spira tourne avec une petite caméra le film du film. Florence Malraux apprend à tenir les cahiers de script. Non vraiment, la passion du cinéma n'est pas un vain mot.

Les « rushes » sont développés à Paris. On ne les voit ici qu'une fois par semaine. Ce soir, justement. Je ne suis pas admise, mais le lendemain matin dans l'autocar, c'est un beau concert.

« *Le plus beau cinémascope du monde.* » « *Un « metteur » comme ça, il n'y en a pas deux.* » « *Quelle leçon de modestie.* » « *Tu as vu un peu ce travail de Vierny.* »

L'autocar vole, s'envole jusqu'au château.

Resnais est déjà là. En train de filmer des plafonds. Un long travelling sur d'écœurantes « pâtisseries », des angelots bouffis et des nymphes rebondies. Pourquoi ? Les éternels « pourquoi » du journaliste.

« *Pour placer du texte. Ce qu'il y a de plus important dans un film, c'est la bande sonore. Au cinéma, on peut fermer les yeux, mais pas les oreilles. Je ne suis là que pour mettre le texte en valeur.* »

Que Resnais, le plus fort et le plus doué des cinéastes, prononce ces mots, voici encore de quoi surpendre.

— En somme, vous tournez un documentaire sur Alain Robbe-Grillet ?

— *Un peu cela. Sur sa littérature tout au moins. Le cinéma peut s'adapter à tout. Je me refuse à définir un art par son passé.*

On doit tourner aujourd'hui « le théâtre ».

Pour savoir combien il fallait de figurants, Resnais est allé compter les personnages peints sur le tableau de Guardi qui est à la Pinacothèque.

Les figurants gelés sont assis, disposés sur des chaises de velours rouge. On leur distribue du bouillon. Delphine Seyrig tremble dans ses mousselines, le regard noyé. Une incursion 1925 dans le romantisme allemand.

« *Je ne voulais pas tomber dans le piège de ce romantisme*, insiste Resnais. *Plus le décor est lourd, plus je fige les personnages. Ce sont eux en fin de compte qui doivent l'emporter.* »

— Alors pourquoi ce décor ?

— *C'est un ensemble. Le cinémascope, le baroque, le cinéma muet, pour moi, se correspondent. J'ai été assez influencé par André Breton. C'est-à-dire que je ne fais jamais rien sans me demander si cela lui aurait plu.* »

Du cinéma, Resnais veut faire l'art le plus complet. Celui qui mêlerait idéalement la peinture, la musique, le théâtre et bien sûr... la littérature.

MICHELE MANCEAUX.

SALLE PLEYEL - Lundi 24 octobre à 20 h. 45. Mardi 25 à 21 heures
SEMAINES MUSICALES DE PARIS
ORCHESTRE SYMPHONIQUE NHK DE TOKYO
Lundi 24 - GALA JOURNEE DES NATIONS UNIES
Direction : Paul KLECKI
Solistes : D. FISCHER DIESKAU et Maurizio POLLINI
Mardi 25 - Dir. : I. IWAKI - Soliste : H. NAKANMURA
(VALMALETE - OAI)

CINÉMA

« Le mirage de la vie »

● *Entre le mélo et l'horreur au bain-marie.*

QUE dire d'un film d'où on sort pestant et hoquetant, au milieu d'un public en larmes ? « Le Mirage de la Vie » (1) est un film de Douglas Sirk dont j'avais aimé le cynisme dans « Pylones » ou « Ecrit sur le vent ». Il se trouve que son dernier film est le plus beau mélange de niaiserie et d'émotion, de sottise et de sérieux que j'aie jamais vu. Et que rengainer les larmes que ce mélo m'a tirées me semble aussi absurde que les expliquer.

En tout cas, voici l'histoire. Une jeune actrice ambitieuse vit avec sa fille, une fidèle gouvernante noire et la fille de celle-ci dans la plus parfaite intelligence.. Un jour, l'actrice réussit : triomphe, applaudissements, vison et Cadillac, le tout en technicolor. Les deux petites filles élevées ensemble deviennent donc automatiquement, et une jeune fille blanche et riche, et une jeune fille noire et pauvre. Cette dernière le supporte mal, d'autant plus qu'elle ne présente physiquement aucune caractéristique de sa race. Elle veut être « blanche », elle ne veut pas être « différente ». Pour cela, elle renie son passé, sa race, elle ment à ses soupirants qui la rossent quand ils apprennent la vérité, et finit par abandonner sa mère, seule preuve qu'elle est noire. Ce n'est qu'à la fin, quand sa mère meurt, qu'elle vient s'abattre sur son cerceuil au cours d'un de ces somptueux et spectaculaires enterrements de Harlem, séquence qui à elle seule vaudrait le déplacement.

Un vrai crocodile

Le sujet est là, il ne me semble pas être dans les hésitations de l'actrice : « Mon amant ou mon métier », « Mon contrat en Italie ou les vacances de ma fille », sujet rebattu et traité ici si allégrement que ça ressemble à une satire. Il ne me semble pas non plus être dans la psychologie de la fille de l'actrice, poupée exaspérante qui commet de bonne foi toutes les stupidités, y compris de s'amouracher de l'amant de sa mère. Le problème, le côté violent, culminant du film est dans la confrontation de deux extraordinaires actrices noires, la mère et la fille, du refus terrifié de l'une devant la vie qui l'attend, une vie « différente », et l'acceptation résignée de l'autre. Sur ce thème il y a deux ou trois scènes à arracher des larmes à un crocodile, ou alors je ne suis pas un vrai crocodile.

Douglas Sirk a donc fait là une œuvre curieuse. La niaiserie générale est atterrante. Mais les violences du vrai sujet sont d'une cruauté, je dirais même : d'une méchanceté, par moments, incroyable. Je ne crois pas que ce soit un film extraordinaire, mais je ne crois pas non plus que ce soit simplement un bon mélo. C'est plutôt l'horreur au bain-marie. La mise en scène est parfaite comme d'habitude.

FRANÇOISE SAGAN.

(1) Floride.

« La Chute d'un caïd » et « Meurtre sous contrat »

● *Deux bons policiers américains de série «B».*

ENTRE « L'Avventura » et « Ben-Hur », entre les voies contraires du cinéma-littérature et du cinéma-spectacle, d'autres chemins subsistent, qui ont leur charme et leurs beautés. Deux films « B » américains en font cette semaine la démonstration.

« La Chute d'un caïd » (2), de Budd Boetticher, retrace l'ascension et la chute d'un célèbre gangster, Legs Diamond. Rien de bien imprévu dans cette carrière criminelle : l'ambition, l'audace, le courage, la superstition, la solitude du héros nous furent déjà dépeints à maintes reprises sous d'autres noms, de « Scarface » à « Al Capone ». La qualité exceptionnelle du récit naît de sa rapidité, de sa nervosité, de la perfection fonctionnelle du langage. Une œuvre de ce type, déjà mille fois contée, parvient à surprendre le spectateur à chaque instant, souvent par l'audace de ses ellipses. Le public sait ce qui doit se passer. Et il se passe ce qui doit se passer. Mais le réalisateur marche à si grandes enjambées à travers son histoire, que nous sommes toujours en retard sur lui, et étonné par sa démarche.

Par exemple, pour donner une leçon à Legs Diamond, son patron le fait arrêter. Diamond sort du commissariat, apprend l'histoire et sourit perfidement : nous savons qu'il pense à la vengeance, que cette vengeance va faire l'objet de la prochaine séquence. Image suivante : le lendemain, Diamond achète un journal annonçant l'assassinat de son patron... Peut-être ressentirions-nous un sentiment de frustration si les « scènes à faire » étaient ainsi toujours esquivées. Heureusement le film comporte des surprises inverses, qui nous frappent d'autant plus. Diamond est arrêté sous une quintuple accusation d'assassinat. Plan suivant : au milieu d'une réunion de gangsters, il surgit du monte-charge et règle ses comptes. Que s'est-il passé entre temps, comment a-t-il été libéré, nous ne le saurons jamais. Un univers irréel, onirique, s'impose à nous : il a la perfection, limitée, mais séduisante, des mécaniques de haute précision. Une fois le mouvement déclenché on sent que rien ne peut l'arrêter.

(2) Triomphe.

Des cauchemars

Plus personnel que l'horlogerie de Budd Boetticher est « Meurtre sous contrat », d'Irving Lerner (3).

Lerner, ancien cameraman de Flaherty, ancien moteur de Van Dyke, réalisateur d'intéressants courts métrages et de deux autres longs métrages de qualité (« Man Crazy », « City of fear »), a tourné « Meurtre sous contrat » en une semaine avec un tout petit budget et sans vedettes. La patiente minutie, le sang-froid tranquille et désabusé avec lesquels un tueur professionnel prépare l'exécution d'un contrat, tel est son sujet, admirablement exploité. Avec ses vingt crimes, « La Chute d'un caïd » est un film sain, hygiénique, actif et vite oublié. Il n'y a pas un cadavre dans « Meurtre sous contrat », mais le film donnera des cauchemars à plus d'un spectateur. Avec lui, triomphe ce cinéma fauché et inspiré auquel François Truffaut a voulu rendre hommage en tournant « Tirez sur le pianiste », ce cinéma passionné dont les secrètes vibrations anéantissent les conventions les mieux établies et renouvellent les genres les plus figés.

PIERRE BILLARD.

(Archives.)

KAREN STEELE DANS « LA CHUTE D'UN CAID ».
Une mécanique de haute précision.

« Un Français à Moscou »

● *J.-P. Mauclaire relance la guerre des procédés pour triple écran.*

LE Musée du Kremlin, les pêcheurs de la mer Noire, Samarcande, le ballet d'Erivan, le cirque de Moscou, constituent les principales attractions de « Un Français à Moscou », second programme du Kinopanorama (version soviétique du Cinérama). Conforme aux règles du genre, ce spectacle de tourisme cinématographique ne nécessite pas de commentaire particulier : le public qui s'y rend sait ce qu'il attend, et l'y trouve.

L'aventure du Kinopanorama mérite, en revanche, qu'on s'arrête sur cette entreprise dont J.-P. Mauclaire est le M. K.. Etudiant en médecine, J.-P. Mauclaire débute dans le spectacle en créant (en 1928) une salle d'avant-garde, le « Studio 28 », qui ouvre ses portes avec le « Napoléon » d'Abel Gance (sur triple écran, déjà). Trente ans plus tard, J.-P. Mauclaire est déjà l'un des chevaliers de l'industrie du spectacle.

Quand il prend connaissance du procédé au pavillon russe de l'Exposition de Bruxelles, il rachète aux Soviétiques les installations de Bruxel-

(3) Studio Bertrand à partir du 26 octobre.

SPECTACLES

● M. MICHEL DEBRÉ a écrit directement à M. FOURRÉ CORMERAY, président du Centre National du Cinéma, pour lui demander que, malgré le manque de directives de M. ANDRÉ MALRAUX, tout soit mis en œuvre pour boycotter les signataires du manifeste des 121.

● La COFRAM, société qui s'occupe de la vente de films français en Amérique du Sud et qui est en partie subventionnée par l'Etat, s'est vu conseiller de ne pas se charger des films des signataires du manifeste des 121, et ni de ceux de M. BEAUREGARD, producteur du « Petit Soldat ».

● HELEN WEIGEL, directrice du « Berliner Ensemble », d'autres directeurs de théâtres allemands et JOAN LITTLEWOOD, directrice du Workshop de Londres, ont adressé à M. André Malraux un télégramme pour protester contre « les récentes mesures du gouvernement de Gaulle déniant la liberté d'expression ».

● EDOUARD MOLINARO a joué un court sketch dans le film « La Morte Saison des Amours » de Pierre Kast, qui a tenu un petit rôle dans « La Mort de Belle » réalisé par Edouard Molinaro, d'après un roman de G. Simenon.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE
VÉRA KORÈNE
ARLETTY - FRANCIS BLANCHE - ALFRED ADAM
dans
L'ÉTOUFFE-CHRÉTIEN
de FÉLICIEN MARCEAU
Mise en scène d'ANDRÉ BARSACQ
A PARTIR DU VENDREDI 21 OCTOBRE

les, achète une salle à Paris, la transforme et monte en France le premier spectacle Kinopanorama, « Deux heures en U.R.S.S. », en prenant les séquences les plus attrayantes des deux programmes alors réalisés par les Soviétiques, « Vaste est mon pays », de Karmen, et « Miroirs magiques », de Kristy. Le succès est considérable : 54 semaines d'exploitation, 601.000 spectateurs, 400 millions de recettes. L'étranger s'émeut et, tandis que le nombre des salles Kinopanorama reste stationnaire en U.R.S.S. (il en existe sept), il s'en crée neuf autres dans le monde.

Quatre atouts

Dans la guerre silencieuse du triple écran ainsi déclenchée (Cinérama contre Kinopanorama), J.-P. Mauclaire compte sur quatre atouts pour remporter la victoire.

1) La qualité technique. Le synchronisme électrique entre les 3 projecteurs est déjà excellent, et le problème des franges (ou de la jonction des images entre les 3 écrans) devrait recevoir, à partir du prochain programme, une solution satisfaisante.

2) La qualité des programmes. J.-P. Mauclaire ne veut pas simplement exploiter des films réalisés en U.R.S.S. Il veut avoir voix au chapitre afin de s'assurer que les programmes correspondent au goût du public occidental. C'est ainsi que « Un Français à Moscou » comprend des extraits de programmes soviétiques et d'autres tournés spécialement à la demande de l'entreprise française, sous la supervision de Jean Dervaivre. Les prochains spectacles ont été prévus en accord avec, ou sur la suggestion de l'entreprise française.

3) La rapidité de rotation des programmes. Tandis que l'actuel spectacle Cinérama « A la recherche du Paradis », est prévu pour 18 mois, le Kinopanorama présentera son 3e programme à Pâques, le 4e en octobre, le 5e début 1962.

4) La décentralisation. L'installation technique soviétique, achetée à Bruxelles, a coûté 75 millions (plus 42 millions de frais de douane). Mais la Société Philips (allemande) fabrique maintenont les appareils nécessaires pour 12 millions (plus 6 millions de douane). Deux installations commenceront à fonctionner prochainement à Lyon et Marseille. Des équipements mobiles circuleront dans d'autres grandes villes, tandis qu'une troisième installation est prévue pour équiper un cirque ambulant. Ainsi le cinéma sur triple écran cessera-t-il d'être un privilège des Parisiens et retrouvera-t-il sa vocation première de grand divertissement forain.

P. B.

EXPOSITIONS

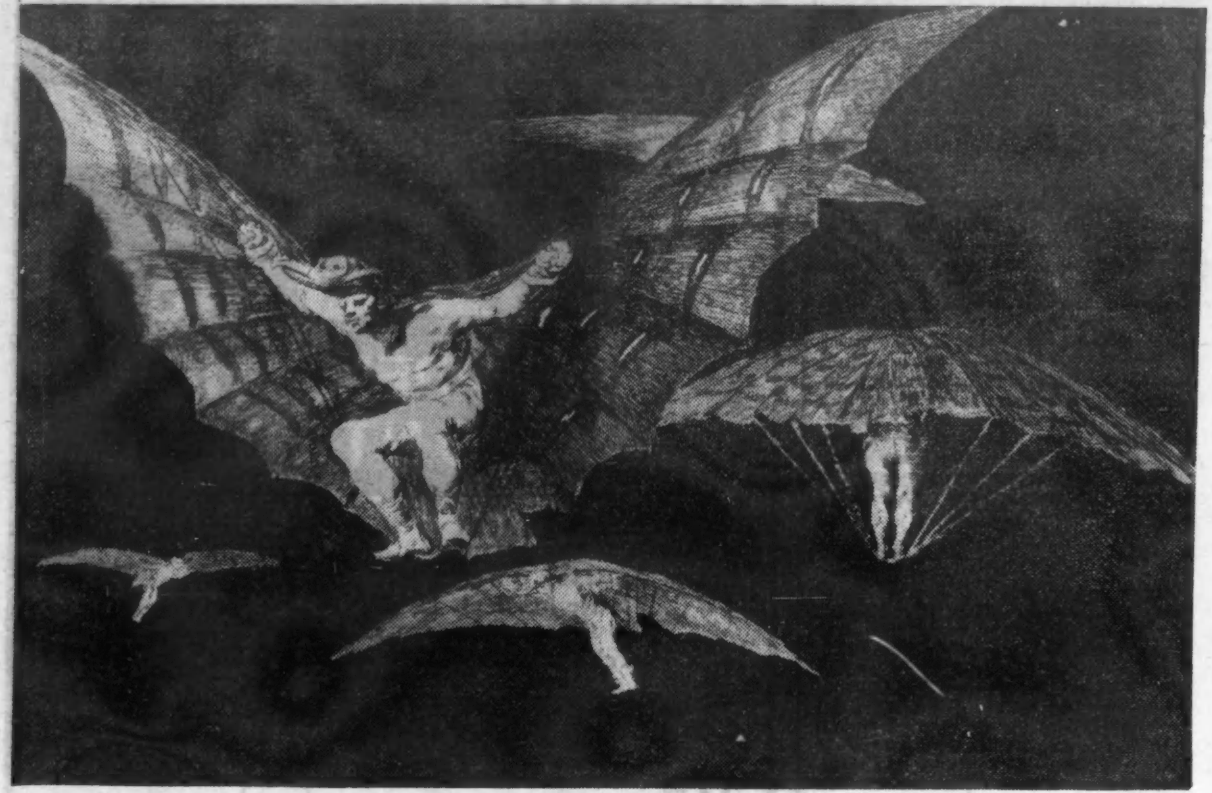
Les gravures de Goya

● *Grâce à un jeune réfugié hongrois, l'œuvre gravé et libérateur d'un Don Juan fastueux et sourd est exposé à Paris.*

« L'*IMITATION de la nature est aussi difficile qu'elle est admirable, si elle est vraiment parfaite. Mais un artiste peut aussi, cela est certain, s'abstraire entièrement de la nature et décrire des formes ou des mouvements qui existent seulement dans son imagination.* » Né à Fuente de Todos, province d'Aragon, en 1746, et mort en exil à Bordeaux en 1828, Francisco de Goya y Lucientes, le peintre qui prononçait ces mots à l'aube du « stupide XIXe siècle », ouvrait du même coup le cycle aventureux de l'art moderne.

Contrairement aux innombrables légendes qui courent sur son compte, il ne fut, semble-t-il, qu'un « révolutionnaire malgré lui ». Mais avec une si naturelle audace qu'elle nous stupéfie peut-être plus encore aujourd'hui qu'elle ne stupéfia ses contemporains.

« *Si ce n'est pas un personnage très haut placé ou envoyé par un ami, je ne travaille pour personne* » disait-il lorsque, la quarantaine passée, après avoir brossé pendant des années, à la mode néoclassique du temps, des



(Caillet.)

« Manière de voler », par Goya.
« Des corps lumineux et des corps obscurs ».

tableaux qu'il désavouait, il s'aperçut qu'il était Goya ou, plutôt, qu'il avait enfin les moyens d'être Goya. Pas seulement parce qu'il était devenu l'intouchable et fortuné premier peintre de la cour. Pas seulement non plus parce que, malgré la surdité qui l'affligeait, ses ambitions sociales et sentimentales étaient comblées par une tumultueuse liaison avec la duchesse d'Albe. Parce que, surtout, Charles III, en lui commandant un jour des copies de portraits de Velasquez, lui avait donné l'occasion d'entrer dans l'intimité créatrice d'un des plus grands génies de la peinture. C'est à ce contact et à celui de Rembrandt que Goya prit goût à la gloire.

On parle beaucoup, depuis quelques semaines, d'une mystérieuse exposition qui serait consacrée, cette année, à l'ensemble de son œuvre et que Paris abriterait comme Madrid abritera, cet hiver, un fabuleux rassemblement de toiles de Velasquez.

En attendant, c'est l'ensemble des gravures des « Caprices », des « Désastres de la guerre », de la « Tauromachie », et des « Songes », environ deux cents pièces, que le public parisien et — demain — celui des principales villes de province sont appelés à admirer (1).

Un « gauleiter »

A l'origine de cette manifestation, un jeune Hongrois qui, fuyant son pays, vint rejoindre, peu avant la dernière guerre, des parents installés à Madrid. Il se passionna pour Goya et constata que ses gravures étaient tenues en peu d'estime. Après quinze ans de recherches, il parvint à les retrouver toutes, une à une, en premier tirage. Aucun musée du monde ne les possède dans leur totalité. Quand ils veulent les exposer, c'est à Andrès Laszlo que leurs conservateurs doivent s'adresser. Et, depuis bientôt dix ans, cet homme court l'Europe, l'Afrique, l'Amérique et l'Asie. Entre temps, il a écrit « El Muchacho » (2), l'émouvante aventure d'un gosse espagnol, traduite en 38 langues et dont on a tiré le film que l'on sait. Il a aussi raconté l'irrésistible histoire de ce personnage véridique du monde madrilène dont la profession consistait à engrosser les jeunes femmes qui revendiquaient l'honneur de servir comme nourrices dans les « Grandes Familles (2). Sur quelque cimaise que ce romancier accroche sa collection, il devient aussitôt évident que Goya, magicien des bleus et des gris en peinture, est aussi — avec Rembrandt et, de nos jours, Jacques Villon — l'un des plus prestigieux graveurs de tous les temps.

Car il ne suffit pas d'avoir vu ces « images » en reproduction. Rien ne remplace la présence physique des gravures elles-mêmes, leur noir et blanc chaudement doré d'où surgit, trait à trait, l'âpre misogynie du don Juan sourd que fut Goya, son tragique ébahissement devant la monstrueuse absurdité d'une guerre comparable à tant d'autres, son amour méticuleux et démesuré pour les fastes tauromachiques et ses songes aussi que la mort, en le frôlant dix ans avant de l'enlever pour de bon, lui apprit à considérer comme un aspect non négligeable de la réalité.

Gravant les horreurs de la guerre que les Français menaient contre les

(J.-P. Leloir.)

Miles Davis.
Plusieurs sourires.

Espagnols en même temps qu'il peignait le portrait de Joseph Bonaparte, « gauleiter » français en Espagne (ce qui lui valut de finir ses jours en exil), Goya est le type même de ces hommes que leur génie destine — qu'ils en aient conscience ou non — à traduire les grandes aspirations libératrices, celles des peuples comme celles de l'artiste, si souvent, si naturellement confondues.

A peu près illettré, il a pourtant écrit, l'année même de sa mort, à 82 ans, ces lignes que tout peintre devrait méditer : « *Où trouvent-ils des lignes dans la nature ? Je n'y distingue, quant à moi, que des corps lumineux et des corps obscurs ; des plans qui avancent et qui reculent ; des reliefs et des concavités. Mon œil ne perçoit jamais des lignes et des détails. Ces minuties ne distraient pas mon attention. Et mon pinceau ne doit pas voir plus ni mieux que moi.* »

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Galerie Gaveau, 45, rue La Boétie.
(2) Editions Gallimard.

JAZZ

Miles Davis

● *Un miracle, en pleine forme.*

MILES DAVIS nous est revenu, cette fois sans John Coltrane. Il y a quelques mois, les spectateurs de l'Olympia avaient crié au scandale en sortant d'un concert où le saxophone véhément de Coltrane avait éclipsé la trompette verte de Miles Davis. Mardi dernier, ces mêmes spectateurs regrettaient que Coltrane ait préféré rester aux Etats-Unis... L'inconstance du public vaut tout autant pour Miles Davis. Beaucoup lui avaient reproché à son dernier concert une attitude méprisante vis-à-vis du public, sa manière de tourner le dos à la salle et de refuser les applaudissements, surtout la mauvaise volonté qu'il mettait à jouer et à donner de sa personne. Mardi, ces juges sévères applaudirent Miles dès la dernière note du premier morceau — « Walkin' » — et ne cessèrent plus ensuite de l'acclamer.

Il est vrai que Miles Davis, en grande forme, a consenti cette fois à rester sur scène, à regarder la salle en jouant et même, miracle ! à sourire à plusieurs reprises. Cela suffisait pour lui valoir l'adhésion enthousiaste des deux mille personnes entassées dans la salle de l'Olympia, à l'acoustique toujours aussi déplorable.

Miles Davis n'a pas abandonné la manière de jouer qu'on lui connaissait

→

Galerie PIERRE HAUTOT

Toutes les reproductions de peintures de Maîtres, sélectionnées par l'U.N.E.S.C.O.
LITHOGRAPHIES ORIGINALES - ENCADREMENTS
CATALOGUE SUR DEMANDE
Cadeaux de fin d'année et cadeaux d'entreprise 7, r. du Bac LIT. 26 - 41

Paris en parle...

au début de l'année : un enchaînement voulu de notes « sales », des sonorités heurtées, à la limite du faux, mais il fut moins rocailleux, cependant, et nous avons trouvé un trompettiste au summum peut-être de sa force et de sa puissance sonore, qui n'hésitait pas à broder dans l'aigu, voire le suraigu, comme les spécialistes du genre, Cat Anderson et Roy Eldridge. Ces passages brusques d'un jeu en demi-ton aux notes éclatantes de l'aigu marquèrent une magnifique interprétation de « Flamenco Sketches », l'un des grands moments du concert. Mais le programme entier mériterait d'être cité dans le détail tant Miles Davis fut étincelant dans des climats d'ailleurs très différents : la ballade d' « Autumn leaves », l'atmosphère plus abstraite de « One Bass Hit », le blues final au cours duquel Miles improvisa pendant de longues minutes avec un swing superbe.

Décisif

C'est Sonny Stitt qui a pris maintenant la place de John Coltrane dans la formation. Saxophoniste alto très marqué par le style de Parker, saxophoniste ténor plein de verve, Sonny Stitt n'a pas les prétentions révolutionnaires de John Coltrane. Mais l'efficacité discrète de son jeu et ses qualités de finesse lui ont permis de donner à Miles une réplique de valeur. Son interprétation personnelle de « Star Dust », pleine de lyrisme et d'émotion, recueillit même un triomphe. La remarquable section rythmique du quintette de Miles — Wynton Kelly au piano, Paul Chambers à la basse et Jimmy Cobb à la batterie — fut un élément décisif dans la réussite de ce concert.

Miles Davis est plus que jamais le trompettiste moderne numéro un : les Parisiens en sont maintenant bien convaincus.

DANIEL FILIPACCHI.

MUSIQUE

L'orchestre d'Israël

● *La même passion que pour fertiliser le désert.*

JAMAIS « Le Tricorne » de Manuel de Falla ou « L'Oiseau de Feu » de Stravinsky n'ont bénéficié d'une interprétation aussi éclatante que lors des deux concerts que vient de donner à la salle Pleyel l'Orchestre Philharmonique d'Israël. Ce succès est dû à la réunion insolite d'éléments de nature bien différente.

D'abord, un admirable orchestre, qui est à l'exacte image de l'Etat même d'Israël ; en effet, la liste de ses membres suffit à nous apprendre que les musiciens qui le composent ont vu le jour en Pologne ou en Hongrie, en Allemagne ou en Russie. Et l'unité foncière qui préside aux destinées de l'Etat d'Israël se retrouve dans cet orchestre, ainsi que ce courage pur et pour ainsi dire lyrique qui fait la force des « kibboutz ». Les musiciens mettent autant de passion à jouer que leurs camarades agriculteurs à fertiliser le désert ; ici et là, c'est la même foi, la même ardeur ; et le large mouvement de tous ces archets sur les cordes est avant tout plein de confiance et d'espoir.

Aller chercher, pour diriger l'orchestre de l'un des plus jeunes Etats du monde, un chef issu d'un des pays les plus gavés de civilisation qui soient, était, au départ, étrange. Or, si Carlo-Maria Giulini est Italien, il l'est avant tout au sens méditerranéen du terme, ce qui l'installe dès l'abord de plain-pied avec ses musiciens. Et le scepticisme du grand seigneur se mêle en lui à suffisamment de fantaisie pour pouvoir équilibrer ce qu'il peut y avoir de trop rigoureux, de trop intransigeant chez ces Israéliens qui en sont encore au stade d'une sorte de scoutisme révolutionnaire. Son tempérament d'acteur humanise, en quelque sorte, la passion fanatique qui anime ses musiciens. Sa maîtrise sait ordonner les fougueux éclats qu'elle a déchaînés ; et son élégance toute romaine vient marquer, du sceau d'une indiscutable distinction, des exécutions où la foi biblique et une « furia » souriante se marient dans la plus heureuse des unions.

CAMILLE RAMEAU.

Opération vérité !

QUI VOUS PERMET DE VÉRIFIER L'EXACTITUDE DES REMISES PRATIQUÉES

20 %

APPELLATION CONTROLÉE

EXTRAIT DES TARIFS

		PRIX RÉELS AU CATALOGUE	PRIX NETS toutes taxes comprises
30 cm	ARTISTIQUE	30,53	24,40
	Plaisir Musical, Delux, Classiques pour tous, etc.	21,95	17,60
	Archiv Produktion	37,95	30,40
25 cm	MÉDIUM	22,30	17,80
	Plaisir Musical, Delux, Classiques pour tous, etc.	15,34	12,30
17 cm	MÉDIUM	9,38	7,50

20% ÉLECTROPHONES, MAGNÉTOPHONES, TRANSISTORS TOUTES MARQUES 20%

LE DISQUE DU MONDE ENTIER

58 bis, Chaussée d'Antin, PARIS 9e - Tél. TRI. 96-83

110, Boulevard Magenta, PARIS 10e - Tél. NOR. 54-63

LIBRE SERVICE - LE PLUS GRAND CHOIX D'EUROPE

PECUS-TYRANNOS

ou

LE BONHEUR DU MINOTAURE

Chapitre II

DES PRODIGIEUSES AVENTURES DE PECUS

INEDIT DE

JEAN DUCHÉ

Au sommaire de NOVEMBRE de

MIROIR DE L'HISTOIRE

● Lénine en exil

● César et Cléopâtre

● Sur les pas de la Duchesse de Berry

● La gestapo joue et gagne

● Comment naquit la place de l'Etoile

Nombreux articles

100 documents noir et couleurs

En vente partout 1,50 NF

L'abonnement d'un an 15 NF

MIROIR DE L'HISTOIRE

61, rue de Vaugirard - PARIS-6e

A ceux qui en feront la demande un numéro spécimen récent sera adressé gratuitement contre un timbre.

Pénible altercation

Un ancien haut fonctionnaire de la Santé Publique, M. Gaspard Adrat, était descendu avec sa femme dans un hôtel de Carcassonne lorsque les voisins perçurent tout à coup, au milieu de la nuit, les échos d'une vive altercation qui venait d'éclater entre les deux époux. Mme Adrat reprochait à son mari, en termes véhéments, de l'avoir réveillée en sursaut en allumant brutalement le plafonnier au lieu de faire appel à la douce lumière d'un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Tout le nettoyage

pour tous locaux commerciaux et privés

Travaux de Peintures

Dépoussiérage

Mise en état - Entretien

Vitres - Tapis - Parquets

RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE

Vernissage parquets

MAR. 47-60 et 61

"L'IMPECCABLE"

L'ETOILE 6cv : NOUVEAU MOTEUR RUSH 5 PALIERS

VIDANGE TOUS LES 5.000 KM SEULEMENT

6190 NF +TL.

SIMCA

Pas besoin du ramoneur

puisque, pour ramoner vous-même, en 5 minutes, sans salir votre maison, il suffit de poser sur le charbon rouge un paquet de **DIABLOTIN**, qui dissout chimiquement la suie, éteint les feux de cheminée. Un produit **ROLLET**. Drogueries, quincailleries, grands magasins.

CECI NE SE TROUVE DANS AUCUN LIVRE :

METHODE D'HARMONIE CONJUGALE ET FAMILIALE

par Paul CHANSON, psycho-sexologue

- Harmonie physique
- Régulation des naissances
- Initiation des enfants

Une solution à chacun de vos problèmes personnels est proposée dans une documentation très complète. Envoi gratuit de cette documentation, sous pli rigoureusement discret, sur simple demande à :

M. Paul CHANSON (Service 235)
25, rue d'Astorg - PARIS-8e
(Joindre 1 timb. à 0,25 pour frais d'envoi)

FOURRURES
GALUZ
les peaux les plus précieuses
harmonisées
à votre ligne personnelle
et la collection-choc agneau-velours
71 AVENUE VICTOR HUGO PARIS 16e

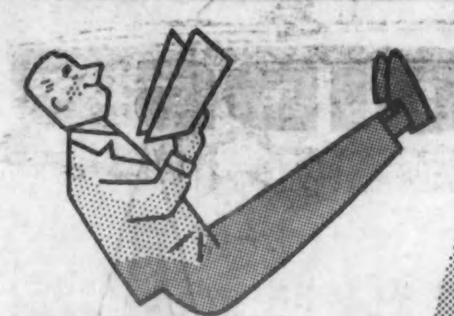
GITANES
cigarettes du connaisseur
papier blanc ou papier maïs
sans filtre, l'étui 1,30 NF
avec filtre, l'étui 1,35 NF
RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS

OLD ENGLAND
12, Boulevard des Capucines - Paris

Prêt à porter

Pardessus raglan	360 NF
Imperméables Coton d'Egypte	225 NF
Complets "Ready Made"	420 NF

Chemiserie, Bonneterie, Cravates, Chaussures, Ganterie, Parfumerie, Bagages.



chauffez-vous donc au GAZ

Soit par **CHAUFFAGE CENTRAL**
- à circulation d'eau chaude, à partir d'une chaudière à gaz
- ou bien à air chaud à partir d'un générateur.

Soit par **RADIATEURS INDÉPENDANTS.**
C'est la solution idéale pour chauffer des pièces isolées, de façon intermittente et rapide.

Renseignez-vous auprès des Services du Gaz de France et des Vendeurs ou Installateurs

GAZ DE FRANCE

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE—

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30 P. 1493.

Enzo
HABILLEUR
Exclusivités masculines et féminines
DAIM - IMPERMEABLES
TRICOTS FULLY FASHIONED
33, avenue de Clichy *LAB. 35-93*

SKI

Il n'est pas trop tôt pour penser à vos vacances de neige. L'ASSOCIATION DE TOURISME VOIR et CONNAITRE tient ses programmes à votre disposition. Séjours forfaitaires dans les plus grandes stations de France, d'Autriche, d'Italie ou de Suisse.

MEGÈVE - VAL D'ISÈRE - CHAMONIX
KITZBUHEL - ST-ANTON - SEEFELD
ZERMATT - DAVOS
BREUIL-CERVINIA-CORTINA D'AMPEZZO

une semaine à partir de 180 NF

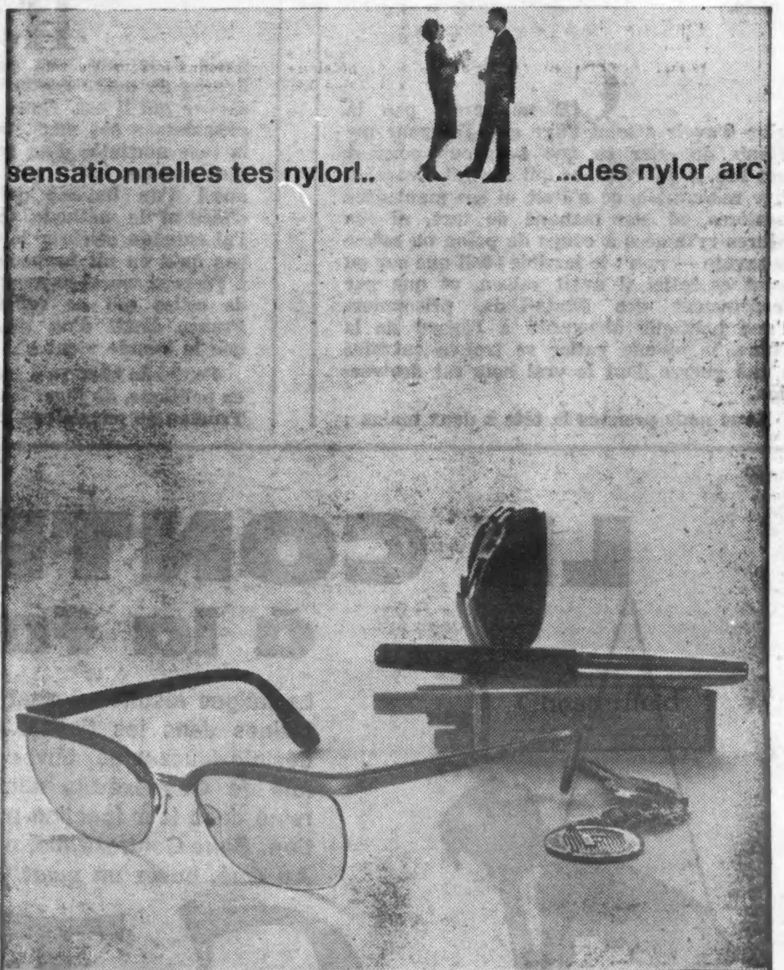
BON A DÉCOUPER

NOM ______________________

ADRESSE ______________________

désire recevoir sans engagement, les brochures hiver 60-61 de l'Association de Tourisme (tic. 391). Joindre 3 timbres à 0,25 NF.

VOIR et CONNAITRE
13 rue de Laborde Paris LAB. 54-87



NYLOR 'ARC'

Personnelle, actuelle, la nouvelle monture Nylor Arc souligne l'autorité d'un regard la distinction d'un visage... Sobre et élégante elle est montée Nylor : le fil Nylon invisible qui maintient les verres leur assure souplesse et solidité

Les lunettes Nylor Arc l'une des multiples productions de la société des lunetiers sont en vente chez les opticiens spécialistes

S L : quand vos yeux sont en cause

Synergie 444 ACH 14

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

16 OCTOBRE

LE brouillard qui, ce matin, ensevelit les vignes dépouillées de leurs dernières grappes, me sépare visiblement du monde. Le feu claque, et je suis dans la paix. Une semaine encore, celle de mon anniversaire, s'efface. Il n'existe pas de palier où s'asseoir, où reprendre souffle. « Marche ! Marche ! » Ce n'est pas une voix implacable qui me le crie. Ce lourd amas d'années, qu'il est léger à mes épaules ! Cette croix (Michelet appelait la vieillesse un affreux supplice), cette croix, qui donc la porte à ma place ?

Telle est la pente de mes pensées en ce matin de brouillard. Elle m'entraînerait loin de l'histoire du monde si je m'y abandonnais. Mais c'est cette Histoire et non la mienne que je dois commenter ici — cette Histoire dont je ne verrai pas le prochain chapitre et qui s'est incarnée hier soir sur mon petit écran : les deux candidats américains, Nixon et Kennedy, y ont paru tour à tour ; l'un ou l'autre tiendra les commandes du convoi dans lequel nous sommes embarqués ; visages terrifiants à force d'être ordinaires. L'humanité est pareille à une femme atteinte d'un cancer, et elle verrait surgir pour l'opérer deux médecins de village qui se disputeraient à son chevet, qui ne seraient chirurgiens que par occasion et qui n'auraient même pas l'air très intelligents.

IL ne faut pas prendre cette image à la lettre. Je ne doute pas des capacités des deux honorables candidats. Simplement, ils ne me paraissent pas à l'échelle. Les bonnes gens vont trouver que je passe les limites permises du gaullisme... Eh bien ! oui : je regrette que nous ne puissions prêter de Gaulle aux Américains. Cela permettrait en France à notre personnel politique de se dégourdir les jambes. Certes, nous retournerions au gâchis, mais Krouchtchev trouverait enfin un interlocuteur. Ces deux hommes auraient vite fait de s'entendre si chacun parlait au nom d'une moitié du monde.

CE ne serait pas la peine d'avoir atteint l'âge que j'ai pour me retenir de crier ce que beaucoup pensent tout bas. A l'O.N.U., ce qui rendait Krouchtchev redoutable, ce n'était ni ses mauvaises manières, ni son manque de tact, ni ses injures rythmées à coups de poing ou même de savate — non : le terrible était que sur un point essentiel il avait raison, et que par l'entêtement des Etats-Unis, prisonniers d'une politique aberrante à l'égard de la Chine, le monde entier se trouve entraîné à une guerre dont le vrai nom est destruction.

Nous nous prenons la tête à deux mains : hé quoi ! une seule nation, qui bientôt comportera un milliard d'individus, ose proclamer qu'elle est belliciste — et pourquoi ne le serait-elle pas, elle qui a si peu à perdre, étant démunie de tout, et que l'anéantissement de millions d'hommes soulagerait plutôt ? Cette nation la plus nombreuse et la plus belliqueuse de la planète, héritière de la plus ancienne civilisation et de la plus raffinée, se trouve être la seule que les autres écartent de leur société, et qu'elles s'appliquent à rendre systématiquement furieuse. Car, à l'égard de la Chine, c'est ajouter la dérision au mépris que de feindre de croire qu'il existe une vraie Chine à Formose, que la vraie Chine, ce n'est pas ce géant qui balance déjà dans sa main une bombe atomique. Non, la vraie Chine, selon l'O.N.U., tient dans les débris d'une armée émigrée, rassemblée autour d'un général vaincu.

COMMENT le monde entier ne le crie-t-il pas ? La menace atomique est telle qu'elle devrait suffire à fonder la paix ; nul n'en est plus persuadé que Krouchtchev, car il observe de plus près que les autres peuples, le dragon chinois : il respire les vapeurs exhalées de ses naseaux. Le Soviétique, tout gros qu'il est, voit s'allonger sur lui l'ombre énorme, et il considère avec stupeur cette Europe désarmée et cette Amérique butée qui, au lieu d'appeler le dragon gentiment : « Petit ! petit ! » et de lui passer en douce une faveur autour du cou, pousse le mépris jusqu'à lui refuser l'existence.

Oui, quel homme raisonnable ne m'accordera que l'exclusion de la Chine humiliée, offensée, et formidablement dopée par le marxisme, constitue un crime contre l'humanité tout entière ? Krouchtchev aurait eu beau jeu à le montrer s'il ne lui avait été interdit de recourir au véritable argument qui est celui de la peur — la peur la plus justifiée que l'humanité ait jamais été en droit de ressentir. Et si jamais vous l'acculiez à cette solution de désespoir : créer autour de la Chine et de la Russie une seconde O.N.U., la guerre atomique aurait gagné.

HIER soir, j'interrogeais donc sur mon petit écran les deux figures de notre destin : pour Nixon, nous savons qui il est. Nous le respectons. Nous connaissons ses mérites et ses limites. Il a la face martelée d'un boxeur de profession, plus souvent battu qu'à son tour — la tête aussi d'un homme qui ne changera pas d'idée ni de méthode. Quant à l'autre, dont j'ai entendu célébrer le charme, je ne doute pas qu'il en ait beaucoup dans la vie. Mais à l'écran, oserai-je avouer que sa figure est de celles qui ne reflètent rien ? Anatole France disait d'un visage comme celui-là, que le monde vient s'y anéantir.

J'entends bien qu'il faut se garder, surtout en politique, de juger les gens sur leur figure. Truman ne payait pas de mine : il fut pourtant le moins mauvais des présidents du dernier quart de siècle...

ET surtout je songe que ce Kennedy et que ce Nixon sauraient bien me retourner mon compliment, si peu malins qu'ils paraissent. « La Chine est peut-être une poutre dans notre œil, me diraient-ils, mais l'Algérie dans le vôtre n'est pas une paille. Il est trop vrai que nous nous obstinons à jouer en Chine le mauvais cheval ; du moins n'avons-nous pas réussi ce coup double de l'armée française qui, après s'être mise à l'école de Mao Tsé-toung, finira, un de ces quatre matins, par en découdre avec les Chinois, non en Chine, mais en Tunisie, et mettra le feu au monde pour faire cuire votre œuf à la coque. »

Que répondrais-je à ces deux messieurs, s'ils me servaient ce plat ? Je relis ce que Jules Roy confie, aujourd'hui même, à un journaliste de « Sud-Ouest-Dimanche » : « Cette guerre, c'est l'Armée qui la fait, et c'est elle qui l'impose et qui la dirige. La guerre s'arrêterait si l'Armée le voulait, et dans des conditions honorables... » C'est vrai ou c'est faux : qu'on nous le dise enfin. Si les chefs militaires dominent l'Etat, ne vaudrait-il pas mieux en convenir à la face de la nation ?

Des écharpes de brouillard traînent sur les vignes. Ah ! j'aurais été mieux inspiré de m'en tenir au brouillard et, comme me disaient mes enfants autrefois, de faire mon article sur les petits oiseaux.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach
Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20 (angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMÉRO :
France et Afrique du Nord : 1,25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber.

61 - 40

LE CONTREPOIDS
à la fatigue

La fatigue résulte souvent d'une accumulation de toxines dans les tissus. Pour vous défatiguer, désintoxiquez-vous, buvez Contrex ! L'eau minérale de Contrexéville stimule votre foie et vos reins dans leur fonction naturelle de désintoxication. Boire Contrexéville, c'est boire utile.
Au café, buvez un quart CONTREX.

CONTREX

Langelaan & Cerf